

GAZETTE DES CAMPAGNES

LES EPREUVES D'UN ORPHELIN.

I

UNE NOCE AU VILLAGE.

Et des danseurs joyeux les cercles agités
S'enflent, en tournoyant, à coups plus répétés.
PRUD'HOMME.

C'était un soir du mois de juin ; la journée avait été belle, et le coucher du soleil avait ardié, pour le lendemain, une aurore aux doigts de rose, une journée ensoleillée. La nature était apaisée avec la fraîcheur de la nuit. Le village de B... dormait paisiblement sous les regards de la lune qui disparaissait, de temps à autres, sous de légers nuages gris parcourant le ciel. Seule, la maison du maire de la place est éclairée par une faible lueur.

Pourquoi une lampe allumée à cette heure avancée ? La mort a-t-elle touché, de sa voile empoisonnée, quelque tête chérie ? Y pleure-t-on sur des roses fanées, des espérances déçues ? Pénétrons dans cette habitation qui, par sa blancheur et sa propreté, se distingue des autres et montre la supériorité, le rang de ceux qui l'habitent. En entrant on aperçoit, à droite, une porte massive à poignée d'argent : cela seul nous indique que c'est le salon, commodément qui ne s'ouvre qu'aux grandes fêtes. En face, un grand couloir qui va se perdre dans l'obscurité ; à gauche, une porte ouverte nous fait voir une vaste salle bien meublée, qu'éclairent deux lampes suspendues par des chaînes dorées, au plafond d'en haut. Là, autour d'une table bien ouvragée, deux jeunes filles causent avec leur mère déjà avancée dans la vie ; à ses cheveux grisonnants, on voit que les glaces de la vieillesse ont commencé à roidir ses membres. Sur les genoux de la plus âgée, une robe en *Gros-de-Naples* qui vient d'être terminée. Au sourire qui erre sur ses lèvres de carmen, aux regards joyeux des autres spectatrices, on juge que tout est bien, et que celle qui doit revêtir cette toilette, fera fureur, selon l'expression du grand monde de nos jours. Pourquoi cette toilette si riche, étalée aussi sur un sofa dans un coin de la salle ? Écoutez parler nos trois personnages.

— N'est ce pas maman, dit la plus jeune, qu'Eliza sera belle, drapée dans cette robe, recouverte de son voile et de sa couronne de mariée ? Ah ! tu es heureuse, Eliza ; demain le bonheur sera dans ton âme ?

— Chaque chose dans son temps et chacun son tour, mon enfant, dit Mme G..., Dieu le veut ainsi ;

il faut bien s'y conformer. Et puis, qui te dit que tu es appelée à prendre un époux sur la terre ?

— Lisons, maman, dit Eliza, ne nous attristons pas de la sorte. Demain, je lirai à Dieu : Je veux Henry pour compagnon de ma vie. Je veux lui être fidèle ; et toutes deux vous prierez vos prières aux saintes. Toi, Emma, tu prieras pour moi en attendant que ton jour arrive, ce qui ne tardera peut-être pas. Maintenant que tout est terminé, allons prendre un peu de sommeil. Demain, au réveil, nos joues ne seront pas décolorées et n'attesteront pas l'insomnie.

— Bonsoir ! maman, dirent les jeunes filles.

— Bonsoir ! mes enfants, et que Dieu exauce nos vœux. Et elles se séparèrent.

Arrivées dans leur chambre, les deux jeunes filles tombèrent ensemble à genoux. Leurs prières terminées, Eliza dit à sa sœur : Demain, je dirai adieu aux joies naïves et si douces de la jeunesse ; demain, je dirai adieu au toit paternel. Je veux faire généreusement mon sacrifice. Il en coûte de quitter le toit qui abrita notre berceau ; mais, en me mariant, je ne brise pas les liens qui me rattachent aux lieux où je vis le jour. L'oiseau construit son nid, et si l'oiseleur cruel ne le disperse pas, au printemps il sait encore y revenir pour y chanter ses amours et ses espérances. Dormons, ma sœur, en attendant le lever du jour.

Le lendemain l'aurore teignait à peine les collines de ses couleurs de pourpre et d'or, que nos jeunes filles procédaient déjà à leur toilette de fête, dont la description nous entraînerait trop loin. La journée allait être chaude ; aucun nuage dans l'espace pour tempérer l'ardeur du roi du jour. Eliza était pâle ; elle comprenait que bientôt une lourde charge allait peser sur ses épaules ; mais qu'importe, se dit-elle, quand on a vingt ans, qu'on est assez forte et que le bonheur nous sourit, qui, à ma place, détournerait la tête ? Je suis les inspirations de mon cœur. L'amour partagé, rend fort dans le chemin de la vie. Mon Dieu nous nous aimons, vous le savez ; nous nous soumettons d'avance à tout ce que vous exigerez.

Enfin, l'heure est arrivée. Le carillon de la cloche du temple annonce aux laboureurs que la cérémonie va commencer. Tous accourent, car on veut voir le couple riche d'espérance et d'amour ; ils s'avancent tous deux. Elle, le front légèrement baissé, les regards voilés par ses longs cils, rougissant d'une noble pudeur, la couronne sur la tête, de

chaque côté de laquelle tombe, en plis gracieux, un voile d'une blancheur éclatante. Elle ressemble aux vierges de la primitive Église, s'avançant vers la Table Sainte. Lui, bien fait, taille noble et droite, regard qui reflète une âme énergique, mais aimante; sourcils noirs et bien arqués; sa main, rendue un peu dure par l'atouchement des instruments aratoires, repose dans la main de celle qu'il va choisir pour épouse, d'Eliza dont il connaît le cœur et le noble dévouement, d'Eliza qu'il a choisie parce qu'elle a les qualités d'une femme véritablement religieuse. Les voilà rendus au balustre. Agenouillés, ils attendent, dans une humble prière, l'apparition du noble prêtre qui doit les unir pour la vie. Le prêtre paraît, au détour de l'autel. Sa démarche est lente et digne. Il est dans la force de l'âge; cependant ses cheveux grisonnants aux tempes, attestent des labeurs de son saint ministère. Le moment solennel est donc arrivé. Moment de bonheur et de crainte à la fois, qui fait époque dans la vie de deux êtres qui se jurent fidélité, amour pour jamais. Le prêtre, d'une voix ferme, mais pleine de douceur, commence les prières et les exhortations. Après avoir demandé si Henri S... prenait Eliza G... pour femme et légitime épouse, et réciproquement, il unit leurs mains droites et les bénit par les prières ordinaires. Le serment, juré aux pieds des autels, était inscrit au livre de vie qui doit abriter à la tombe.

La messe achevée, le couple radieux se dirige vers la maison de la mariée, où les attendait un copieux repas. Le reste de la journée se passa dans les visites aux amis voisins. La noce devait se terminer par une veillée dansante à laquelle ne devaient assister que les parents et les intimes. Aussi, le soir venu, à peine l'angelus du soir résonnait-elle au clocher du temple, que déjà sur la route on voit s'aligner la foule des invités, qui à pied, qui en voiture, se dirigent vers la maison du maître. Là, tout est en activité. Des flots de lumières s'échappent de tous les appartements. C'est un va et vient, un tohu-bohu général. Les premiers coups de l'archet donnent le signal de l'ouverture de la danse: le violon résonne et chacun s'en donne à qui mieux mieux. Inutile de dire que dans ces plaisirs, que l'on se permet quelquefois à une noce, rien n'est venu faire perdre le fruit d'une journée si bien commencée dans le Temple divin. Tout se faisait avec ordre et décence, sous le regard de Dieu.

Pendant que les danses se succèdent sans interruption, au milieu de la joie la plus vive, Mue G... prépare, dans une salle voisine, le "reveillon" qui doit terminer la veillée. Une foule de jeunes filles voltigent autour des tables, plaçant un plat, une assiette, arrangeant un couteau, ployant une serviette, enfin mettant dans tout ce qu'elles ont de tact qui leur est propre dans les ornements de ce genre. Rôtis, poulets à la crème, dindons au lard, veau frais, tout s'étage dans un ordre parfait, rien n'y manque, même la tarte aux confitures, si goûtée de nos cultivateurs. Les odeurs de rôtis s'échappent par toutes les issues, et, pénétrant jusqu'aux danseurs, viennent aiguiller leur appétit excité par leurs évolutions gymnastiques. Au signal donné, chacun a soin de prendre la place qui lui est indiquée. Les marées

tiennent le haut de la table. Bientôt on n'entend plus que le bruit des couteaux disséquant un corps dur; le choc des assiettes qui se passent et se repassent d'un plat à l'autre; quelquefois des lazzi, des paroles inattendues viennent exciter l'hilarité générale, et il faut plusieurs minutes avant que le silence se fasse au milieu de cette foule grouillante et agitée comme une mer montante.

Tout-à-coup on voit Eliza se pencher vers son mari, et lui parler à voix basse. Aussitôt Henry, élevant la voix et s'adressant à un de ses convives, lui dit avec affabilité: Monsieur Edouard C... voudra bien nous intéresser par une petite histoire.

Le personnage interpellé, se leva au milieu de la table: Je me rendrais avec plaisir à votre désir, si j'étais sûr de répondre à ce que vous exigez en pareil jour.

— Nous ne serons pas exigeants, hasarda une voix inconnue.

— Je commencerai donc. Je me rappelle encore une histoire de ma jeunesse, que mon père nous raconta et qui pourra peut-être vous intéresser.

C'était au temps où les sauvages Iroquois faisaient une guerre à mort à nos pères, les premiers colons. Il y avait dans une bourgade une jeune indienne, Perle-de-l'Aurore, fille du grand chef Tête de Buffle. Son père, réputé un brave guerrier, l'avait accoutumée de bonne heure aux exercices de la chasse. Elle devint aussi habile que le meilleur guerrier de la nation.

Un jour qu'elle accompagnait son père dans une expédition où il s'agissait de s'emparer des Visages-Pâles, elle s'écarta des guerriers pour s'enfoncer, seule, dans la forêt vierge. Soudain elle s'arrête, le pied en avant et l'oreille tendue. Douée d'une ouïe délicate, comme tous ceux de sa nation, elle entend des gémissements, des plaintes sourdes: un frère, peut-être, qui se meurt de faim? Elle avance. Horreur! malédiction! Un ennemi de sa tribu est là, gisant sur le sol. Son père lui avait appris à maudire le nom français. Déjà elle bande son arc pour viser au cœur; mais lui, le malheureux, presque mort, a encore la force de se traîner à ses pieds; elle fuit, comme à la vue d'un serpent. Il se met à genoux et tend vers elle des mains suppliantes. A cette vue, le cœur de Perle-de-l'Aurore s'émeut. Une pensée soudaine traverse son esprit: "Je puis bien le sauver sans que mon père le sache." Aussitôt elle le relève et le conduit vers une grotte voisine, où elle lui laisse des provisions et sa gourde pleine d'eau. De retour au village, Perle-de-l'Aurore devint triste. Son cœur s'était senti porté vers le Visage-Pâle, qui l'avait regardée avec des yeux remplis de tristesse et de douleur.

Elle le visita souvent dans sa triste retraite. Bientôt ils se comprirent soit au moyen de signes, soit au moyen de certains mots que l'étranger avait appris. Pendant deux années, elle le visita sans éveiller en rien l'attention de la tribu. On remarquait bien ses absences fréquentes; mais la liberté est si absolue parmi les sauvages, qu'ils ne s'inquiétaient pas du va et vient de leurs compatriotes; or Perle-de-l'Aurore faisait ce qui lui était agréable, sans crainte d'être captivée. Elle avait toujours soin, cependant, de rapporter à la bourgade quelques

pièces de gibier, afin de faire croire à ceux de sa nation qu'elle revenait de la chasse.

Un jour, fatigué de cette existence triste et monotone, l'étranger demanda à celle qu'il avait appris à aimer, de le présenter à sa tribu, comme un frère, et qu'il lierait avec les siens la chaîne de l'amitié.

A ces paroles, la jeune fille des bois commença à trembler. Elle connaissait l'aversion de son père pour les Visages-Pâles.

— Fuyons, lui dit-elle, vers le pays des grandes maisons flottantes. Le manitou nous protégera, car nous nous aimons. La robe-noire nous recevra comme ses enfants. Elle n'acheva pas, car on put voir monter à son front couleur de cuivre, le rouge de la pudeur, si naturelle chez cette sensitive qui avait crû à l'ombre des plus géants des forêts vierges.

— Viens, lui dit l'étranger, fuyons ensemble au pays de mes pères. Il dit, et tous deux partirent.

Mais à peine la moitié du chemin était-elle parcourue, que le Visage-Pâle tombait sous la flèche empoisonnée d'un sauvage de la tribu de Perle-de l'Aurore, jaloux de l'amour de la jeune sauvage. Elle s'échappa des mains de son farouche amant et vint demander asile à Québec, où elle fut baptisée.

Le père de mon grand père regret de sa bouche elle-même l'histoire que je viens de raconter.

Le conteur n'était pas sitôt assis, qu'une salve d'applaudissements ébranla le plafond de la salle. Il méritait bien ces applaudissements, car il avait le talent de conter (ce qui est naturel dans les nations qui, à cause de leur peu d'instruction, sont frappées davantage par les objets qu'ils voient, et par les sentiments qu'ils éprouvent).

Pendant qu'il parlait, aucun bruit ne troubla le silence de mort qui régnait dans la salle. Tous étaient suspendus à ses lèvres. Le repas terminé, on se leva de table. Il y eut bien encore quelques danses, telles que le "Rill" et la "Gigue simple," mais le dévouement allait avoir lieu. Peu à peu le bruit disparut; les invités reprirent le chemin de leurs demeures. Dans la maison du maire, les lampes s'éteignirent. La paix et le silence remplacèrent le brouhaha de la veillée.

II

UN "POSTE" SAUVAGE.

Les sauvages du Canada étaient chasseurs et guerriers.

F. GARNEAU.

A plus de soixante lieues de Québec, sur la rive Nord du fleuve St-Laurent, habite un parti sauvage Montagnais. Enfants dégénérés d'une race autrefois guerrière et redoutable, ils ont enfoui dans la terre le tomahack de leurs pères pour conserver leur vie libre et indépendante. Ils n'invoquent plus les mânes de leurs aïeux les "Jongleurs." Ces suppôts de Satan ont disparu devant la Croix; ils ont rejeté ces croyances monstrueuses, qui rappellent les fables des Anciens, pour embrasser la vraie foi.

Dès le berceau de la colonie, les Montagnais se montrèrent fiers de l'amitié des Français. En ces temps pénibles, où les colons luttèrent d'une main contre les Iroquois, et de l'autre défrichaient le sol, le peuple Montagnais demeura fidèle. C'était une

nation aussi brave et redoutable pendant la guerre, que douce et hospitalière pendant la paix.

Maintenant qu'une nouvelle auréole brille sur notre patrie, et continuera de briller, si des hommes sans patriotisme et sans cœur ne la ternissent pas; maintenant que l'Iroquois féroce ne vient plus braver de son chant de guerre le fort de Québec, devenu puissante citadelle; maintenant qu'il ne se dissimule pas dans l'ombre pour faire de nombreuses victimes, les Montagnais ont regagné le territoire de leurs ancêtres. Tranquilles, loin des grands centres peuplés, près des forêts leurs berceaux, ils vivent contents de leur sort. Leur vie est pénible, laborieuse et dure; ils y sont accoutumés.

A peine l'hiver a-t-il converti les feuilles mortes, tombées à l'automne, le Montagnais dit adieu à sa petite chapelle, et prend le chemin des pays d'en haut, pour le territoire de chasse. Bon pied, bon œil, il s'avance à plus de 600 lieues dans les terres, cherchant le gibier et les animaux aux riches pelages. Il affronte la misère, les privations et la mort; il sent souvent la faim déchirer sa poitrine en feu; il meurt, quelquefois, privé de tout secours. Le temps de la chasse fini, il reprend le chemin de la "Bourgade." Il y passera l'été à se reposer des fatigues de son lointain voyage, tuant le temps par la pêche et la fabrication de canots sauvages, recherchés à cause de leur légèreté et de leur commodité.

Deux jours après la fête dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, une scène bien émouvante se passait dans un de ces postes sauvages, situé vis-à-vis la paroisse de R.... Les ombres de la nuit enveloppent la terre, et pourtant l'heure n'est pas avancée. C'est que le ciel est couvert de gros nuages noirs poussés par un vent furieux. L'atmosphère est lourde et pesante, de rares étoiles s'offrent parfois aux regards à travers les interstices des nuages qui roulent dans l'espace. La mer, soulevée par le vent, semble gênée dans ses étroites bornes, et ses gémissements vont troubler le silence de la forêt. Les vagues écumanantes, semblables à des Titans, se dressent vers le ciel, comme une horrible menace. Tout, dans la nature, semble revêtir un cachet de deuil immense. Le sauvage, enfant des bois, est influencé par cette tempête qui s'élève sur l'onde et sur la terre. Soudain les sons d'une cloche viennent mêler leurs notes plaintives aux gémissements de la mer, aux sifflements de l'ouragan déchaîné. C'est l'heure du repos qu'annonce la cloche de la Chapelle; il faut réciter la prière du soir. Aussitôt un essaim de têtes agitées se fait voir à l'ouverture des tentes. Tous se mettent à genoux; au milieu d'eux, le chef de famille récite à haute voix la prière que leur a enseignée la Robe-noire ou le "Père."

Vous qui me lisez, arrêtez-vous un instant. Il est des scènes qui se comprennent, mais que la plume ne peut rendre. Arrêtez-vous, et considérez en esprit ce tableau digne de Michel Ange et de Murillo. Qu'était, il y a déjà des siècles, cette tribu Montagnaise? Un peuple barbare et grossier, livré au culte des idoles les plus monstrueuses et "assis à l'ombre de la mort: *in umbra mortis sedent.*" Ils ne recevaient et ne connaissaient de règles que celles de la nature, suivant toujours les inclinations bonnes ou mauvaises de leur propre cœur. Aujourd-

d'hui, tout est changé : Les missionnaires du Christ ont accompli leur œuvre. Voyez ces enfants des bois : dans leur cœur, simple comme eux, sur un autel sacré, la Foi règne en maîtresse. Voyez ce noble vieillard entouré de ses enfants. Il ne fait pas de sacrifices aux mânes sacrées de ses pères ; il n'apaise pas les esprits des Ténèbres, le mantou du mal ; au contraire, ce bon vieillard est à genoux, tête nue, sous le regard de Dieu que le Père lui a fait connaître. Pendant que le vent siffle et que la mer se brise, il s'échappe de son cœur un encens divin que Dieu ne dédaigne pas, car il prête l'oreille à la voix du plus humble de ses enfants : qu'il soit un pauvre enfant des bois ou un grand de ce monde. Ah ! qu'il fait bon vivre au milieu de ces sauvages. Tout y réjouit le cœur et élève l'âme. Là, on oublie le triste spectacle que nous offrent les cités modernes ; là, nous jouissons d'une belle nature et nous respirons à plein poumon cet air que la ville nous refuse ou qu'elle vicie ; là, pour nous enchanter, tout est mis en usage : le parfum des forêts, les senteurs du sapin mêlées aux âcres odeurs du salin—tout ce la nous fait respirer à l'aise, fait reparaitre aux joues les couleurs perdues au sein de la ville.

A peine la prière du soir est-elle achevée, qu'un coup de canon fit tourner toutes les têtes vers la mer. Une faible lueur, augmentant sensiblement, apparaît aux regards des sauvages étonnés. Puis deux coups de canon, trois... quatre... Evidemment il y a quelque danger en quelque part. On entoure le chef qui demeure impassible ; son œil interroge la mer livide.

Allons camarades, dit-il, des frères se noient ; saisissons les sauver, et le Père nous en remerciera. Que les plus braves me suivent.

Il n'avait pas fini, que douze hommes l'entouraient. Reste ici, lui disent-ils ; n'expose pas tes cheveux blancs, qui nous ont guidés toujours avec sagesse ; veille sur nos femmes et nos enfants, si Dieu nous éprouve. Ils s'élancent alors sur la crête des vagues avec leurs canots fragiles ; ils disparaissent bientôt entre ces vagues qui ressemblent à des tombes béantes, attendant une victime pour se refermer sur elle.

Que Dieu vous protège, nobles enfants ! murmura le chef Montagnais, et il s'assit entouré du reste de la tribu.

La lueur n'était plus qu'un incendie aux flammes crépitantes qui montaient vers le ciel, pour se disperser ensuite au loin, emportées par le vent. Plus de doute possible : un vaisseau brûlait en mer ; des malheureux luttèrent contre une mort horrible. Les canots sont aux prises avec les flots furieux. Les sauvages, confiant dans la bonté de leur cause, oublient les dangers présents et luttent avec énergie contre la tempête.

Nous arriverons trop tard, dit l'un des sauvages.

Nous aurons fait notre devoir, répond l'ironiquement le voisin ; et ils continuent leur périlleux voyage.

Soudain, la flamme s'éteint peu à peu, et le carot d'avant vient sur le point de chavirer en heurtant une épave. Sans en connaître la nature, le sauvage d'avant la saisit et la monte hors de l'eau. Un cri

lui échappe : Un corps humain ! une femme tenant un enfant dans ses bras ! leurs personnes sont inanimées, et la vie semble avoir quitté ces deux corps inertes. Un faible cri, poussé par l'enfant, leur donne l'espoir de n'avoir pas retiré deux cadavres.

Nous avons notre charge, nous nous en retournerons, dirent les deux Montagnais.

Les autres guerriers, après avoir tenté en vain d'aller plus loin, convaincus de l'impossibilité de lutter plus longtemps, sans exposer leur vie, revinrent vers la bourgade où venaient d'arriver leurs devanciers, avec leur précieux fardeau.

Aussitôt on s'empresse de transporter les naufragés sous la tente du chef. Il habite seul sa tente avec une indienne qui compte maintenant ses heures.

Le feu pétillait à la porte du wigwam : on réchauffera les membres des naufragés, s'ils sont encore vivants. On les dépose sur un lit de sapins frais ; on tâte leurs pouls, et on a l'espoir de les sauver, car la vie se fait sentir. On les ramène au moyen de cordons connus des "vieilles" de la nation.

A peine la pauvre femme eût-elle connaissance de son état, qu'elle s'écria : Mon Dieu ! mon enfant. Voyant qu'il lui souriait, elle le pressa sur son cœur, en fermant les yeux. Mon Dieu ! dit-elle, est-ce un rêve ? Où sommes-nous ?—Chez des frères, lui dit le chef, soyez tranquille. —Ah ! je sens la vie s'éteindre en moi. Mon Dieu, pourquoi m'enlever si tôt ! Edward, mon enfant, embrasse ta mère et donne-moi la vie, pour que je veille sur toi ! Elle dit, et ses bras fatigués s'ouvrirent, et sa tête retomba sur le sapin.

Les cris de son enfant la ramenèrent vite à sa raison. Faisant alors un puissant effort pour s'accouder, elle fit signe au chef qu'il demeurât seul, qu'elle voulait lui parler sans oreilles indiscrettes.

Le grand-chef, demeuré seul, s'approcha avec respect de cette femme pâle et déjà sur le revers de la tombe. Fleur à peine éclos, elle allait selon toute apparence se fermer avant la fin du jour. Ses heures étaient comptées ; elle avait déjà trop vécu.

Approche, dit-elle au chef, et daigne prêter l'oreille à ma faible voix. Permets-moi de te faire le récit de ma vie : Dieu m'en donnera le temps. Mon nom de famille est Carry Student. Entraînée vers le théâtre, comme actrice, j'oubliai, dans le tourbillon du monde, la foi de ma famille ; car j'ai été bercée sur les genoux d'une mère chrétienne, dont malheureusement je n'ai pas toujours suivi les bons conseils. Courtisée par un jeune homme riche, élégant, possédant de belles manières, j'ouvris mon cœur aux accents perfides de cet ami dont je ne soupçonnais pas les mauvaises qualités. Dans un moment d'oubli, sans même consulter ceux qui pourraient me renseigner sur la conduite de ce jeune homme, j'acceptai sa main ; je jurais fidélité pour la vie à celui qui portait le nom : Edward Barrington. Lui, il m'avait son amour, me jura aussi fidélité ; mais sa bouche mentait. Quinze jours après, il était déserté ; il me laissait seule, en face de la réalité, sans appui, sans secours. Que faire ? Mendier ! moi qui avais mis des diamants sur ma tête et des bracelets à mes bras, je tendrais la main pour implorer

la charité ! La cantatrice autrefois applaudie, adulée, se résoudait à demander l'aumône ? elle qui remuait l'or à pleins bras. Non, non ; plutôt la mort. Un bouge s'offrait à ma vue ! irai-je y finir mes jours abreuvés d'amertume ? Non, je ne veux pas vendre mon honneur : la vie de tavernes, est un enfer anticipé.

La malade prononça ces dernières paroles à voix basse ; la vie s'éteignait insensiblement. Elle se ramassa en portant à ses lèvres un breuvage amer. Je me sens faiblir, dit-elle au chef, il faut que vous sachiez toute ma confession :

Je me décidai à travailler à l'aiguille, et ma solitude s'éclaira par la présence de cet ange que Dieu m'envoya pour consolation. Ah ! que de larmes coulèrent sur mes joues pour tomber sur ce visage innocent. Il aurait dû être heureux, mais il fallait qu'il vint à souffrir, à expier les fautes de sa mère. Mon Dieu ! deux années d'expiation ! Est-ce assez pour effacer tout au Livre de Vie ?

Un soir, mes yeux tombèrent, par hasard, sur un journal français, venant du Canada, et terrifiée, j'y lus ces mots : " Edward Barrington, riche anglais, est en cette ville. " — C'est lui, m'écriai-je, toute émue. Ah ! je connaissais enfin sa retraite. Je traverserai la mer, j'irai me jeter à ses genoux et lui montrant mon fils, il ne pourra pas nous chasser. Le lendemain même, je prenais place à bord d'un vaisseau marchant, en qualité de femme de chambre de Madame Belvoir, femme du capitaine. Elle fut bonne pour moi, me consola, en faisant luire dans mon cœur le flambeau de l'Espérance.

Nous voguions depuis près d'un mois lorsqu'un soir, et c'était hier, on nous fit descendre dans nos cabines. La mer était houleuse et livide. Le vent, qui sifflait dans les perroquets, nous prédisait un ouragan terrible. Qu'était-ce en comparaison de ce qui nous attendait ? Hélas ! nous dormions sur un volcan en ébullition, sans qu'on le sût. Oui, hier à une heure du soir, notre vaisseau, luttant contre les vagues furieuses, était dévoré par un incendie, faible d'abord, mais ignoré et bientôt trop intense pour pouvoir espérer le maîtriser. Les flammes dévorèrent bientôt l'entrepont, et, s'élançant à travers toutes les issues, couraient en serpentant le long des mâts du navire, et léchaient de leurs langues de feu les cordages et les voiles. Que faire ? Suspendus entre le ciel et l'eau : l'immensité sur nos têtes, l'immensité sous nos pieds ; en face, l'incendie qui nous gagnait : partout la mort, mort horrible, effroyable.

La naufragée porta la main à sa poitrine. Je me meurs ! mon Dieu, donnez-moi la force de tout dire.

Un bouillon bien chaud, qui lui fut donné, la ramena et lui permit de continuer.

Voyant que tout était perdu, je pris mon enfant dans mes bras, et je suppliai le ciel de le protéger. Emportez moi mon Dieu, mais qu'il vive, lui, pour aimer et connaître son père. Je n'avais pas terminé ma prière, qu'une mer énorme, nous enveloppant dans ses anneaux, nous lança loin du vaisseau qui ne tarda pas à disparaître. Je perdis connaissance, quelque temps après ; mais je ne souviens que je soutenais mon fils, au-dessus des mers furieuses : c'est ce qui le sauva.

Maintenant, vous savez le reste. Dieu a écouté la prière de son indigne servante. Je meurs résignée à sa sainte volonté : c'est lui qui nous a conduit sous cette tente hospitalière. Ah ! grand Chef, je me sens mourir. Il me semble que Dieu t'a donné un bon cœur ; écouteras-tu les dernières paroles d'une mère, toi qui as connu les douceurs de ce nom ? Eh bien ! ma voix mourante te demande de veiller sur mon enfant ; révèle-lui le secret de son existence, le nom de sa famille, que lorsqu'il sera devenu grand. Les preuves de mon mariage et de sa naissance y sont soigneusement enveloppées dans les langes du cher petit. Qu'il cherche son père, qu'il l'aime et qu'il lui dise que sa mère est morte sous la tente d'un enfant des bois ; que sa dernière parole fut celle du pardon.

A peine le vieux chef, les yeux pleins de larmes, eût-il promis d'exécuter les dernières volontés de la naufragée, qu'elle perdit l'usage de ses sens. Un nouveau cordial lui rendit l'esprit plus lucide ; elle demanda son enfant, tandis qu'on envoyait chercher le missionnaire. Elle prit l'enfant dans ses bras défaillants et le couvrit de baisers. L'innocente créature lui souriait et sa petite main frôlait la joue, déjà froide, de sa mère. Ah ! je voudrais vivre pour toi... Je vais ouvrir le chemin, là haut ; je vous attendrai tous deux.....

Comme elle achevait ces paroles, le Père Missionnaire entra dans la cabane sauvage. Le regard du ministre de Dieu inspira la consolation et l'espérance. Il a dit adieu à sa famille, pour se faire tout à tous ; depuis bien des années il annonce la parole de vie, sous la tente d'écorce ou à l'ombre d'un sapin géant. Le sauvage le vénère, parce qu'il se sait aimé de lui. Le sauvage peut donner sa vie pour le Père, car il sait que pour ses enfants la Robe-Noire peut sacrifier sa vie, son sang. Arrivé au chevet de la malade, le bon Père l'exhorta à avoir confiance en Celui qui se fait un plaisir de vivre au milieu des hommes, et dont l'amour immense le conduisit sur un infâme gibet, trop digne encore d'un scélérat. Après l'avoir confessé, il lui administra les derniers sacrements. Il fortifia ses membres, pour entreprendre sûrement le chemin qui mène de la vie à l'éternité.

Je puis mourir maintenant, dit-elle, en posant ses lèvres décolorées sur la bouche rose de son enfant qui ne comprenait pas le sacrifice du cœur de sa mère. Le sang se glaça dans les veines de la moribonde ; des bourdonnements confus obstruaient son cerveau affaibli par tant de souffrances. Ses lèvres s'agitaient encore : sans doute une prière s'en échappait.

Ah ! le cœur d'une mère n'est qu'une prière : malheur à celui qui ne le comprend pas. Elle priait pour son enfant. Enfin le délire s'empara bientôt de son esprit. Ses bras décrivaient des cercles dans l'air ; ou bien, de sa main droite, elle semblait repousser une vision, un spectre hideux. Sauvez mon enfant, cria-t-elle soudain..... les vagues nous creusent un tombeau.... Edward Barrington.... je te pardonne.... mon cœur t'aimera toujours.... Tu as abreuvé de fiel et de vinaigre l'aurore de mes jours ; tu m'as fait connaître les larmes de la misère, à cet âge où notre cœur se berce de mille chimères ;

tu as emprisonné ma vie par ton lâche abandon.... Eh! bien, je veux me venger de toi.... sois heureux: Je t'aime! voilà mes dernières paroles..... Veillez sur mon arge.... Je meurs.....

Les yeux démesurément ouverts, une écume blanchâtre sur le bord des lèvres, les sueurs perlant à ses tempes et sur son front, la moribonde luttait contre la mort. Elle n'était pas assez forte, il lui fallait s'avouer vaincue; un soupir souleva sa poitrine oppressée, ses mains demeurèrent immobiles, ses yeux se ternirent pour toujours: son heure était comptée. Elle avait vingt-deux ans: l'aurore de la vie.

On l'enterra sur le rivage, à l'ombre d'une humble croix noircie. On y lisait ces simples mots:

R. I. P.

CARRY STUDENT

NAUFRAGÉE

12 juin 18....

LES SAUVAGES MONTAGNAIS.

III

JOIES DU Foyer DOMESTIQUE.

C'était l'heure où les bois s'éveillent aux ramage
Des ruisseaux babillards et des oiseaux sauvages,
Où du soleil levant les radieux reflets
Redonnent leurs couleurs aux feuilles des forêts.

PAMPH LEMAY.

Maintenant Mme S... a suivi son mari dans une belle petite maison, bâtie près de la mer, sur une petite éminence, et non éloignée de l'église. Elle est devenu maîtresse de la ferme, et compagne inséparable de celui qu'elle aimait. Tous deux, fort de leur amour, ils ont entrepris les combats de la vie. S'aidant l'un l'autre, ils applaniront les aspérités de cette voie douloureuse qu'on nomme la vie. Ils ne se font point illusion; ils savent que si l'avenir leur promet des joies bien douces, il leur cache aussi bien des peines et des chagrins. Mais ne sont-ils pas deux? A deux, l'âme est forte contre l'adversité; à deux, les torrents des malheurs déchainés ne nous entraînent pas; à deux, on est ferme comme le roc battu par les flots.

Le soleil de juillet est déjà disparu; août a hêve de parcourir ses trente et un jours. C'est à la fin de ce mois, c'est à dire près de trois mois après le naufrage, que nous retrouvons Henry et Eliza au village de B....

Que la jeune femme semble heureuse, que son mari paraît content. Sans doute ils ont leurs soucis et ils auront même leurs chagrins, car nulle existence humaine n'en est exempte; mais, appuyés l'un sur l'autre, ils trouveront les moyens de les supporter, comme ils goûtent mieux ensemble aujourd'hui le peu de miel que Dieu met au bord de la coupe, pour nous aider à boire courageusement jusqu'au fond les lies amères de la vieillesse.

C'est que ceux-là se sont mariés à la bonne manière, ne rêvant point de félicités chimériques, mais sachant que le mariage est d'institution divine, un bail qu'on ne peut résilier, une affaire grave où le regard des parents est nécessaire, où le conseil des

vrais amis n'est pas superflu, et où il est indispensable de prendre Dieu pour témoin. Aussi, nous souviendrons nous longtemps de ces noces chrétiennes que nos lecteurs connaissent déjà, où nos deux fiancés, assistés de leurs familles et de leurs nombreux amis, priaient à genoux, côte à côte, tandis que leurs anges gardiens semblaient se donner la main, fraternellement, au dessus de leurs têtes.

Et maintenant ils récoltent dans la joie les fruits de leur sagesse; et si le mariage n'est pour eux le paradis, c'est du moins un assez doux et facile purgatoire, où Dieu les visite et les soutient, en attendant qu'il les introduise dans le paradis véritable.

Pénétrons, pour un instant, chez nos jeunes amis; voyons ce qui se passe à l'intérieur du ménage et sur la ferme. Le coq de la ferme ne s'est pas encore fait entendre, et cependant Henry respire déjà l'air pur et embaumé du dehors. Il s'était levé de bonne heure pour aller au champ, car c'était la saison des foins. Le ciel est pur de tout nuage; l'aurore a fait place au soleil dont les premiers rayons dorent le sommet des collines voisines. Tout s'éveille dans le village, car l'Angelus, parti du beffroi de la maison de Dieu, a donné le signal que tous doivent donner leur cœur à Dieu et lui offrir leur journée, avant de commencer le travail: c'était aussi le même signal qui, chaque matin, réunissait cette petite famille dans le but d'offrir une commune prière au Maître divin; Henry accomplissait cette tâche avec la plus grande exactitude, car jamais il ne manquait de faire la prière en famille, matin et soir.

En même temps que les travailleurs, les oiseaux, dans leur langage, chantent au soleil levant une hymne matinale, une prière bien douce, qui remplit l'âme d'un bonheur secret. Partout une nature riante et harmonieuse: tantôt la mignonne alouette, fendant le ciel de son vol rapide, jette aux zéphirs du ciel ses notes aigües; tantôt de gais rossignols, là-bas dans une talle d'aulnes, rivalisent d'ardeur pour flatter l'oreille humaine de leurs mélancoliques symphonies.

A la ferme, les charettes se rangent; les travailleurs, une fourche à la main ou un râtelier sur l'épaule, se préparent à partir pour monter aux champs. Le village va rester presque désert: les femmes au ménage, et les enfants à l'école.

A la ferme de Henry, tout est prêt au moment où l'astre du jour apparaît. Eliza est sur le perron, Henry était venu lui faire ses adieux de la journée; ses cheveux sont dénoués, si toilette n'est pas encore faite, quoique sur semaine les soins qu'elle y apporte ne demandent pas un grand travail, car d'ordinaire ses vêtements ont le cachet de la plus grande simplicité; si elle n'a pas le corset à la mode, la robe à longue traine, si les pendants d'oreilles ne lui touchent pas aux épaules, elle a du sang dans les joues, et dans ses yeux brillants on voit la santé. Elle est forte et elle pourra remplir la tâche qui lui incombe par son titre d'épouse bonne et dévouée. Elle va demeurer à la maison pendant toute la journée, car son mari ne doit pas revenir avant le coucher, c'est-à-dire au coucher du soleil. La tâche d'Eliza sera bien remplie, car la veille au soir elle a disposé son travail pour le lendemain. Cependant, à son

front soucieux, même à son air, on pige que l'absence de son mari lui pèse sur le cœur. Elle voudrait bien le garder auprès d'elle, mais il faut que le travail se fasse. Elle lui dit donc adieu, et elle le regarde aller jusqu'au détour de la route; là il disparaît à ses regards.

Arrivés aux champs, tous se mettent à l'ouvrage avec ardeur; car le temps est précieux, puisque le lendemain est incertain: aujourd'hui il fait beau et demain il peut pleuvoir. Aussi les capots d'étouffe sont jetés sur le revers des fossés, et les mouchoirs s'enroulent autour du cou, pour empêcher les nez enflés d'y faire des pupures qui, chauffés par le soleil ardent, rendent le travail insupportable. L'air est embaumé des senteurs du foin. Les oiseaux ne cessent pas leurs concerts; le bèlement de la brèbe, le mugissement des bœufs, le bruit d'une rivière non éloignée, coulant sur son lit rocailleux; tout s'entre-mêle en un concert harmonieux et plein d'ivresse pour une âme qui sait comprendre les beautés de la nature. Les jeunes filles ne demeurent pas lentement, et à plus d'une leurs langues vont aussi vite, sinon plus vite que les râteliers dont elles se servent. L'une d'elles a passé la veille chez Colas, au village, et Petit Louis à Pierre Côté lui a fait la grande demande. Il n'en fallait pas plus pour lui mettre le cœur en feu, aussi elle ne cessa pas de vanter les bonnes qualités de son prétendant, tandis que d'autres de ses voisines l'abritaient de la belle façon, par jalousie sans doute; car on le sait, il faut parler de sa mariée pour se faire critiquer; les coups d'épingle ne manquent jamais en pareille circonstance. Une autre des jeunes filles a été « commérée » avec le plus beau gars du faubourg, qui lui a acheté une livre de « peppermeln », et une épingle dorée dont elle ne se servira qu'aux jours de fêtes. En somme, surtout pendant la collation, c'était un caquetage, un bruit de langues tombant à l'envie sur le dos du prochain.

Pendant que l'on jase ainsi, les grillons et les criquets animent l'air de leurs cris monotones et perçants; le foin est amassé en « ondains » bien alignés, ou bien enlevé en l'air par les fourches; la brise le disperse plus mince sur le champ, où le soleil du midi va bientôt le sécher.

Les voitures s'empressent à vue d'œil, et pour fournir les bras vigoureux qui chargent le foin, il faut augmenter de vitesse, malgré les sueurs qui ruissellent sur le corps et perlent au front. En outre, les fillettes trouvent toujours moyen de faire marcher leurs langues qui ne se fatiguent pas, et comme dans la chanson :

Et quand elles auront tout dit,
Elles n'auront plus rien à dire.

— Ah! qu'il fait chaud, dit l'une; cela me rappelle la journée du 11 juin. Tu te souviens Emma, le soir qu'il y eut un grand feu sur la mer, pendant la tempête qui éclata si vite, vers six heures.

— Ah! oui, je m'en souviens. J'eus assez peur!

— Avez-vous su ce que c'était?

— Mais oui. M. le curé l'a dit au père Jacques, le chantre du chœur. C'était un vaisseau qui brûlait. Et puis le corps qu'on a trouvé à deux heures d'ici, c'était un des noyés.

— Que c'est triste! dit une petite brune, à l'air mélancolique, que c'est donc triste de mourir noyé! Je ne sais pas si on a le temps de souffrir? J'aimerais mieux mourir dans mon lit: on a M. le Curé qui nous apporte les consolations de la religion; de plus, nos parents qui prient pour nous autres. C'est moins triste.

La conversation fut soudainement interrompue par un appel des hommes: l'heure du dîner était arrivée. Là bas, près d'un petit rocher, le feu pétillait. Une grande marmite bouillait au-dessus; c'est le repas succulent. Les estomacs, excités par le travail, crient famine; et la marmite va soutenir un siège de la part de ces gaillards robustes, aux appétits voraces. Chacun se met à l'œuvre, et les langues demeurent coites. Il y a de l'ombre, on s'y rafraîchit; un ruisseau coule tout près, on va s'y désaltérer. Le repas terminé, on reprend de nouveau l'ouvrage avec vigueur. Le foin s'entasse dans la grange, et la riante verdure des champs va toujours en augmentant. Ce tapis de verdure, cette masse de foin repose agréablement la vue, puisqu'elle annonce une bonne récolte et une abondante nourriture pour les animaux.

Quand l'Angelus du soir eut jeté dans les airs ses notes douces et expressives, quand le soleil sembla s'enfoncer derrière les limites de l'horizon, les travailleurs abandonnèrent l'ouvrage et reprirent le chemin de la ferme. Il en eût été autrement si des bruyards épais eussent menacé de mettre en danger le foin abattu par la faulx; le travail aurait été prolongé afin de mettre le foin en sûreté. L'heure du repas était soignée pour ces gens fatigués d'un dur et lourd labeur. Eliza, impatiente, vint au devant de son mari, tandis que tout est près pour le repas du soir. Comme elle était heureuse de revoir son mari! Elle ne cessait de lui sourire, et de lui dire que pour elle la journée avait été longue. Maintenant je suis heureuse, disait-elle, je t'ai auprès de moi. En effet, ils étaient heureux, car ils savaient se comprendre: leurs deux cœurs n'en faisaient qu'un. Après le souper, les engagés prirent chacun leur côté. Les époux, demeurés seuls, entrèrent dans un lieu les opérations de la journée; le mari celles du dehors, et l'épouse les produits qu'elle avait obtenus de sa laiterie et de sa basse-cour, de même que les ventes et les achats de la journée; puis ils en faisaient tous deux la récapitulation. C'est un travail qu'ils ne manquaient jamais de faire chaque soir. Ensuite ils se livraient à la lecture de journaux d'agriculture et autres livres qui pouvaient les intéresser et les instruire; ils en faisaient même la lecture à leurs engagés. Ils n'avaient que faire d'assister aux bals ou autres divertissements, le séjour dans leur propre foyer leur suffisait. Des amis, ou bien la jeune sœur d'Eliza, venaient parfois prendre une partie de cartes; mais le plus souvent ils étaient seuls avec les serviteurs qu'ils s'appliquaient à instruire.

Ah! que les moments étaient courts et heureux pour ces deux âmes si étroitement unies. Ah! que leurs prières devaient être agréables à Dieu. L'encens du sanctuaire n'est pas plus parfumé que ne l'étaient les soupirs de leurs cœurs purs. Cependant la joie n'était pas complète. Ils s'aimaient, c'est vrai. Mais il manquait une chose pour réunir en un seul point ces deux amours-compagnes; il manquait

quait une fleur à ce parterre terrestre. Dieu devait exaucer leurs soupirs, écouter leurs prières. Un ange devait venir augmenter ce foyer de bonheur. Son apparition devait être saluée avec autant de joie que l'apparition d'un rayon du soleil dans une pauvre mansarde.

Nôël et ses solennités étaient passés. Une nouvelle année avait ouvert ses portes, quand cet enfant tant désiré vint trouver place au foyer domestique. C'était une petite fille, blanche comme un lis de la vallée ouvrant ses pétales au matin d'un beau jour. Ses petits cheveux étaient châtiens : le temps devait les rendre noirs comme l'alle du corbeau ; ses yeux étaient bleus. Elle reçut au baptême le nom de " Marie-Aimée. " A partir de ce moment le bonheur aurait été parfait, si les craintes qui peuvent naître d'une existence si fragile, n'eussent pas assailli le cœur d'Eliza. Son enfant ! c'était sa vie, c'était son âme ; c'était le fruit d'un amour pur et tendre, aussi agréable à Dieu que la prière d'un enfant ou d'une jeune vierge encore à l'aurore de la vie. C'était le lien qui allait les unir plus étroitement encore, en concentrant leurs pensées et leurs espérances sur cet enfant plus rose que la mouseline qui le préservait de l'atteinte des mouches pendant son sommeil.

Marie-Aimée grandit à l'ombre de l'alle maternelle. Ah ! de quels soins son enfance ne fut-elle pas entourée ! Combien de fois le cœur de sa mère ne trembla-t-il pas de crainte, à la vue de cet enfant qui semblait lutter avec la vie ! A mesure qu'elle avançait dans la vie, les forces physiques se développaient de plus en plus, et à l'âge de douze ans Marie-Aimée, bien portante, suivait ses compagnes au catéchisme de première communion. Elle eut donc le bonheur d'être admise au banquet des anges ; pour la première fois, elle put presser sur son cœur Celui qui avait pressé sur son sein le Disciple bien-aimé ; pour la première fois, son âme caudide et innocente prenait part au festin des anges et recevait dans son âme le Pain des forts, le soutien des faibles, ce remède des âmes qui se sentent faiblir dans le chemin de la vie. Ce fut pour elle une belle fête ; aussi son souvenir devait-il demeurer toujours gravé dans les replis de l'âme où le sombre oubli ne saurait pénétrer.

Quel jour heureux, que celui de la première communion ! On a vu des génies qui planaient sur tout un siècle, qui avaient inscrit en lettres d'or, sur des monuments de bronze, les noms de leurs victoires, s'écrier, à l'admiration de tout l'univers : " Le plus beau jour de ma vie, ce n'est pas le jour de telle victoire, de tel triomphe, mais bien le jour de ma première communion. " Ces paroles brillent sur leurs tombeaux, d'un plus bel éclat que les lauriers qu'y ont entassés les victoires à jamais célèbres ; elles valent mieux que les couronnes d'or au sommet de leurs monuments funèbres. Heureux celui qui ne voit pas, sans verser des larmes de joie, ce cortège saint qui, à chaque année, dans nos églises, est convié pour la première fois au banquet sacré. Eh ! qui peut demeurer stoïque à la vue de ces virgins timides, qui, vêtues de blanc et les yeux voilés par la pudeur, s'avancent vers la Table Sainte. Voyez-les, ces jeunes enfants : leurs yeux sont mouil-

lés de douces larmes ; ils marchent à la file, et leurs lèvres s'agitent dans une prière, bien belle aux yeux de Dieu et que les anges recueillent dans des encensoirs d'or. A ce moment sublime, le silence règne dans le sanctuaire, puis une voix, partie des voûtes, vient remplir les yeux de larmes bien douces : c'est la voix de l'orgue dont les flots d'harmonie parcoururent la nef et jettent l'âme dans une contemplation mélancolique ; c'est la voix d'un ange, douce, plaintive et caressante : elle parle aux cœurs par ses desirs si noblement exprimés ; elle arrache des pleurs aux âmes sensibles qui les laissent couler sans honte, parce qu'elles ne sont point un signe de faiblesse, mais témoignent leur joie et leur bonheur. Le bonheur a ses larmes comme la misère a les siennes : les unes sont douces, les autres sont amères comme le fiel et souvent mortelles.

Quand Marie-Aimée, recouverte de son voile blanc comme sa belle âme ; quand, recueillie et les mains jointes, elle s'avança vers le sanctuaire, le cœur d'Eliza et celui de Henry durent se sentir émus et pleins d'émotions. C'était leur unique enfant : et elle était si belle avec sa couronne de roses blanches et son ceinturon bleu ! Laure ne devait pas être plus belle aux yeux de Pétrarque, ni Béatrix plus resplendissante aux regards de Dante. Eliza se rappela, dans un souvenir d'jà bien loin, ce jour fortuné où, elle aussi, couverte d'un voile blanc, surmonté d'une couronne de marguerites, faisait sa première communion. Le souvenir du passé, et la cérémonie présente, lui faisaient verser des larmes qui montaient au ciel avec ses prières ferventes.

IV

AU COUVENT.

Travailler non pour soi.....
mais travailler d'un travail
persévérant pour une com-
munité, c'est un effort qu'on
ne peut demander facilement
à la nature humaine.

F. OZANAM.

Dès le berceau de la colonie, alors que l'étoile de notre beau pays semblait pâlir sous les coups que lui portait l'invincible Iroquois ; en ces temps périlleux où chaque vie avait une double raison pour être incertaine du lendemain, on vit des femmes, fortes comme celles dont parle l'Evangile, on vit des héroïnes chrétiennes quitter le sol béni de la France pour venir fonder, sur les bords du Saint-Laurent, ces sanctuaires pieux qui devaient abriter la jeunesse studieuse parmi le sexe féminin. Les horreurs d'un Océan immense et sans cesse agité, le carnage et les déprédations des Iroquois ; les rigueurs d'un climat plus froid que celui de la France, les adieux peut-être suprêmes, l'éloignement des lieux chers à leurs cœurs, rien ne put les arrêter dans leur sublime dévouement. Par delà l'Océan, sous un ciel nouveau, une nation étrangère s'est fait connaître. — Manquerons-nous de courage, devant cette noble mission de retirer des langes de l'idolâtrie, ces peuples qui ont coûté le sang d'un Dieu ? Non, non se disent-elles. Sachons nous montrer dignes de la

religion que nous professons, et allons porter secours aux Religieux qui y répandant leur sang avec leur vie, pour la glorification du St Nom de Jésus.—Elles vinrent donc à travers l'Océan, étonnés de porter sur ses ondes ces anges sublimes de la consolation et même de la civilisation; elles vinrent dresser leur tente sous la protection du Fort de Québec, à l'ombre de sa chapelle naissante. C'est de là que, plus tard, devait sortir ces maisons enseignantes et ces hospices religieux qui s'échelonnent maintenant sur les deux rives de notre fleuve géant. Aujourd'hui, quand le voyageur étranger aperçoit les rayons du soleil se réfléchir au loin, sur quelque dôme brillant, aussitôt il se dit à lui-même: "Là, la jeunesse et l'infirmité ont un asile protecteur; là, les parias de la fortune sont sûrs de couler pieusement le reste de leurs jours malheureux; là, enfin, la jeunesse studieuse des campagnes apprend à se former les cœurs et les mœurs, en même temps qu'elle est formée au rôle qu'elle doit jouer dans la société."

Marie-Antoinette est devenue grande. Déjà douze printemps ont fleuri sur son front aussi pur que son âme, et couronné d'une forêt de cheveux dignes d'une jeune indienne. Son visage noble aux contours gracieux, son nez bien fait, sa bouche un peu grande, ses lèvres bien rouges, tout s'harmonise pour inspirer la bonté et la candeur unies à la grâce et à la bonté. Ajoutez à cela un cœur d'or, une âme capable d'aimer, de sentir et portée à la mélancolie; un caractère doux et policé, même des manières qui témoignaient des mœurs douces et aimables. Comme la sensitive ou la violette qu'on retrouve à son parfum, elle fuyait les louanges, car la moindre allusion à sa beauté lui faisait monter le rouge au visage. Sa mère, Eliza, remerciait Dieu de lui avoir donné un enfant si affectueuse et si aimante; comme toutes les personnes de son sexe, croyant en quelque sorte aux superstitions qui ont bruit parmi le peuple, elle disait, en tremblant: "Qu'un enfant aussi accompli, ne pouvant couler de longs jours." Et pourtant Marie-Aimée était forte, un sang pur et non dégénéré coulait dans ses veines, ses joues avaient la couleur d'une rose fraîche éclos.

Marie-Aimée avait douze ans, quand s'ouvrirent les classes du couvent, au mois de septembre. Son père jouissait d'une loine aisance, acquise par les revenus de sa terre, voulait donner à son unique enfant l'instruction et l'éducation que lui permettaient ses revenus et ses richesses; il voulut en faire une femme accomplie. Pour cela il la fit entrer dans un couvent où l'on élève la jeunesse avec succès, où l'on forme des mères de famille chrétiennes.

Quand le moment solennel arriva, quand il fallut partir pour les Ursulines de Québec, Marie-Aimée sentit son âme se briser. Pour la première fois, elle connaissait toute l'amertume de ce mot qu'on prononce si souvent dans le cours de la vie, car c'est bien avec raison qu'on l'a dit: "La vie n'est qu'un long adieu." Elle pleura avec sa tendre mère qui la pressa sur son cœur, en lui disant: "Sois bonne, Marie; pense à nous, là bas!" Et l'enfant redoublait de sanglots.

Déjà la voiture roulait sur le chemin du roi, déjà le village disparaissait au loin, et Marie-Aimée pleurait encore. Tant qu'elle vit un rayon de soleil sur

le clocher de l'église paroissiale, elle ne se détournait pas, et les larmes roulèrent sur ses joues déjà pâlies. Elle dit enfin un dernier adieu au berceau de sa naissance, et le reste du voyage s'accomplit sans accidents. Elle arriva à Québec, le lendemain, au coucher du soleil.

Une nouvelle existence allait commencer pour Marie-Aimée; elle allait tomber au milieu de compagnes inconnues, qui ne la comprendraient peut-être pas, qui la feraient même souffrir? Mais non, la bonté de son cœur, son noble maintien, sa figure douce et toujours souriante, ses yeux bleus et pleins de mélancolie devaient lui attirer tous les cœurs.

Écoutez-la parler elle-même, et raconter à sa mère ses impressions du couvent:

"Ma chère maman,—écrivait-elle,—que je suis heureuse de converser avec vous! Quand je vous parle ainsi, j'oublie que je suis au Couvent, et il me semble que je suis auprès de vous et que je vous dis de vive-voix ce que ma plume trace.

"Je vais vous parler un peu de mon arrivée: Rendue au Couvent, la nouveauté me fit ouvrir de grands yeux, et j'oubliai que je n'étais plus chez nous. Je voyais arriver, tantôt joyeuses, tantôt l'air attristée, des jeunes filles qui devaient être mes compagnes. Elles passaient près de moi et me souriaient tout bas. Ah! ce n'était pas le sourire de ma mère, et cependant il me réjouissait l'âme. La récréation du soir arrivée, je me trouvais seule dans un coin de la salle. J'étais une inconnue pour ces jeunes filles qui se promenaient près de moi, parlant de leurs plaisirs des vacances, se racontant les heures heureuses qu'elles avaient coulées ou les déceptions éprouvées. Elles riaient de bon cœur; et moi, ce rire là me touchait à l'âme et je ne pouvais retenir mes larmes. Je me sentais malheureuse. Je ne pouvais croire qu'à cette heure du soir, qui aurait dû me trouver près de vous, sonnait pour moi l'heure du repos, dans une maison étrangère, grillée comme les cellules des condamnés, et qui n'était pas celle où je suis née. J'étais là, seule, sans une amie pour me dire un mot de consolation.

"Enfin on s'aperçut de mon chagrin et on s'empressa autour de moi. On me parla d'amitié et je me sentis portée vers mes nouvelles compagnes. Déjà nous étions amies, et cette amitié s'est continuée jusqu'à aujourd'hui: espérons qu'elle saura durer longtemps encore. Elles sont remplies d'égards pour moi. Pendant les récréations, nous parlons de nos villages, de nos promenades et même de nos rencontres des vacances. Enfin, il ne me manque que vous tous, bons parents, pour que mon bonheur soit complet.

"Je ne saurais oublier les Religieuses qui sont bonnes pour moi; elles sont toute attention pour me rendre agréable le séjour au Couvent. Mais je ne leur porte pas l'amitié que j'ai pour les "Sœurs Grises." Elles, je les aime et les aimerai toujours. Qui sait, ma chère maman, si un jour je ne serai pas Sœur de la Charité? J'y serais peut-être heureuse, tout en vous aimant."

Cette lettre, tant désirée, fut lue avec bonheur à la ferme S... Aussi Eliza ne tarda pas à lui répondre. Bien des événements s'étaient passés depuis un mois que Marie-Aimée était partie pour le

Couvent : événement surtout remarquable qui jeta la consternation parmi tous les habitants du village de B... Mais nous allons laisser parler Elza racontant tous les détails de cet événement à son enfant chéri.

"Ma chère enfant, lui écrivait-elle, c'est toute heureuse que je viens parler à ton cœur. Tu es contente de ton sort ; les compagnes sont bonnes pour toi ; je m'en réjouis. Sois toujours bonne enfant, et que l'amitié qui vous unit soit solide et ferme pour toujours.

"Maintenant, laisse-moi te raconter ce qui s'est passé ici depuis ton départ. Il me tarde de tout te dire.

"Tu sais que notre paroisse, tous les ans, à la fin de septembre, est visitée par les chasseurs étrangers. Ce sont souvent des Lords ou de riches personnes dont l'agrément consiste dans la pêche, et surtout la chasse qui abonde vers ce temps-là. Or quelques jours après ton départ, on annonça, pour la semaine suivante, l'arrivée d'un jeune homme anglais, très-distingué, qui allait venir faire la chasse. On ne s'était pas trompé. Le jeune Richard arriva enfin, et dans tout le faubourg, il ne fut plus question que de lui. Un soir, un peu avant six heures, j'étais à traire mes vaches lorsque du bois voisin je vis sortir des gens courant vers le presbytère et la maison du Docteur D... Ils passent près de moi, sans m'apercevoir ; c'est à peine si je puis comprendre ces paroles qu'on se jettait : "Vite, il va mourir ! dépêche-toi !" — Sans doute, un homme est tué. Je deviens toute pâle et je faillis m'évanouir. Était-ce un meurtre, ou un accident ? Il est vrai que j'avais entendu un coup de fusil ! Enfin voilà qu'on amène le corps chez nous, qui étions les plus rapprochés du lieu de l'accident.

"Oh ! il me semble le voir encore. Il était beau et bien fait ; son teint était coloré et sa moustache rousse. On le portait sur un brancard. Ses yeux étaient à demi fermés et une écume blanche bordait ses lèvres bleues. De grosses gouttes de sang s'échappant du côté gauche, laissaient une trace sanglante sur la poussière du chemin : c'était affreux à voir.

"Hélas ! par un accident inexprimable et si fréquent, le fusil de ce jeune étranger s'était chargé un peu en bas du cœur. C'était fini de lui. Le médecin arrive ; il croit trouver un cadavre, mais il y avait encore du sang et de la vie dans le corps de ce jeune homme. Il palpa la plaie, sonda la blessure qui avait à peu près six pouces carrés. Alors s'approchant de M. le Curé qui venait d'arriver, le médecin lui dit de faire son devoir, car, ajouta-t-il, la médecine n'y peut rien ; il peut vivre encore plusieurs heures, mais c'en est fait, il devra en mourir.

"C'est triste, dit le curé, de mourir loin de sa famille, si jeune, car il ne paraît pas âgé. Tout en parlant, M. le curé s'avança au chevet du moribond. Au même instant, revenu sans doute par la fraîcheur de l'eau avec laquelle on humectait sa blessure, il ouvrit de grands yeux. Apercevant le prêtre, il se mit à sourire. Plus de doute, il était catholique. Le curé commença à lui parler de son état, s'il souffrait bien. Le malade, pour toute réponse, porta la main à son côté. Il lui demanda s'il voulait se confesser,

afin d'être en paix, et le blessé fit signe que oui. Alors nous sortîmes tous, et le malade demeura seul avec celui qui allait le confesser et réconcilier avec le Dieu de miséricorde. Peu après on lui apporta les derniers sacrements : suprême consolation des mourants à cette heure pénible où il s'agit de franchir pour toujours le seuil de l'éternité. Après avoir communiqué, il demeura immobile pendant une demi-heure, puis ses mains s'agitèrent et ses lèvres se contractèrent. La nuit était venue et pour le jeune homme le délire qui précède la mort allait commencer.

"Je me souviendrai toujours des paroles sans suite qui s'échappèrent de sa bouche. Il commença par passer la main sur son front tout en sueurs. Je m'approchai de lui en pleurant, et avec précaution, je passai mon mouchoir sur son front humide de sueurs. Alors il se tourna la tête vers la cloison. "Arrière," s'écria-t-il. Aussitôt nous nous mîmes à genoux. — Carry, dit-il, pardonne moi..."

"Pauvre jeune homme, c'était une sœur, une fiancée, une épouse peut-être qu'il avait abandonnée. — "Mon Dieu je l'aimais..." — Nous étions terrifiés. Était-ce un criminel ? un échappé de quelques prisons ? Pendant que ces pensées agitaient mon esprit, il se tourna vers nous et nous dit tout haut : "Dieu m'accorde un moment pour accomplir un acte solennel. Écoutez, vous ne l'avez pas connue : Ah ! elle était bonne et belle, et moi, infâme, j'ai brisé sa vie par un lâche abandon ; mais Dieu m'a pardonné, et il ne me reste plus qu'à obtenir le pardon de ce martyr de ma lâcheté. Écrivez-moi, en Angleterre, demandez la partout et vous lui remettrez la boîte que l'on a dû amener ici dans mon bagage. Si vous retrouvez celle que j'avais juré ne pas abandonner, dites-lui qu'elle prie pour moi qui meurs en lui demandant pardon. Elle s'appelle..." Sa tête retomba lourdement sur l'oreiller, sa bouche ne peut qu'articuler un nom que je crus être celui de "Carry," le même qu'il avait prononcé quelque temps avant et qui doit être la malheureuse victime de son abandon. C'était fini de lui ; l'agonie recommençait et devait le vaincre. Son souffle devenait pénible, ses mains, comme s'il eut voulu se cacher, ramenaient les draps de son lit. A une heure après minuit, il rendait son âme à Dieu. Il fut enterré au cimetière et eut un beau service.

"Voilà les faits un peu longs peut-être, mais qui ne manqueront pas de t'intéresser, ainsi que tes compagnes que tu aimes toujours, j'en suis sûre."

Cette lettre, comme on le pense bien, fit le tour de la salle de récréation, et les bonnes Sœurs trouvèrent moyen de tout savoir et d'en parler un assez long temps. C'était de la diversité pour elles qui vivent dans la monotonie.

Quand Noël et ses fêtes furent passés, quand une nouvelle année ouvrit ses portes, Marie-Aimée ne songea plus qu'au retour. Aussi redoubla-t-elle d'ardeur dans sa classe.

Quand la fin de l'année scolaire fut arrivée, c'est chargée de couronnes et de prix qu'elle revint au village, tomber dans les bras d'un père et d'une mère qui la chérissaient, d'autant plus qu'elle était le seul être sur lequel ils concentraient toute leur affection.

Marie-Aimée revenait heureuse au berceau de son enfance. Quelles belles vacances elle allait passer. De combien de douce chimères, de roses illusions n'avait-elle pas bercé son imagination pendant ses dix mois scolaires. A son âge, à l'âge où l'on bâtit des Châteaux en Espagne, où l'avenir nous apparaît qui sous de riants aspects, de couleurs séduisantes, on aime à s'entourer d'un édifice de bonheur, d'une atmosphère de félicité dont les parfums énivrent notre jeune émigration. Surtout lorsqu'on a passé des longs mois entre quatre grilles d'un couvent : quand on a connu ce que c'est d'être loin d'une mère qui entoura notre enfance de tous les soins que les mères seules connaissent, quand on voit les vacances poindre dans un horizon non éloigné, oh ! que de plaisirs on se promet alors. On croit que cela ne finira plus et que tout s'unira pour nous rendre heureux et pour nous faire oublier un peu le couvent. Tels étaient les sentiments de Marie-Aimée, lorsqu'elle vit arriver l'heure tant désirée des vacances.

Quand cette heure, arriva, Marie-Aimée ne se possédait plus de joie. Elle aurait pu toute se donner à ses compagnes à qui elle disait adieu pour deux mois ou au revoir à bientôt pendant ses vacances. Son bonheur égalait l'amertume dont son âme fut pleine lorsque, pour la première fois, elle franchit le seuil de la maison de son père, pour ne le repasser qu'après une longue séparation de dix mois. Le chemin que parcourt l'exilé, pour revoir le ciel de sa patrie, pour fouler le sol de ses pères, respirer l'atmosphère pure du pays, est bien long pour ses désirs et ses aspirations. Ainsi devrait-il en être pour notre chère Marie-Aimée, quand elle partit de Québec pour revenir au village où l'attendait sa famille heureuse de son retour. Combien de fois sa pensée dut avancer la voiture qui la ramenait à la ferme.

V

PREMIERS REGARDS.

La colombe a donné des baisers pleins d'ivresse,
Jeune femme au front blanc, dans vos regards dévoilés.
J'aperçois plus d'amour, je lis plus de tendresse,
Et les secrets du cœur tendrement dévoilés.

EDWARD HUOT.

Pendant les treize années qui se sont écoulées depuis le naufrage, Edward est devenu un robuste enfant des bois. Le Grand-Chef l'aimait de toute son âme, il le chérissait comme son enfant. Il avait juré à la pauvre morte de veiller sur son fils, et il tenait sa promesse. Il redoutait le jour où il lui faudrait tout avouer à Edward, car il se disait : " Il m'abandonnerait, moi qu'il l'aime tant, moi qui regarde comme son père. "

Edward ne connaissait pour père que le Grand Chef, et il lui rendait bien son affection. Le Révérend Père missionnaire de son côté l'instruisait tous les jours, et à douze ans il avait le bonheur d'être admis au Banquet sacré.

Maintenant Edward était un homme. D'une intelligence rare et bien douée, rempli de talents naturels, une grande passion pour l'étude et ardent au travail, tel était le caractère d'Edward. Si d'un côté il aimait à se livrer à l'étude avec ardeur, de l'autre

il n'avait pas moins de zèle pour les jeux et tous les exercices corporels, si chers aux enfants et surtout aux jeunes sauvages dont il faisait partie. Parmi tous ceux de son âge dans le village, il était le plus adroit tireur : car, rarement, sa flèche n'atteignait pas le but, et l'oiseau qu'il avait visé tombait toujours sous son arme meurtrière. Mais il aimait surtout les luttes à la nage. Il faisait beau de le voir, luttant contre les flots qu'il fendait facilement, et tenant tête à tous les jeunes sauvages. C'était là ses plus belles récréations, et quand il sortait ainsi vainqueur d'une lutte il venait vers le Chef qui, tout joyeux, lui disait : " C'est bien Edward, tu seras un bon indien ; je suis fier de tes aptitudes. " Et l'enfant joyeux, les yeux pleins de feu, le cou gonflé de sang, les narines dilatées, demandait au Chef quand donc il l'amènerait avec lui à la chasse aux buffles ou aux castors.

— Quand tu seras grand garçon, instruit et capable de supporter les fatigues d'un long et pénible voyage, souvent même dangereux.

— M's, répondait l'enfant, j'ai quinze ans et je suis fort et robuste ; ma flèche ne manque jamais son but, et mes jambes sont accoutumées à la raquette.

— C'est fort bien, disait son père adoptif, mais pendant ces voyages tu désapprendrais ce que tu sais, et c'est ce que je ne veux pas. Au contraire, je veux que tu sois instruit, que tu deviennes savant ; car, plus tard, tu seras peut-être considéré parmi les blancs, les frères.

Et l'enfant, l'œil humide, s'enfonçait dans les bois pour y chasser la perdrix et le lièvre, ou bien, pénétrant dans la tente de toile blanche, il tâchait d'oublier par la lecture, les refus qu'il éprouvait toujours.

C'était à la fin de juillet, par un soir splendide. Le soleil baissait à l'horizon et sa lumière dorait les côtes du Sud. La cloche de la petite chapelle venait d'annoncer aux montagnais l'Angelus du soir. A cette heure, le village semble plongé dans le sommeil, tant y règne la tranquillité. La mer soupire sur le sable blanc du rivage et au loin, sur sa surface ridée, apparaissent quelques points noirs. Ce sont des canaux sauvages qui reviennent au village, après avoir fait la chasse aux loups-marins et aux marousins.

Le Grand-Chef est assis à la porte de sa tente. Son front plissé atteste une profonde méditation ; ses cheveux blancs, soulevés par la brise rafraîchissante qui vient de la mer, forment une couronne autour de son front couleur de bronze. En ce moment Edward, sortant de la cabane, s'avance vers lui. — Tu paraîs sombre, père, lui dit-il. — Le vieillard courba la tête et garda le silence. Le sauvage semble toujours donner raison au proverbe : " Il faut toujours tourner sa langue sept fois dans sa bouche, avant de parler. " Aussi, parle-t-il rarement, mais non pas inconsiderément.

— Viens ici, dit-il à Edward, après quelques moments de réflexion, viens ici et écoute ton père. Le temps de la chasse arrive.

— Il y a longtemps que j'y pense, répond l'enfant joyeux.

— Ecoute-moi sans m'interrompre, lui dit le vieillard. Le voyage est rude et périlleux, je ne veux pas que tu viennes avec nous.

— Pourquoi pas mon père ?

— Parce que tu es encore jeune et que tu dois étudier. Tu ne connais pas tes parents, Edward, et ta mère repose près du fleuve.

— Oh ! oui, je le sais ; aussi, tous les soirs, je vais prier sur sa tombe. Pauvre mère ! je ne l'ai pas connue. Et j'aurais été si heureux de l'aimer.

Il parlait et ses grands yeux se remplissaient de larmes. A cet aspect, le cœur du vieillard se serra de douleur. C'était un enfant des bois, et il avait eu la nature pour maîtresse. Ah ! son cœur était noble !

— Eh ! mon père, pourquoi ne pas m'emmener ? Tu es seul dans ta cabane ; je te désennuierai, je veillerai sur toi et je t'aimerai plus encore. Vois, je resterais seul ici et, tu le sais, je suis heureux quand tu es là. Amène-moi, père, et je serai toujours ton enfant.

— C'est impossible. J'ai un devoir à remplir et il faut qu'il s'accomplisse. Crois-tu qu'il ne m'en coûte pas de te laisser seul ? Mais il faut que tu t'instruises et, pour cette fin, je dois sacrifier le bonheur de t'avoir auprès de moi pendant toute la saison des neiges.

Eh bien ! je resterai, dit l'enfant, car je veux te plaire puisque tu es bon pour moi. Et aussi, je veux faire plaisir à ma mère qui est aux cieux.

Le Chef, heureux, caressa de la main la tête de l'enfant, en lui disant : C'est bien, Edward, tu vas faire ton bagage et dans quelques semaines je te conduirai sur la côte sud, chez le Père qui m'a promis de veiller à ton éducation. Dans deux ans, tu auras près de dix-huit ans, alors tu m'accompagneras à la chasse ; tu seras homme fait et je n'aurai plus de crainte pour toi. Tu sera instruit et digne de porter ton nom.

Trois semaines après ce dialogue, un canot sauvage quittait le bourg canadien et fendait les flots du grand fleuve, comme l'hirondelle au lever de l'aurore rase la surface des lacs et des rivières. L'air était pur et embaumé des parfums du varech ; la mer réfléchissait le firmament que ne couvrait aucun nuage ; la nature sortait de son sommeil et les oiseaux allaient bientôt saluer de leurs mélodies le lever de l'astre lumineux.

Quel est donc ce canot qui semble voler sur les eaux ? On l'a deviné : c'est le Grand-Chef conduisant Edward au village de B..... Tous les sauvages ont quitté leur cabane pour venir assister au départ de celui qu'ils avaient appris à aimer, à cause de ses bontés et de son caractère franc et loyal ; ils l'aimaient, car ils le savaient bien malheureux de n'avoir plus de parents pour le chérir.

Le canot filait toujours ; enfin il disparut aux regards. Après une heureuse traversée, nos voyageurs arrivèrent dans la baie au fond de laquelle est assis le village. Le curé du lieu, bon vieillard aux cheveux grisonnants, au cœur sensible, à l'âme digne d'un apôtre du Christ, le reçut à bras ouverts. Il allait désormais avoir un compagnon pour charmer ses heures de loisir ; il allait avoir une âme à cultiver dans laquelle il s'efforcerait de faire germer les

plus belles semences, afin d'en obtenir les plus beaux fruits. Aussi fut-il charmé de l'extérieur d'Edward.

— Tu seras bon enfant et nous serons amis, lui dit le vénérable prêtre ; tu étudieras bien et tu deviendras savant.

— J'ai bien hâte, répondit Edward, car mon père m'a promis de m'amener à la chasse, quand je serai instruit.

Il parlait avec toute la naïveté d'un enfant des bois, qui avait appris de la nature les mouvements qui lui servaient à rendre sa pensée plus intelligible et plus claire.

Le bon curé le chérissait déjà. Cependant le chef gardait le silence ; à son front assombri, on jugeait que le chagrin oppressait son âme. Son enfant qu'il aimait si tendrement ; son seul bien, le seul ami qui l'aimait, il allait s'en séparer !

Le Chef partait dans quelques jours pour la chasse : c'était peut-être le dernier adieu qu'il allait faire à Edward, car celui qui part pour la saison du gibier, ignore s'il reverra le village et son humble chapelle. Qui sait s'il ne tombera pas sous l'étreinte de la famine ? car une journée d'abondance précède souvent huit jours et plus de privations. La vie ne lui serait-elle pas enlevée par un animal carnassier ? car ils fourmillent dans les régions qu'il va parcourir. — Telles étaient les tristes réflexions qui amenaient des rides significatives sur le front bronzé du vieillard.

Enfin, il fallait partir, car l'heure était avancée. Il embrasse Edward avec tendresse, car il avait une âme que la religion avait su rendre bonne, douce et sensible aux moindres émotions.

— Mon père, lui dit Edward en pleurant, va prier sur la tombe de ma mère avant de partir pour le Nord-Ouest. Avant mon départ j'y ai bien pleuré, et mes larmes valaient bien des prières. Pauvre mère !... et il pleura tout haut.

Edward suivit du rivage le canot qui amenait loin de lui son père adoptif. Pour la première fois il connut les larmes des adieux, le fiel d'une absence prolongée.

C'était à la fin d'août, époque où les sauvages quittent leurs bourgs pour s'enfoncer dans les bois. En ce temps les nuits sont fraîches et sereines, et la nature semble montrer à profusion toute sa beauté, toute sa verdure. Comme une fiancée qui, se sentant mourir, revêt ses habits de noces, qui lui serviront de linceul ; ainsi la nature semble plus belle dans son vêtement de verdure, car le moment approche où les feuilles jaunies tomberont pour couvrir la terre d'un suaire qui fait mal à l'âme, rien qu'à le regarder, car il est l'image de la vie.

Une nouvelle ère s'ouvrait pour Edward : il n'avait plus le sapin frais pour reposer la nuit, ni la toile blanche, ni la cabane d'écorce pour abri ; mais une vaste maison bien meublée. Plus de compagnons pour lutter d'adresse et d'agilité ; il ne lui restait que sa flèche dont il se promettait d'user souvent. Le curé lui donna une chambre qui donnait, d'un côté, sur tout le village et une partie de la baie ; de l'autre, sur un bois épais. Au loin, on apercevait la surface argentée d'un lac poissonneux où vient s'abreuver, tous les soirs, le gibier des grèves : canards, sarcelles, alouettes et autres oiseaux aquatiques. Il

faisait bon, dans les moments d'ennui, d'aller rêver sous les arbres qui mirent leurs cimes dans un bassin d'argent.

La chambre d'Edward, modestement mais élégamment meublée, aux pavois peints en bleu, au plafond blanchi, ne pouvait être mieux située. De quelque côté qu'il se tournât, partout la nature, qu'il aimait tant, lui apparaissait dans toute sa splendeur. Il y plaça son lit aux blanches couvertures, aux rideaux épais, et surtout il eut devant lui, sur son bureau d'étude, une bibliothèque dont ne se servait plus le vieux curé. Ouvrages anciens et modernes, bouquins aux couvertures poudrées et jaunies, revues et vieux journaux reliés, tout s'arrangeait convenablement sur les planches de sa bibliothèque. A sa portée, il avait placé la traduction de l'Enéide de Virgile, ainsi que "ses Bucoliques;" puis venaient les vies d'Alexandre et de César, et le tout terminait par quelques volumes de poésies, parmi lesquels se trouvait les "Méditations de Lamartine," son auteur favori, car les notes suaves et mélancoliques, les sentiments tendres et affectueux qui y règnent, allaient bien à son âme portée à la solitude méditative et contemplative; charmait son cœur sensible et doué de bons sentiments et soupirant toujours après ce qui est beau, sublime et mélancolique.

Au village, son arrivée causa un peu de bruit. Les langues allaient leur train et s'en donnaient à cœur joie; car, là comme ailleurs, il devait y avoir nécessairement de ces individus féminins qui font profession de savoir et de raconter à leur manière, les nouvelles du jour. Aussi l'impatience était grande et on désirait le jour où ils pourraient voir de leurs propres yeux le "petit sauvage," auquel M. le curé venait de donner asile. Marie-Aimée, surtout, avait bien hâte au dimanche, pour l'examiner des pieds à la tête, et pouvoir en parler au long à ses compagnes, à la rentrée des classes. Car c'est déjà une belle et grande fille que Marie-Aimée, et elle doit prendre garde à son cœur qui, à cet âge, se laisse facilement entraîner.

Enfin le jour tant désiré est arrivé. La cloche du temple appelle les fidèles au service divin. Marie-Aimée est la première rendue dans son banc qui fait face au chœur, en avant. Sans doute, "le petit Sauvage" se mettra au chœur. En effet, le voilà qui s'avance au détour de l'autel. Ses yeux sont baissés et le rouge vif colore ses joues. Il est recueilli et sincèrement occupé de la pensée qu'il entre dans le Temple du Seigneur. Tous les yeux sont sur lui.

Il ignore, le pauvre enfant, qu'il est un objet de curiosité pour tous; car il est à genoux, mais sa prière est au ciel. Son âme recueillie, pense à sa mère qu'il n'a pas connue, et à son père adoptif qui déjà s'avance au milieu des terres, à la recherche du gibier. Aussi, il pria longtemps pour tous ces êtres qu'il aimait tendrement. Enfin, il se décida à jeter un regard fugitif dans la nef, car tout ce qui l'entourait était du nouveau pour lui.

La première personne qui frappa ses yeux, c'est une jeune fille aux cheveux noirs, au front blanc comme le marbre, aux yeux bleus et pleins de douceur. Il se détourne aussitôt et ferme les yeux. — Est-ce une vision? se demanda-t-il. C'est peut-être un ange, car il ressemble à ceux dont me parlait le

Père missionnaire. — Marie-Aimée, c'était elle, se mit à soupirer de la naïveté que le jeune homme avait mis dans sa manière de regarder, et cependant elle sentit son cœur battre. Le jeune sauvage avait l'air si bon, si malheureux! Son regard était si limpide! Combien il disait la bonté et la pureté de son âme. Edward, de son côté, ne pouvait plus prier. En vain il pressa dans ses mains son front brûlant; en vain il suspendit son regard au Christ de l'autel; l'ange qu'il avait aperçu se glissait dans son imagination et la prière se taisait dans son cœur, et ses lèvres cessaient de murmurer, et son regard s'attachait comme malgré lui à cette douce et riante vision. Cependant il voulut résister, mais en vain; il lui fallait s'assurer s'il ne rêvait pas.

Malheureux Edward! pourquoi vouloir te jeter sur cette pente si rapide? Pourquoi vouloir connaître les larmes, les inquiétudes, les doutes et les angoisses! Il en est encore temps: Ferme ton cœur aux sollicitations qui te pressent; crains, crains l'épine sous la fleur.

Il regarde encore une fois. Leurs yeux se rencontrent! Edward mit tant d'expression dans son regard que Marie-Aimée se sentit portée vers cet enfant qui lui semblait si triste. De son côté, le jeune orphelin, qui n'avait pas connu de mère, qui n'avait encore aimé que son père adoptif, s'enthousiasma de la figure de Marie-Aimée. Il la trouvait si douce et si bonne, qu'il se prit à l'aimer. Oh! à cet âge l'amitié s'allume si vite dans le cœur du jeune homme qui ignore encore la vie, et qui regarde toute jeune fille qui lui sourit, comme une sœur qu'il voudrait avoir pour partager ses jeux. Plus de doute, Marie-Aimée voulait un frère et Edward désirait connaître le bonheur qu'on a d'aimer une sœur qui est bonne et dont le cœur est rempli de tendresse. Ah! qu'ils seraient heureux s'ils se connaissaient.

La messe achevée, on parla longuement du jeune orphelin. On le trouva beau et religieux: son air triste lui attirait des paroles sympathiques de toutes les bouches. Marie-Aimée attendait tout, et elle s'en réjouissait dans son cœur. Une louange à l'adresse de son frère, ne lui aurait pas fait plus plaisir. D'ailleurs ne pouvait-elle pas lui donner le nom de frère dans son cœur? Une voix lui disait: qu'un jour ils s'aimeraient tous deux, que leurs cœurs sauraient se comprendre, et que la vie de l'un et de l'autre leur serait également chère. Ce n'était là que le côté rose; rose elle-même, comment pouvait-elle avoir de noirs pensers, de sombres réflexions, quand tout chantait dans son âme pure comme le soir d'un beau jour.

Le soir venu, on parla d'Edward à la ferme S.... Marie-Aimée sut trouver de doux éloges à l'adresse du jeune orphelin. Sa curiosité s'était changée en admiration, et de là à l'amitié il n'y a plus qu'un pas.

Après la prière du soir, Marie-Aimée gagna rapidement sa petite chambre: sanctuaire pieux et digne d'une jeune vierge, car la blancheur s'y étalait partout. Elle rouvrit sa fenêtre. L'air était caressant et embaumé des odeurs de foin fraîchement coupé. Ses yeux se portèrent vers le presbytère et à une des fenêtres brillait la lumière d'une lampe. Quand cette lampe se fut éteinte, Marie-Aimée fit une courte prière; un nouveau nom fit place à travers ses

lèvres. Il lui semblait qu'elle priait mieux, que son cœur était plus attendri et plus serein.

Prie, enfant, pour que le bonheur l'enveloppe, toi et cet enfant que tu ne fais que connaître et que tu aimes cependant.

VI

SAUVEUR INATTENDU.

Il soulève son front brillant de pureté,
Et pour la rechauffer tient sa main refroidie.

P.-H. LEMAY.

Septembre venait d'ouvrir ses portes, mois plein de douceurs, où la nature riante étale avec profusion les richesses dont le Créateur l'a ornée. C'est le mois par excellence : douces matinées ensoleillées ; température agréable ; parfums qui s'élèvent, au soir, des champs où le foin est abattu, et qui viennent rafraîchir nos sens ; nuits fraîches et sereines ; concerts des musiciens allés ; chants suaves et expressifs des habitants qui sont à la moisson. Qu'il doit donc en coûter de quitter la famille, l'air et la liberté, pour aller pâlir sur les livres, entre quatre murs de pierre ! Car le mois de septembre, c'est le mois fixé pour la rentrée des classes dans les séminaires, les couvents et les écoles. Aussi, Marie Aimée sentait son cœur battre bien fort, quand son souvenir lui rappelait que l'heure du départ allait bientôt sonner. C'était un rêve pour elle. Hélas ! quel triste réveil ! quelle triste réalité ! Elle ne pouvait se faire à l'idée d'une séparation, et cependant il allait bientôt falloir se séparer. Partir sans l'avoir connu ! lui qu'elle aimait sans le connaître. Allons donc c'était impossible. Pourtant la veille du départ était arrivée, et Marie-Aimée ne l'avait pas encore connu. Elle allait quitter son village ; partir pour le Convent avec une image gravée au fond de l'âme, sans un mot d'espoir ! Cette image allait hanter ses rêves de la nuit comme du jour ; elle allait la suivre partout, et et sans pouvoir se dire : " Je le connais ! "

Hélas ! qui connaît les desseins de la Providence. Au moment où nous croyons que toute espérance est perdue, nos vœux sont couronnés de succès. Le ciel est propice, et Dieu incline son oreille à la voix de celui qui le supplie.

Nous sommes à la veille de la rentrée des élèves du Convent des Ursulines de Québec, le 5 septembre 18... Quelle belle journée ! L'aurore a empourpré le ciel, et le soleil a déjà parcouru une partie de sa route. Partout, le vie circule ; partout, le bruit de la terre s'élève dans les airs, louange continuelle à la gloire de Dieu ; partout, l'air pur et caressant joint au soleil vivifiant la moisson que le dispensateur de de tout bien a fait riche et abondante : il a écouté la prière de ses enfants qui lui ont demandé instantanément une bonne récolte ; partout, enfin, les chants des bois et de la ferme s'unissent dans un harmonieux concert.

A une heure après-midi, la chaleur est à son apogée ; aussi recherche-t-on l'ombre des sapins verts ou le rivage du fleuve qui murmure sous le passage d'une brise rafraîchissante. Notre héros, Edward, après le repas du midi, demande au bon curé la permission d'aller prendre l'ombre dans le bocage voisin, qu'encadrerait un petit lac bleu qu'Edward aper-

cevait de la fenêtre de sa chambre. — Volontiers, mon enfant. Emporte un livre afin de dissiper l'ennui que te cause un vieux curé comme moi.

— Ah ! mon père, dit Edward, ne me faites pas de peine. Près de vous je suis heureux, car vous êtes bon ; mais je pense souvent à mon père, et son souvenir parfois me rend triste : il était si affectueux pour moi !

— Bien, bien, mon enfant, c'est par badinage que je parlais ainsi ; au revoir, et va faire ta promenade ; moi, je vais visiter un malade.

L'enfant ne se le fit pas répéter ; joyeux il se dirige vers son petit lac. En y arrivant, des cris d'admiration s'échappent de sa bouche. Devant lui, une petite mer, unie comme une glace, réfléchit le ciel bleu comme celui de l'Italie. A droite, de grands bouleaux se penchent sur ses bords enchanteurs et semblent contempler dans ses eaux leurs panaches séculaires, et dont l'ombre s'étend jusqu'au coucher du soleil. Rien de plus riant, de plus joyeux, de plus poétique tout à la fois. Comme il aimait déjà son petit lac ! Combien il se promettait de rendre visite souvent à son nouvel ami. — Je viendrai ici, dit-il, quand la joie sera dans mon âme. Je viendrai chanter avec les oiseaux qui y bâtissent leurs nids ; j'y viendrai quand les larmes du souvenir obscurciront ma vue, quand l'ennui rendra mon âme aussi triste qu'un désert ; j'y viendrai pleurer avec la tourterelle qui aura perdu son compagnon d'existence. — Il ne cessait de contempler les beautés merveilleuses qui se déroulaient devant son regard, beautés d'autant plus frappantes qu'elles étaient sauvages et naturelles. S'asseyant au pied d'un arbre, il laisse errer son imagination au gré du hasard. Il est là rêveur, à l'ombre d'un grand chêne, les yeux errants sur le lac. Quelles pensées s'agitent dans son cerveau ? Quelle réminiscence du passé ? Est-ce l'image de l'ange aperçu le dimanche qui captive ainsi son intérieur ? Ne cherche-t-il pas ses traits imprimés dans son âme ? Ou bien son souvenir se retrouve-t-il auprès du Grand-Chef, chassant dans le " Far-West " Dieu seul et lui, le savent. Pendant longtemps il demeure ainsi, plongé dans une méditation profonde. Elle se serait continuée plus longuement encore, si une apparition soudaine ne l'eût pas fait sortir de son rêve pour le ramener à la réalité.

Au loin, sur le lac, une petite nacelle blanche comme un signe, coule, glisse lentement sur les eaux qui le bercent. Une jeune fille, seule, monte cette frêle embarcation. Vêtue de noir, un large chapeau protège sa figure et empêche le soleil de lui brûler les joues. Libre de toute entrave, debout au milieu du canot, elle rame bientôt d'un bord, tantôt de l'autre. Son chapeau aux larges bords empêche Edward de remarquer les traits de cette jeune fille qui, sans crainte, se laisse ainsi seule au milieu du lac. Elle avance lentement, aspirant à plein poumon l'air pur et virifiant. Elle semble jouir des beautés sauvages qui l'entourent. Pendant qu'elle se livre à la joie, au bonheur d'une si belle vue qui charme de partout.

Edward la regarde venir. Ses yeux ne se détachent pas de cette apparition ; lui qui lisait Virgile et les poètes latins, il se plaisait à comparer cette enfant à

la Nérle qui veille à la garde des eaux, et dans son imagination excitée, il l'appelait "La dame du Lac" ou "La fée des grèves."

Elle, elle semble être seul témoin des magnificences qui se déroulent à ses pieds, comme de chaque côté où son regard se tourne; sans crainte d'être entendue, elle se met à chanter ces paroles si douces :

Tu va quitter nos bois et nos bruyères
Pour t'en aller sous d'autres cieux

.....

Le soir en faisant ma prière je t'attendrai

Oh! sa voix était si douce, elle y mettait tant d'âme! l'écho qui répétait ses paroles, la brise qui apportait ces notes suaves et plaintives aux oreilles d'Edward, tout le ravit en extase, et son cœur si bon s'exhale en soupirs et des larmes tombent sur ces genoux soutenant ses mains jointes.

Mon Dieu! pourquoi n'avoir fait méconnaître les joies de la famille? Pourquoi m'avoir jeté dans le monde, sans connaître les baisers d'une mère, le sourire d'une sœur? Et je serais si heureux d'avoir une sœur comme cette enfant qui me fait pleurer! Oh! je l'adorais, et mon Dieu! l'adoration n'est due qu'à vous seul.

Il avait fermé les yeux pour faire ces plaintes dans son âme. A peine les a-t-il ouverts, qu'un cri s'échappe de sa poitrine, et il bondit sur le bord du lac. En un instant, il se dépouille de son capot et de ses chaussures, puis il se lance résolument dans l'eau.

Hélas! arriva-t-il à temps? car il est éloigné du théâtre où se passe la scène qui l'avait fait bondir dans le lac. Oui, la jeune fille qu'il admirait tout à l'heure est tombée à l'eau; elle se débat contre l'élément qui veut l'engloutir. Un malheureux faux coup d'aviron a fait chavirer le canot, et en un clin d'œil elle est précipitée hors de la nacelle, dans le lac, aux eaux épaisses et noires.

Edward, accoutumé dès le bas âge à se jouer des vagues et des flots de la mer, lutte hardiment et met toute sa vitesse à fendre l'onde, pour secourir l'enfant qui, privée de tout secours, va se noyer. Il lui faut, à tout prix, sauver cette personne: cette idée, aussi généreuse que son âme, enflamme son courage et le soutient contre toute défaillance. Il approche, et cependant on ne voit encore rien à la surface du lac. Le corps de la jeune fille est recallé au fond. Pourtant il faut que le corps revienne à la surface une seconde fois. Edward nage vigoureusement; mais il est encore si loin! et voilà que le corps apparaît hors de l'eau; il s'écrie: "Au secours! au secours!"—Mais la malheureuse s'enfonce de nouveau. Edward à deux perche d'elle. "Mon Dieu! du courage s'il vous plaît!" et il redouble de vitesse. Enfin, le voilà rendu; mais tout est disparu au fond du lac. Plongeant hardiment, il revient à la surface, tenant le corps de la jeune fille évanouie.

Il était temps, grandement temps. Mais il lui restait encore à retaire son chemin pour regagner le bord du lac. Une idée lui vient: le canot renversé n'a pas quitté le lieu du naufrage. Saisissant la jeune fille d'une main, et de l'autre s'accrochant au bateau, il la hisse au faîte de l'embarcation. Après y

avoir pris place lui-même, il saisit la rame demeurée près du canot, et nage vers le rivage. Après dix minutes d'angoisses, il touche enfin le rivage avec son précieux fardeau. Il remercie Dieu dans son cœur, tout en transportant le corps de l'enfant, sous l'ombre d'un peuplier aux larges branches. S'agenouillant auprès de ce corps inerte et sans vie, il appuie sa bouche sur celle de la jeune fille, et il aspire l'eau qui noie le cœur de la naufragée.

Les sauvages, loin de secours médicaux, sont eux-mêmes leurs médecins. Edward avait été à même de juger des manières employées auprès des sauvages tombés à l'eau et presque noyés.

Après avoir renouvelé son opération plusieurs fois, opération délicate et qui témoignait de sa présence d'esprit, Edward eut le bonheur de voir le sang revenir peu à peu les joues décolorées de la jeune fille.

Jusque là, le trouble auquel Edward avait été en proie, avait absorbé pour ainsi dire toutes ses facultés, et l'avait empêché de se demander quelle pouvait bien être cette jeune inconnue. Mais maintenant qu'il voyait la vie revenir lentement dans ce corps tantôt froid comme une pierre sépulcrale, il reprit ses sens et fixa le visage de l'inconnu. Soudain, il tressaille! son front pâlit et son cœur se prend à battre: plus de doute. Il a devant lui la vivante image de l'apparition du dimanche; il reconnaît ses traits et il se reproche intérieurement de ne l'avoir pas déjà reconnue.

En effet, c'était Marie-Aimée qu'il venait d'arracher à une mort certaine. La Providence a ses desseins impénétrables: l'homme les juge après leurs effets, et il se dit que "le doigt de Dieu est là: *Digittus Dei est hic*."

C'était la veille du départ de Marie-Aimée; voulant dire un dernier adieu au bois et parvenir auprès de celui qu'elle aimait tant, elle était sortie seule. Arrivée au petit lac elle s'était assise sur le gazon. Et là, au souvenir qu'elle allait partir pour dix longs mois, elle s'était mise à pleurer, et pourtant les oiseaux chantaient sous la ramée, et les insectes bruissaient sous l'herbe longue et verte, la nature était riante partout; on eut dit que tant de beautés à la fois contristaient davantage son âme, et les larmes coulaient plus abondantes. Enfin, voulant dissiper cette humeur chagrine qui oppressait son cœur, et éloigner une image dans le souvenir l'attristait, elle saute dans un canot amarré près du rivage et, poussant au large, elle navigue lentement. Elle veut faire mentir son cœur: elle chante pour endormir son chagrin. Le cœur chante dans la joie comme dans l'amertume. Le premier chant est rose, l'autre n'est que deuil et désolation. Marie-Aimée chantait donc maintenant avec les musiciens ailés, et je ne sais pas quel était le chant le plus suave! sait ce qui arriva par la suite.

Maintenant elle est là, immobile, près d'un arbre. Sa tête repose sur le capot d'Edward. Le pauvre enfant! il ne sait plus retenir ses larmes de bonheur: il les laisse couler librement.

— Où suis-je? dit tout à coup Marie-Aimée. Mon Dieu! sauvez-moi!..... l'eau.....

— Soyez sans inquiétude, mademoiselle, dit Edward timidement, je veille sur vous, jusqu'à ce que

je puisse vous conduire à votre demeure, auprès de vos bons parents qui ignorent l'accident qui vient de vous arriver.

Marie-Aimée essaya d'ouvrir ses grands yeux bleus, mais ils sont encore trop obscurcis. Et pourtant cette voix lui avait faite impression.

— Je ne vous connais pas, lui dit-elle ; ma vue est trop faible, mais votre voix me dit que vous êtes noble et bon ; et lui tendant sa main blanche : merci, monsieur ! Je comprends tout. Le jour se fait dans mon cerveau, j'allais périr dans le lac, et Dieu vous a mis sur ma route pour me sauver de la mort. De ma vie, ce souvenir ne saura s'effacer de mon cœur ; elle dit, et fermant ses beaux yeux : " Si c'était lui " répéta-elle intérieurement, ah ! que Dieu serait bon !

Et Edward, ce jeune homme, plein de candeur et d'innocence, saisit cette main que la jeune fille lui tendait et la baisa respectueusement. — Dieu a voulu que je vous connusse, dit-il, pour apprendre à aimer la vie et connaître le bonheur de posséder une sœur. Ah ! laissez-moi vous demander d'être ma sœur chérie ! Je suis un pauvre orphelin, jeté dans le monde comme la feuille que le vent emporte. Le ciel a permis que je vous sauvasse la vie : ce sera un double bien pour nous unir ; moi malheureux, vous me consolerez ; vous heureuse, j'essaierai de vous rendre la vie plus agréable ! — Edward parlait, et ses yeux étaient pleins de larmes. Il mettait tant d'âme dans ces paroles, tant de simplicité et de confiance, qu'elles envahirent l'âme de Marie.

— Je n'ai pas le bonheur de vous connaître, dit Marie-Aimée ; je sais seulement votre nom, Edward. Mais Dieu sait que ce que vous venez de faire pour moi, mérite ma reconnaissance ainsi que celle de mes bons parents. Pour moi, je ne saurais payer assez cher un tel bienfait. Je n'ai pas de frère : Dieu l'a voulu ainsi, car rien n'arrive sans sa permission. Moi, je vous demande, à mon tour, d'être mon frère bien-aimé pour toujours. Leurs mains se serrèrent et leurs cœurs se comprirent. Serment sacré, accompli sous l'œil de Dieu, célébré par le cantique des petits oiseaux et les murmures du lac qui avait failli être le tombeau de Marie-Aimée. Moment heureux dans la vie, pour ceux dont le cœur est noble et élevé, qui n'ont pas laissé aux ronces du chemin, une partie d'eux-mêmes ; moment solennel que n'oublie pas les âmes sincères et susceptibles d'aimer profondément.

Marie-Aimée reprit lentement ses forces. Elle se sentait oppressée ; un poids lui semblait bien lourd sur sa poitrine : elle avait eu si chaud, et tomber si subitement dans cette eau glacée.

Quand elle se sentit la force de pouvoir marcher, s'appuyant sur les bras d'Edward, qu'alors elle considérait comme son frère, ils s'avancèrent doucement dans le sentier qui conduit à la ferme.

Dieu a exaucé nos vœux, se disaient-ils tout bas ; et ils souriaient quand leurs yeux se rencontraient. Avec quelle douceur Edward demandait à Marie-Aimée si elle ne se sentait pas fatiguée ; mais aussi quelle réponse affectueuse. Qu'ils étaient heureux déjà ! Marie-Aimée oubliait qu'elle avait failli mourir ; lui, oubliait qu'il s'était dévoué pour la sauver.

On arriva bientôt à la ferme. Tout était silencieux. — Sans doute, dit Marie-Aimée en elle-même, ma chère maman prépare mes malles — Au moment où elle posa le pied sur la marche du perron, Madame S.... sa mère apparaissait sur le seuil de la porte.

— Qu'as-tu donc, Marie ? dit elle, en pâlisant. Mon Dieu ! te serait-il arrivé quelque malheur ? Serais-tu malade ?

— Ce n'est rien, ma chère maman. Un petit accident m'est arrivé.

Calmez-vous, madame, hasarda timidement Edward, mademoiselle a pris un bain dans le lac. Espérons que cela n'aura aucune suite fâcheuse. Seulement votre demoiselle a besoin d'être réchauffée de suite ; car quoique jeune, je suis apte à connaître ces choses là. Voyez-vous, on ne m'appelle pas " le petit sauvage " pour rien. Je vous laisse et m'esquive au plus tôt. Adieu ! et ses yeux regardèrent Marie qui était pâle comme un linceul.

Il était temps qu'elle vint à arriver à la ferme, car ses genoux flageolaient et voulaient se dérober sous elle. Elle fut bientôt couchée dans un lit et recouvertes d'épaisses couvertures. Après lui avoir fait prendre un peu de brandy chauffé, Mme S.... lui dit de se reposer, qu'elle allait veiller près d'elle.

— Et ma classe qui va s'ouvrir demain ? je serai trop malade pour partir.

— Sois sans crainte, lui dit sa mère ; tu entreras quand tu seras bien.

" Mon Dieu ! Je pourrais encore le voir ! " se dit-elle en elle-même. Que je souffre, mais que je puisse l'entendre m'appeler encore " Sa sœur. " — Elle s'endormit en pensant à tout ce qui venait d'avoir lieu. On aurait dit qu'une vision horrible hantait son cerveau. Elle portait la main sur sa poitrine, comme si un poids énorme empêchait le libre passage de sa respiration.

VII

LA CHASSE AUX BUFFLES.

De toutes choses, celle qui excite le plus la passion de la destruction, c'est la chasse aux bison.

IGNORUS.

Le Grand-Chef, en quittant Edward au village de B...., arriva bientôt au milieu des siens, anxieux de son retour. L'heure du départ pour la chasse allait bientôt arriver ; aussi le village semblait-il plus animé qu'à l'ordinaire. On y voyait un va et vient inaccoutumé. C'est que chacun va faire sa provision pour le voyage. Aussi le " Poste " est entouré d'une multitude de sauvages attendant leur tour pour se faire servir ce dont ils ont besoin. Celui-ci démolit sa cabane qu'il rebâtit au retour ; celui là, aidé de sa femme, empaquète toute la batterie de cuisine, qu'il roule soigneusement dans une couverture bien ficelée ; un autre fait son bagage toujours portatif et peu considérable ; d'autres, enfin, attendent leurs compagnons, et c'est le plus grand nombre, pour aller visiter la chapelle.

Quand l'heure est enfin sonnée, où tous sont prêts, le Grand Chef, revêtu de son costume de fête, ouvre la marche, et se dirige vers le sanctuaire où les

attend le saint prêtre qui les dirige dans la voie du salut et du bonheur. Quel recueillement dans cette troupe d'enfants des bois ! Là, pas de contrainte, pas de respect humain. Chacun prie sans s'occuper de son voisin. Aussi quelles prières partent de tous ces cœurs ! pas un seul ne manque au rendez-vous de la prière : Cœurs de vieillards, cœurs de jeunes hommes, cœurs de jeunes filles que leurs mères accompagnent, tous viennent faire adieu au Divin Rédempteur. Quel parfum s'échappe de toutes parts ! c'est que leurs âmes, lavées au tribunal de la pénitence, sont pures depuis la veille, comme le ciel d'un beau jour.

Ils franchissent ensemble le seuil du Temple Divin et tombent à genoux, dans une commune prière. Pour beaucoup d'entre eux, c'est peut-être pour la dernière fois qu'ils revoient ces parvis sacrés, témoins de leurs larmes et de leurs saints transports ! Aussi cette pensée les occupent-ils tous. Ils savent que tous les ans, au retour, leurs rangs reçoivent des brèches. Qui, d'entre eux, manquera à l'appel ? Ils l'ignorent ! C'est pourquoi leurs vœux et leurs supplications montent vers la Vierge Marie qui leur tend les bras, du haut de son piédestal ; tous, recueillis et tremblants, ils chantent :

O Marie ! vois ta famille chérie,

O Marie ! prosternée à tes genoux

Qui te prie.

Daigne veiller sur nous !

Le bon Père missionnaire, à genoux, au pied de l'autel, prie avec ferveur ; c'est sa famille, il en est le père. Elle va le quitter ! Ah ! il sait les périls que ses chers enfants vont courir ! il sait quel danger souvent ils affrontent pour gagner leur pain, leur subsistance ! Oh ! combien est fervente la prière qu'il adresse à Dieu. Ses regards sont rivés sur le Christ appendu à la croix sur l'autel. Son regard suppliant vaut plus qu'une longue prière. Il souffre à l'avance de la douleur de son petit troupeau ; il offre cette douleur pour le bonheur de ses ouailles.

Après leur avoir donné ses recommandations, leur avoir dit de ne pas oublier la grande action faite au matin, en s'approchant de la Table Sainte, de prier toujours avec ferveur au milieu de leurs courses lointaines dans la forêt ; il les bénit au nom du Dieu Tout Puissant, et tous joyeux presque s'enfoncent dans les bois. Seul, le Grand Chef reste en arrière. Il avait un devoir à remplir : il avait promis d'aller prier sur la tombe de la " naufragée " ; il n'y manque pas. Il s'agenouille donc sur le sable du rivage, près de la croix qu'il avait lui-même plantée, et il prie de toute son âme pour celle dont la vie avait été aussi courte que pleine de tempêtes. Il plore, le pauvre vieillard, au souvenir de la scène navrante de la mort de cette créature infortunée qui n'avait fait qu'humecter ses lèvres à la coupe de la vie ! Après avoir donné libre cours à ses larmes, ainsi qu'à ses prières pleines d'amour ferme ; après avoir pensé à son cher Edward (car le nom de la " naufragée " et celui d'Edward étaient intimement liés), le Chef rejoint bientôt ses compagnons qui s'éloignent du village, d'un pas accéléré.

Les voilà en route : Les hommes, fusil sous le bras, un sac retenu sur le dos par deux courroies qui emprisonnent les épaules, une ceinture de laine rouge à

laquelle sont attachés une gaine et un sac à tabac fait de peau de rat musqué ; les femmes, la tête couverte d'un bonnet rouge et noir commun aux montagnais, cheveux lissés retombant en rouleau de chaque côté de la tête, marchent silencieuses portant sur le dos le plus jeune de la famille, incapable de marcher ; à part cela, elles portent les ustensils de ménage, et leur charge est souvent plus lourde que celle du mari. Les enfants, joyeux, errent çà et là, une flèche ou un fusil à la main, et excitent leurs chiens-loups à la recherche du gibier caché dans quelques taillis épais. C'est à peu près dans cet état que la caravane se met en marche pour faire plus de 500 lieues dans les terres, à la recherche des animaux sauvages. Prenant à peine le temps de manger, ils marchent sans paraître fatiguer ; excepté les jours où quelques bêtes sauvages tombent sous leurs coups. Alors on fait bonbance, et tant que tout n'a pas été dévoré on discontinue la route. On fait un festin qui dure, des fois, plusieurs jours. Quand tout est fini, on se remet en marche, sans s'occuper quand le gibier apparaîtra à la portée de leurs armes meurtrières.

Cœurs courageux ! quelle leçon pour ces hommes efféminés que des coursiers fringants promènent mollement au sein de nos grandes villes ; ils étalent aux yeux du pauvre le luxe inouï dont le superflu empêcherait de mourir tant de misérables qui gémissent au sein de la misère, qui souffrent même de la faim. Ne croyez-vous pas, riches orgueilleux, que votre richesse étalée ainsi aux regards, n'arrache à l'homme en haillons, un cri de haine et de malédiction ? Ah ! craignez que votre faste et votre somptuosité, mis au grand jour, n'excitent dans le cœur du malheureux un cri de menace vers le ciel qui l'a fait pauvre et sans abri, et vous riches avec des palais pour demeure : et pourtant, la terre, dont vous êtes formés, n'est pas plus délicate dans l'un comme dans l'autre. On a dit : " Le superflu, c'est voler le pauvre. " Et personne semble le comprendre.

Le premier soir, nos sauvages campèrent près d'un petit lac poissonneux. Le repas fut donc abondant. Fatigués d'une longue course, ils ne tardèrent pas à s'endormir. La nuit était sereine ; le feu pétillait à toutes les portes des tentes ; le calme de la mort aurait enveloppé la troupe, si le cri du hibou, attiré par le feu, n'eut pas troublé le silence solennel et religieux des forêts.

Le lendemain, à peine l'aurore avait-elle doré l'horizon sans nuage, que déjà, par l'ouverture des tentes, se montrent plusieurs têtes ; ils interrogent le ciel. L'air est pur ; le ciel limpide comme une glace ; pas un nuage au firmament pour voiler l'éclat du soleil paraissant dans le ciel : tout promettait une belle journée de marche : en effet, on ne fut pas trompé.

Le soir de cette même journée, vers le couchant du soleil, le Grand-Chef aperçut, se désaltérant dans une petite rivière, un troupeau de cerfs. La joie était sur tous les visages, car on espérait faire un bon coup.

Après des précautions infinies, connues des sauvages seulement, pour approcher un gibier, dix de ces animaux empanachés tombèrent sur le sable du rivage. Ce fut un enthousiasme indescriptible. Aussi

le repas fut-il général, et on ne quitta pas le lieu du festin tant qu'il y eut un maigre vestige de ces bêtes sauvages qu'on avait fait cuire dans de grands chaudrons.

La caravane ne tarda pas à reprendre sa route interrompue. Après plusieurs jours de marche sans accidents remarquables, on côtoya une rivière. Un jeune sauvage, voulant prendre un bain à cette époque avancée, fut pris de crampes soudainement ; avant qu'on put lui porter secours, il avait rendu l'âme.

Les sauvages sont superstitieux ; on eût dit que de cette mort dépendait l'insuccès de toute la saison des chasses. On enterra le malheureux jeune homme, sur le bord de la rivière. La famille éplorée planta une croix brute sur sa tombe, et l'on continua le chemin.

C'était déjà une brèche dans les rangs. La mort n'avait pas atteint le vieillard dont les jambes cagneuses s'affaiblissent, mais elle avait porté ses coups sur une tête encore jeune, un jeune homme d'à peine vingt ans.

Enfin, après un long mois de fatigues et de misères, nos Montagnais arrivèrent au lieu désigné pour la chasse. Pour plusieurs, même pour presque tous, ce lieu n'était pas inconnu : c'était le rendez-vous de tous les chasseurs. C'était une vaste plaine dont la monotonie était accidentée, en quelques endroits, par quelques sycomores ou par de tout petits côteaux, sur les hauteurs desquels le bison vient souvent se chauffer au soleil.

Le premier soir, on se reposa de bonne heure. Le lendemain devait être employé à se refaire des fatigues du voyage, à réparer ses forces ; car il fallait être disposé pour la chasse qui allait s'ouvrir d'une manière sérieuse. On prépara tout ce qui était nécessaire : lazos, flèches et arcs, fusils et lances, courroies et couteaux ; tout était mis en ordre. Les femmes, assises aux portes des tentes, entourées de leurs marmots moitié vêtus, amincissaient les peaux de martes et de castors, soit en les lançant autour d'un frêne, soit en les étendant sur une palette mince d'ébène.

Le jour longtemps désiré est arrivé. De gros nuages gris, comme autant de barques, voguent sur l'azur du ciel. Le vent, pas très-fort, souffle du Nord-Est et courbe l'herbe de la prairie. Le vent sera favorable pour la chasse, car il sera plus facile d'approcher le bison, au flair si subtil. Parfois un cri, un mugissement se fait entendre : c'est le cri du chasseur ou le mugissement des taureaux se livrant un combat meurtrier ; peut-être le cri du chasseur aux prises avec un ours gris. Tout annonce que les chasseurs sont déjà à l'ouvrage. Ils ont appris par des sauvages "Naskapis" qu'à une demi-journée de marche, auprès d'un vaste étang on avait aperçu une troupe de bisons, paissant tranquillement.

Le plaisir, l'espérance de faire une chasse abondante, faisait oublier les périls où la bête emportait quelquefois sur l'homme, sur l'adresse du sauvage ; celui-ci demeure souvent sur le sol éventré, penétre et n'ayant plus forme humaine. Cette pensée d'un immense danger était loin de les préoccuper ; on n'aspirait qu'après le moment de voir ce

troupeau de bœufs sauvages et de se mesurer avec eux.

On se met en marche de bonne heure, afin d'arriver à l'endroit qui venait de leur être indiqué. A dix heures de l'avant-midi, les avant-coureurs aperçurent enfin la troupe de bœufs. Insoucians, les uns couchés, les autres broutant l'herbe ou se dévalant dans l'étang, ils ne semblaient pas se douter du danger qu'ils allaient courir. Bientôt tous les chasseurs Montagnais furent à même de juger du nombre de ces animaux difformes, bossus, une immense crinière enveloppant leur tête que surmontent deux cornes bien effilées ; leurs yeux sont petits et brillent d'une lueur féroce : tout en eux est sauvage, méchant et hideux.

Au signal donné, les chasseurs sauvages se dispersent d'un côté et d'autre. A droite, on aperçoit un petit bois : ce sera le rendez-vous de tous. On se glisse sur l'herbe ou à travers les roseaux, comme autant de reptiles ou de couleuvres. Les sauvages avancent sans bruit, et les bisons ne flairent encore aucun péril. Soudain une flèche lancée en même temps qu'une balle, fend l'air en sifflant et vient abattre un jeune bœuf qui pousse un grognement et tombe sur le sol. A ce cri, les bisons se dressent furieux et, labourant la terre de leurs larges sabots, ils font revoler la terre autour d'eux. Ils sont là, inquiets, cherchant leurs ennemis invisibles ; leurs naseaux fument, leurs petits yeux lancent des éclairs et semblent interroger les bornes de l'espace qui les entourent. Un second coup de fusil les met en mouvement. Ils se réunissent en une masse compacte et galoppent lourdement. C'est ce que veulent les sauvages. Ils ont choisi chacun les leurs, et ils ne sont pas longtemps sans tomber sous leurs coups, les uns morts, les autres seulement blessés.

Surpris de cette attaque, les bœufs redoublent de vitesse. Les sauvages les poursuivent avec toute la rapidité de leurs jambes. On oublie alors les fatigues d'une longue marche ; on s'attaque à un animal sauvage, et il faut qu'il tombe ou que le chasseur s'affaisse de fatigue ou de faiblesse.

Ce n'est plus une chasse, c'est une guerre à mort, guerre acharnée où l'un des deux combattants doit rester sur le champ de mort. Mais soudain un bois se présente, barrant le passage au troupeau. Ce doit être le moment terrible : il va falloir combattre corps à corps contre ces taureaux furieux aux cornes pointues et dont ils font grand usage. Mais le chasseur garde sa présence d'esprit, et il arrive parfois qu'au moment de se voir ouvrir le ventre par un bœuf enragé, le sauvage prompt et agile saute sur le dos de l'animal et se maintient attaché à sa longue crinière ; puis il l'achève à coups de couteau. Aussi tous les sauvages évitèrent les bisons et se protégeant au moyen des arbres, ils eurent la bonne fortune d'en abattre encore quelques-uns.

Fatigués, harassés, les sauvages discontinuèrent la lutte. C'était suffisant pour la première étape. On compta les morts : il y en avait dix-huit ; c'était un bon commencement, et plus qu'on ne pouvait espérer. Aussi, on se garda bien de penser au malheureux jeune homme dont la mort les avait tant attristés et qui suivant eux était de mauvais augure.

L'espérance qui n'abandonne jamais le cœur de l'homme, leur promet encore de beaux jours, pleins d'abondance et de prospérité. Ils étaient d'autant plus fiers de leur succès, que tout s'était passé sans accident fâcheux. Le soir, autour du feu qui pétillait aux portes, les jeunes et les vieux vanterent leurs prouesses. Le lendemain, la journée fut employée à dépêcher les morts pour en boucaver les chairs.

C'est ainsi que s'écoule la saison de la chasse. Quand quelques-uns partent pour le bison, d'autres chassent la marte, le renard, le castor, voire même les ours qui abondent dans cette partie du pays, ainsi que le loup cervier. Et le soir venu, quand, fatigués, ils entourent le feu qui pétillie, les visages sont riant, la joie semble être dans tous les cœurs. On parle, on rit, on l'on s'exerce à toute sorte de jeux. Les enfants prennent leurs ébats avec leurs chiens aguerris : les jeunes gens, déjà hommes, songent à l'avenir. Souvent ces nuits fraîches, même froides, ces étoiles qui brillent au firmament comme autant de clous d'or à la voûte du ciel, ces arbres qui gémissent sous la brise qui les dépouille de leurs feuilles, sont les muets témoins de ces serments qui se réaliseront, au retour, dans la chapelle du hameau. Dans ces vastes solitudes, durant ces longues journées qui s'écoulent parfois sans travail, le jeune sauvage sent le besoin d'avoir une "squaw" qui puisse partager sa cabane.

Là, loin des centres civilisés, l'étiquette n'est pas de mise, et la "grande demande," comme on l'appelle, n'est pas de nature à faire pâlir le jeune indien, par ses cérémonies exigées. Autrefois, dès le berceau de la colonie, les peuples sauvages avaient leur coutume usitée pour demander la main et le cœur d'un "squaw". Chez la plupart, le flambeau allumé se présentait à la prétendue, au moment où elle repose sur sa couche. Heureux si elle éteignait le flambeau : c'était l'acceptation. Au contraire, si la jeune indienne détournait les yeux sans parler, le prétendant était éconduit. De nos jours, le contact journalier des sauvages et des blancs, a changé les habitudes de nos enfants des bois. La demande en mariage se fait sans bruit, mais les noces sont gaies et pleines de curiosité. La coutume veut qu'au sortir de la chapelle, les nouveaux mariés se laissent embrasser par toute la tribu : le mari embrasse les femmes, et l'épouse les "guerriers" du bourg.

La chasse continua tout l'hiver. Le bison se faisait rare, mais en retour le renard, le loup cervier, la marte et l'ours abondaient. Tous les soirs le vieux Chef, assis auprès du feu, à l'écart, reportait sa pensée vers le village de B..... Son cher Edward, il regrettait presque de ne pas l'avoir amené à la chasse. Mais il fallait bien qu'il s'instruisit pour faire honneur à son rang. Le pauvre vieillard lui parlait de sa solitude ; il lui disait combien il souffrait, privé qu'il était de sa présence, et le Chef se prenait à pleurer. Lui qui avait vu la mort sans sourciller ; lui qui avait senti sa poitrine déchirée par les tortures et les tiraillements de la faim qui l'avait mis vingt fois aux portes du tombeau..... le souvenir d'un enfant le faisait pleurer.

Hélas ! encore une fois, il faillit périr victime de son dévouement. Un jour, à la chasse aux ours, il

voulut sauver un jeune sauvage, dont les chairs étaient labourées par les griffes d'un de ces animaux carnassiers. Il attaque son ennemi qui, surpris de se voir déranger dans ses opérations, s'élance sur le vieux Chef dont le pied est aussi ferme que les bras. Mais dans ces combats d'homme avec les ours, il faut plus que de l'adresse, il faut de la force musculaire, et surtout de la ruse. Le chef, voyant le terrible animal s'élancer vers lui, la gueule ouverte, et poussant de lourds grognements, n'évita pas assez vite son ennemi. Le coup de fusil partit, mais il manqua son but, et l'animal en fut quitte pour une patte cassée. Rendu furieux par la douleur, l'ours se jette sur le Grand Chef et de sa patte qui lui reste, il laboure la poitrine et le cou du vieillard qui tombe, écrasé, sur le sol. Mais le Chef ne perd pas sa présence d'esprit, condition nécessaire dans une telle rencontre. Il réussit cependant à dégager son couteau de chasse pendu à sa ceinture et, prenant courage, il l'enfonce dans la gorge de son implacable ennemi. L'hôte des forêts se rejette en arrière et va rougir la neige de son sang qui sort à gros bouillons noirs de sa large blessure. Il rendit la vie avec la dernière goutte de son sang. C'était un superbe animal, au pelage rouge et fort, aux muscles d'orang-outang, à la corpulence d'un jeune bœuf : des prairies. La victoire payée bien cher faisait honneur aux deux combattants. Si l'un était mort, le chef ne valait guère mieux.

Inquiets de son absence prolongée, les sauvages partirent à sa recherche, craignant qu'il ne lui fut arrivé malheur. Et puis le coup de fusil qu'ils avaient entendu, leur donnait le frisson. Avec quelle horreur ils aperçurent le lieu du combat ! Le jeune homme et le Chef, étendus par terre et privés de mouvements, frappèrent leurs yeux. Aussi, avec quelle précaution on relèva ces corps qui semblaient n'être plus qu'un "je ne sais quoi" qui n'a de nom en aucune langue. On les transporta avec soin sous leurs tentes respectives. Après bien des soins assidus, on parvint à les ranimer. Les blessures, celles surtout du vieillard, étaient larges et profondes ; leurs lèvres allaient mettre du temps à se fermer. Le Grand-Chef, affaibli par la perte de sang, leur causa beaucoup d'inquiétude ; mais sa vigueur et sa santé robuste furent plus fortes que le mal ; il lutta contre la mort et elle ne réussit pas à l'enlever. Pour la vingt unième fois déjà, il voyait de près la tombe béante sous ses pas. Sa santé revint lentement ; mais effectivement cela n'en était que mieux, car les plaies qui se ferment trop vite causent souvent de l'inquiétude : on regarde cela comme funeste pour les suites qui peuvent en résulter.

La chasse fut abondante cette année là, et tous n'eurent qu'à se féliciter de la part qui leur revenait des dépouilles du combat. Ils allaient revenir au village, chargés des fruits de la chasse : fruits riches et précieux qui leur permettaient de vivre tranquillement le reste de l'été, auprès de la chapelle. Ils allaient quitter cette terre, pour eux une patrie, pour reprendre la route du "Po.te." Route aussi longue que périlleuse, et qui devait être marquée de divers incidents.

On allait se mettre en chemin, lorsqu'une "squaw" s'écrie de toute la force de ses poumons : "Où est

donc Thomas-Jean, mon mari ? ” — A ce cri, poussé avec force, tous s'arrêtent et s'interrogent du regard.

— Comment, dit le Chef, qui prenait toujours la parole en ces occasions, comment Thomas-Jean n'est-il pas de retour ? Hier encore il est venu fumer le calumet dans mon wigwam ! Où est-il donc ?

— Il est parti d'hier pour tendre aux renards, père, dit une jeune enfant.

— L'as-tu vu partir ? dit le Chef.

— Oui, répond l'enfant, il m'a dit qu'il reviendrait au lever de la lune, à minuit.

— Peut-être un malheur ! dit le Chef. Voyons ! vous autres là, partez pour le bois. Allez voir ; peut-être a-t-il besoin de votre secours ? Allez, nous allons vous attendre.

Trois “ guerriers ” de la tribu partent et s'enfoncent sous le couvert. Montés sur leurs raquettes, ils parcourent vite le chemin que battit le passage d'un homme. Ils suivent ces traces qui doivent les conduire au malheureux que la mort a peut-être surpris, heureux s'il n'a pas été dévoré par quelque animal carnassier. Enfin ! après une demi heure de marche, ils arrivent à un endroit où les traces faisaient un coude. Arrivés à cet endroit, un spectacle désolant s'offre à leur vue. Hélas ! près d'un piège tendu, un squelette défiguré ! Les vêtements ne sont plus que des loques pendantes ; la figure est dévorée entièrement ; les yeux sont gelés dans leurs orbites ; le ventre est entr'ouvert et l'intérieur a été dévoré. A cette vue les cœurs se fendent. Plus de doute, ils ont devant eux le cadavre de leur malheureux compagnon, à moitié mangé par les loups ou les ours.

S'armant de courage, ils préparent vite une litière portative, y placent les restes de leur compatriote, et regagnent péniblement la caravane, attendant leur venue avec hâte.

La pauvre femme a devancé les autres. Son cœur lui a prêté un danger, son âme était oppressée. Ah ! le cœur de la femme ! il bat aussi noblement dans la chaumière que dans les palais dorés, sous le chaume aussi bien que dans la cabane d'écorce. La malheureuse, en voyant le corps défiguré de son mari, s'arrache les cheveux et brise ses vêtements, en signe de deuil. C'était un des braves de la tribu, âgé de 35 ans à peine ; aussi noble de caractère que dévoué et plein de complaisance. Pauvre femme ! elle pouvait bien le pleurer. Jamais homme plus digne ne reçut sur sa tombe de plus sincères larmes.

Le Grand Chef, à la vue de cette douleur incommensurable, s'approche de la squaw en pleurs : Femme, lui dit-il, je ne suis pas le Père à la parole de vie, mais j'ai mes cheveux blancs et mon expérience pour te parler. Sèche tes larmes en regardant le Calvaire. Vois-tu la Mère des Douleurs ? Elle avait un fils, on le lui sacrifiait. Console-toi ; la souffrance est une prière puissante pour les cœurs qui savent la comprendre. Femme ! sois forte et digne de lui !

Consolée par ces paroles de paix, la malheureuse se contente de prier. On enterra son mari, qu'elle croyait revoir à la saison prochaine.

La marche interrompue, se continua de nouveau. Comme au départ, les fronts étaient sombres. La superstition l'emportait encore. Enfin, après avoir

parcouru plus de 400 lieues, ils arrivèrent en vue de leur village. Quelle joie ! quel plaisir ! quel rayonnement sur toutes les figures ! On revoit la chapelle dont le petit clocher se dessine sur le ciel. On contemple le beau fleuve dont les eaux limpides charment les yeux. Au loin, des barges aux larges voiles blanches apparaissent aux regards. Tout charme, tout ravit l'âme. C'est la patrie qu'ils revoient après une longue absence.

On se rend à la chapelle ; on remercie le Ciel de ses bontés. La saison des chasses a été bonne sous tous les rapports. Le bon Père missionnaire, heureux du retour de ses enfants, leur souhaite la bonne année.

VIII

BONHEUR ET PRESENTIMENT

On est heureux où l'on a aimé,
où l'on a souffert.

RAOUL DE NAVERY.

Comme nous l'avons vu dans l'avant-dernier chapitre, Marie-Aimée reposait dans son lit et elle était en proie à un songe pénible. Ses bras s'agitant dans le vide au-dessus de sa tête, semblaient repousser une horrible vision ou conjurer un danger imminent. Sa tête se portait de côté et d'autres ; ses lèvres s'entr'ouvraient et un frémissement imperceptible les agitaient. Une sueur froide coulait lentement sur ses tempes et mouillait ses cheveux noirs. Sa bonne et tendre mère, anxieuse, penchée sur le corps de son enfant, ne détachait pas les yeux de sa figure ; elle suivait avec crainte les péripéties de ce drame émouvant qu'enfantait l'imagination surexcitée de Marie. Elle essayait tout doucement les grosses larmes qui coulaient sur les joues de la malade, et elle se baissait pour embrasser ce visage pâli quoique toujours beau.

Marie Aimée continuait toujours à se mouvoir, au milieu de ce pénible cauchemar. Un poids l'étouffait, car ses deux petites mains comprimaient sa poitrine oppressée.

Pauvre chère enfant ! disait sa mère, comme tu as été imprudente. Sans *lui*, elle était perdue ! Ah ! mon Dieu ! comme cette pensée me fait mal à l'âme.

— Maman, s'écrie Marie tout-à-coup, et en s'élançant dans les bras de sa mère. Maman ! sauve moi ! je meurs.

— Calme-toi, mon enfant ! Regarde, je suis ici, auprès de toi.

— Ah ! mon Dieu ! que j'étais mal. — Elle parlait, et sa voix était tremblante, ses yeux semblaient égarés ; sur ses joues et à ses tempes perlaient de grosses gouttes de sueurs. — Ah ! je me sens mal. J'ai quel que chose qui m'étouffe.

— C'est l'eau que tu as avalée, chère, qui t'opresse. Voyons, repose doucement et tout ira bien. Ne parle pas, de crainte de te fatiguer.

Et Marie-Aimée, quittant les bras de sa mère, s'enfonça sous les couvertures. Mais le sommeil ne venait pas appesantir sa paupière. Elle souffrait tant ! Il y avait là, dans son âme, des accents divins, échos sacrés des paroles qu'elle avait entendues. Comme il lui avait parlé avec douceur. Comme ses yeux étaient expressifs ; sa figure si triste et si bonne ; son âme si

belle et si bien peinte sur son front large et élevé ! Qu'il paraissait malheureux d'être orphelin.

Ah ! maintenant, se disait-elle, Dieu me l'a donné pour frère. Il le sera toujours. J'étais seule aussi auprès de ma mère, nous serons maintenant deux pour l'aimer. Elle parlait dans son âme, et ses mains se joignaient comme dans une muette prière.

Sa mère inquiète, jetait de temps en temps un regard vers le lit de la pauvre malade. Elle semblait lire les impressions qui agitaient le cœur de Marie.

— Tu ne dors pas, mon enfant ?

— Non, maman ; cela m'est impossible. Quelle heure est-il maman ?

— Cinq heures.

— Demain, à cette heure, mes compagnes rentreront au Couvent. Elles ne me trouveront pas à la grande salle, encore moins sous "le grand chêne." J'aurais été heureux de leur sauter au cou, de les embrasser de bon cœur. Mais Dieu l'a voulu autrement, pour mon plus grand bien peut-être. Je courbe la tête, il en sera fait selon sa sainte volonté.

— Cela ne durera pas longtemps, ma chère Marie. Bientôt tu iras les trouver, et tu ne t'en porteras pas plus mal.

— Je ne sais maman, mais il me semble que cet accident va m'être funeste. Je me sens mal à l'aise.

— Voyons Marie, lui dit sa mère en relevant les cheveux qui couvraient son front, voyons, chasse ces chimères là ; ce ne sera qu'un rhume que nous aurons vite guéri.

— Ce ne sont pas des chimères, maman. Mais, chère mère, pour ne pas vous attrister, je ne veux plus en parler. Elle entoura de ses mains le cou de sa mère qui l'embrassa, puis s'en alla ensuite vaquer aux occupations du souper.

Cet événement du lac ne tarda pas à faire le tour de la paroisse. Il n'était plus question que de cela. C'était l'histoire en vogue au coin du feu, dans les familles du village.

Aussi, faut voir ce qui se passa le dimanche suivant, à la porte de l'église. Au milieu des cercles pressés, il y en a toujours quelques-uns qui se chargent de la récapitulation des événements de la semaine. Qui le croirait ? La plus pauvre paroisse possède son journal vivant, et mieux rédigé que pas un.

Donc, le dimanche qui suivit l'accident du lac, on entendait de tout côté : As-tu su ? Non, quoi donc ? — Ton cheval est-il mort ? Non ; mais n'as-tu pas su que Mamzelle S... a failli se noyer dans le lac, l'autre jour, et que c'est le "petit sauvage" de monsieur le curé qui l'a empoignée et sauvée ? Non, j'avais pas ça. Il paraît que c'est pas que le petit gas ! Ça vous a des épaules prises comme un chêne, et pis, qu'avec ça, il n'a pas l'air d'avoir peur ! Pourtant, il a l'air bien doux. Il rit toujours comme une personne malade.

Le nom d'Edward volait de bouche en bouche, et les louanges pleuvaient de tout côté sur le pauvre orphelin du presbytère. Cet incident parvint jusqu'aux oreilles de M. le curé qui en fut tout surpris. Il en était d'autant plus émerveillé, qu'Edward avait eu l'humidité de ne pas lui en parler. Aussi le félicita-t-il de sa courageuse action.

— Je n'ai fait que mon devoir, monsieur le curé, espérant que Dieu m'en récompenserait.

— Il t'en récompensera assurément, lui dit le curé qui avait admiré son courage. Tu vas trouver en outre une famille des plus respectables pour l'admettre à son foyer. Tu pourras ainsi passer plus agréablement tes journées, à tes moments de loisir. Ce sera de la diversité au lieu de la monotonie ordinaire que tu trouves ici.

Et comme Edward allait se récrier : Voyons ne te fâche pas. Tu sais bien qu'un vieux curé n'a pas le don de plaire. Et puis je suis assez taciturne. Je suis sûr que tu seras heureux d'avoir une seconde famille où tu pourras, sans crainte, aller te récréer.

Le bon curé allait au-devant des désirs d'Edward. Depuis le jour où il avait sauvé l'infortunée jeune fille des eaux du lac, depuis qu'il lui avait entendu dire : "Soyez mon frère," il ne l'avait pas encore revue, cherchant toujours un moyen de pouvoir la visiter, lui qui avait droit à toute la reconnaissance de la famille S...

Quel bonheur ne ressentit-il pas aux paroles de son protecteur ! Il court à sa chambre, et là, tombant à genoux devant le Christ appendu à la muraille, il remercie le ciel qui ne le laisse pas tout à fait orphelin. C'est bien aujourd'hui que je comprends moi-même, par la douce expérience, la vérité de ces paroles : "Aux petits des oiseaux il donne la pâture, et sa bonté s'étend sur toute la nature."

Il lui faut donc franchir le seuil de cette maison qu'il aime. Puis madame S... l'a regardé avec tant de douceur, l'autre jour au soir, lorsqu'il lui demandait des nouvelles de la malade.

Enfin, huit jours après l'accident, Edward se décide à pénétrer dans cette maison dans laquelle il devait être accueilli non seulement avec bonté mais avec toute la reconnaissance qu'on lui devait, car, au péril de sa vie, il avait sauvé l'enfant qui était la joie et l'espérance de la famille S... Il frappe à la porte de la ferme. On lui ouvre ; on le reçoit à bras ouverts, et on se plaint même de ce qu'il n'est pas venu plus tôt voir la famille qui lui devait la vie d'un de ses membres.

Le pauvre enfant, timide de sa nature, n'a que sa timidité à donner comme preuve de son retard. Et puis, que voulez-vous attendre d'un pauvre "petit sauvage," élevé dans les bois ?

Un quart d'heure s'était écoulé, et Marie-Aimée n'était pas encore parue. Mademoiselle est-elle mieux ? demande Edward.

— Ah ! oui, dit madame S... Vous allez en juger vous-même, monsieur Edward.

En même temps, Marie entre en souriant et présente sa main au jeune homme.

Comme elle était pâle ! ses beaux yeux avaient perdu de leur éclat ; son front était blanc comme le marbre et ses joues creuses.

En la voyant ainsi, enveloppée d'un châle et tousant beaucoup, Edward sentit son cœur se briser. Elle souffrait ! d'atroces déchirements labouraient sa poitrine en feu ! et lui, il était fort et robuste, ne ressentant aucune douleur ? Ah ! il désirait souffrir ; mais son cœur ne souffrait-il pas des douleurs de Marie ! Il aurait tout donné pour avoir ce rhume à la place de Marie, pour qu'elle fut gaie et sans souffrance. Comme l'âme lui faisait mal, lorsqu'une toux déchirante faisait souffrir Marie Aimée, et amenait

des larmes au bord de ses grands yeux ! Il était heureux de sa présence, et il souffrait.

Cette première visite ne fut pas longue ; pas assez courte cependant pour qu'il ne leur fut pas donné de se dire encore quelques douces paroles.

— Vous souffrez, ma sœur, dit Edward, cela me fait mal au cœur ! Donnez-le moi ce rhume. Espérons que cela ne durera pas.

— Je ne souffre pas trop, dit Marie ; mais je crains.

— Que craignez-vous ?

— Ce n'est rien... une chimère, comme dit maman. La conversation se termina ainsi, au moment où Edward franchissait le seuil de la porte.

La première visite était faite ; l'accueil avait été cordial. On avait invité Edward à venir souvent. Le pas difficile était fait ; les visites allaient se continuer régulièrement.

Edward ne manqua pas une journée de faire une visite qui rassemblerait de plus en plus liens qu'il attachait à Marie Aimée. A la ferme, on le chérissait comme l'enfant de la maison. Parfois le bon curé prenait seul ses repas, car à la ferme on retenait Edward soit pour le dîner, soit pour le souper. Mais le curé était heureux de la voir plus gai et plus souriant de jour en jour. Aussitôt ses devoirs finis, ses leçons apprises, notre "petit sauvage" s'esquivait discrètement. Quand il ne conduisait pas ses pas à la ferme, il se dirigeait vers le lac, s'amusant à percer de sa flèche, son arme favorite, quelques oiseaux aquatiques qui montent de la mer pour se désaltérer à l'eau douce.

Tout le mois de septembre s'écoula ainsi, et Marie Aimée devenait bien mieux. Son rhume paraissait fini. Quelques fois encore, quand la brise du soir était humide, une faible toux soulevait sa poitrine ; son rétablissement néanmoins paraissait être assuré.

Le soir, quand l'air était pur et la terre encore chaude des rayons du soleil, Edward et Marie dirigeaient leur course soit vers le rivage du fleuve, pour respirer l'air vivifiant des brises salines ; soit vers le bocage pour y jouir des derniers beaux jours de l'été. C'était au doux chant des oiseaux, au murmure du vent dans le feuillage, que leurs cœurs se parlaient.

Que la terre avait de charmes pour ces deux âmes si nobles, si bonnes, liées par des liens d'une amitié qui ne connaissait que le sacrifice et le dévouement : amitié pure comme le cristal d'une source, pure comme un ciel sans nuage au lever de l'aurore d'un beau jour. Comme leurs cœurs s'ouvraient à l'espérance. Il n'y avait pas d'avenir pour eux ! Comme ils oubliaient le passé ; les heures coulaient riannes et agréables ; on ne s'occupait pas du lendemain. Quand ils contemplaient, pensifs, le coucher d'un soleil radieux ; quand à leurs oreilles retentissaient les concerts des bois et des grèves ; quand les harmonies de la nature enthousiasmaient leurs âmes, un sourire venait effleurer leur visage. Ils lisaient dans leurs yeux ce que le cœur ne pouvait exprimer, et jamais ils n'avaient un entretien sans se dire : "Que Dieu est bon de nous avoir fait si heureux !" Leurs jours coulaient sans nuages, comme sans larmes ; la vie ne leur paraissait pas un rêve, mais une réalité qui ne devait plus finir. Aussi les moments de bonheur leur faisaient oublier

qu'une heure cruelle allait sonner pour eux : l'heure de la séparation !

Marie Aimée était complètement rétablie, et il fallait songer au couvent. Un mois déjà s'était écoulé depuis l'ouverture des classes. Un soir, à l'heure où le soleil allonge dans la plaine les ombres des épinettes ou des bouleaux, Marie était allée faire un tour sur le bord du fleuve. La brise était âpre et presque glaciale. En vain s'enroula-t-elle bien dans son châle de laine, le froid la saisit et, cachant sa tête dans ses mains, elle voulut étouffer une toux faible, mais encore déchirante. Assise sur une grosse roche, elle regardait les flots bleus ou noirs venir se briser lentement sur le sable du rivage, et montant parfois jusqu'à ses pieds.

Edward était à une courte distance de là, debout sur le bord des flots, l'œil enflammé, le cou gonflé de sang ; tout joyeux de contempler la mer, il lance sur l'onde de ces cailloux plats que l'on nomme "tuff". Il suit d'un œil avide les évolutions multipliées de ces pierres glissant sur le flot ; il répète cet exercice toujours avec un nouveau plaisir. Combien de fois ne s'est-il pas recréé ainsi avec les enfants de la tribu, sur la côte nord. Là, le flot est noir et plus dur ; la pierre ricoche plus fortement et multiplie pour ainsi dire ses sauts désordonnés.

Il était là, s'animant de plus en plus, lorsqu'une toux étouffée vint frapper son oreille. Il se retourne et voit Marie, la tête appuyée dans sa main et les yeux baissés vers la terre. Se reprochant son manque d'égard en laissant sa compagne seule, il lui dit pour la première fois : "*Je suis léger, Marie, n'est-ce pas ?*"

Je n'ai pas de cœur de te laisser seule, tandis que moi j'étais là, riant de tout cœur sans penser que tu étais ici, souffrant du froid à cause de moi. Il parlait, un de ses genoux reposant sur le sable sec du rivage. A ces paroles, Marie Aimée lève sur lui ses yeux noyés de larmes. Elle ne dit rien, mais son regard était triste, il dénotait une âme si peignée, qu'Edward sentit les larmes monter de son cœur à ses yeux.

— C'est moi qui te rend malheureuse, Marie ?

— Edward ne me fait pas souffrir ! Tu sais bien que quand tu es là, je suis heureuse. Une sœur ne se réjouit-elle pas de la présence de son frère ? Et nous sommes frère et sœur, n'est-ce pas ? Mais je suis triste aujourd'hui, car je me sens mal à l'aise. Je tousse encore et cela me rend chagrine. Et puis voilà le moment de mon départ qui approche. Je vais bientôt partir pour le couvent : cette pensée me brise l'âme.

Edward n'avait pas songé à cette heure funeste. Les jours coulaient si heureux et paisibles, qu'il croyait qu'ils n'allaient pas finir. Son cœur s'était tellement épris de cette sœur qui lui rendait la vie douce, qu'il avait cru la félicité éternelle et qu'aucun nuage ne devait obscurcir. Aussi, à cette révélation inattendue, se voyant frustré dans son bonheur, il courba la tête et se couvrit les yeux de son mouchoir. — Premières larmes amères versées depuis qu'il aimait Marie.

Pauvre enfant ! tu pleures ? Ce ne sont pas tes dernières larmes, car tu ne sais pas ce que l'amour fait souffrir. Tu ignores que la félicité se mesure à l'amertume des pleurs.

Tous deux reprirent bientôt le chemin du village, le cœur triste à la pensée que cette entrevue serait peut-être la dernière.

Le soir même on décida que le départ de Marie-Aimée serait dans huit jours. A cette décision son cœur se fendit, et voulant cacher ses larmes, elle monta dans sa chambre. Arrivée là, elle tombe à genoux auprès de son lit : " Mon Dieu ! dit-elle en sanglotant, vous qui avez allumé dans mon cœur cet amour que je lui porte, donnez-moi le courage de le quitter sans faiblir ! Acceptez ce sacrifice pour mon bonheur et le sien. Veillez sur son cœur et sur le mien ! Puisse le bonheur lui sourire, à lui qui n'a pas de mère à aimer, à lui qui m'aime comme une sœur. "

Rien de plus consolant que la prière. Aussi cette prière la rendit calme et résignée.

Huit jours après la visite sur la grève, la veille du départ de Marie-Aimée, Edward vint à la ferme faire un bout de veillée. Hélas ! c'était le lendemain que Marie devait partir. Comme il fut triste ! Comme Mme S... lui en demandait la cause, il lui dit, en rougissant : Madame, j'ai appris à aimer Marie comme une sœur, et elle part demain !

Ils se virent pour la dernière fois. Leurs mains se serrèrent et Edward put glisser à Marie un petit billet d'adieu. Montée dans sa chambre, elle ouvrit avec soin ce petit message. Il disait simplement : " Tu pars sans moi ! Il reste seul, ici, pour pleurer ton absence. Loin de lui quelquefois, pense à sa mère. " Il était signé : " Ton frère qui veut t'aimer toujours. " — Elle baisa ce papier qui fut seul témoin de ses pleurs.

Le lendemain matin, Marie-Aimée disait adieu à sa famille et partait pour Québec.

DURANT L'ABSENCE.

" Les grands espaces nuisent au bonheur. "

R. DE NAVERY.

L'absence ! à ce seul mot, prononcé lentement, combien de cœurs n'ont-ils pas saigné ! Que de larmes amères sont tombées silencieuses sur les joues amaigries par un long exil ! Que de gémissements, de sanglots, de soupirs n'a-t-elle pas arrachés à des cœurs encore au seuil des années et touchés à l'aurore par le malheur de la séparation ! L'exilé portant ses pas vers une plage déserte, sous un ciel étranger, ne jette-t-il pas aux vents du ciel les plaintes de son âme attristée ? Ne gémit-il pas de cette absence forcée, qui le retient loin du sol natal ? Le naufrager, sur une île inconnue, ne redit-il pas aux flots de la mer les amertumes et les angoisses dont son âme est abreuvée ? Ne regrette-t-il pas la patrie absente, cette seconde mère ? Il se souvient des joies pures qui résident dans le sanctuaire de la famille. Il tend les bras vers les rives lointaines où il naquit ; il demande à grands cris cette terre bénie, sa passion, son amour. Il la demande aux oiseaux du ciel, aux gémissements des forêts, aux soupirs de la rafale, aux brises de la mer ; et son courage s'émousse de vant la triste réalité qui l'entoure.

Mais qu'est donc l'absence pour deux cœurs qui s'aiment et qui trouvent la vie douce l'un près de l'autre. N'est-ce pas pour eux que l'on peut dire avec

raison : " Les grands espaces nuisent au bonheur. " Un jeune homme est jeté dans le monde, sans famille, sans abri. Une enfant bonne et sage se rencontre sur son chemin ; elle souffre de sa douleur et lui tend sa main qui ne refusa jamais l'indigent. Ce jeune homme consacre à cette enfant un cœur brisé par la mort des siens, attristé par l'isolement, état pire que la mort latente et inconnue. Leurs âmes se comprennent ; ils vivent heureux comme sans remords, aimant Dieu qui les a fait s'aimer.

Mais à un moment suprême, qu'on brise ces deux existences en les désunissant pour les lancer dans l'absence, sans armes contre la douleur, contre les tortures d'un doute cruel, que résultera-t-il ? Que devient le lierre lorsqu'il n'a plus la vigne pour se soutenir ? Il dépérira lentement sous les rayons du soleil, jusqu'au jour où une main amie le relève et le rattache au tronc qui le sustentait en lui conservant la verdure et la vie.

Ah ! l'absence pour une âme aimante, c'est une mort latente, qui rend triste, en brisant le cœur susceptible de regretter une âme, sœur de la sienne ; c'est une souffrance morale, une prostration qui affaisse l'homme et lui fait parfois désirer la mort.

Dans quel état de prostration ne tomba pas Edward, après le départ de Marie-Aimée ? N'avait-il pas raison de se demander : " Quel vent glacial venait souffler sur ses espérances de bonheur ? " N'avait-il pas raison de se dire : " Pourquoi m'attacher à ce qui n'est qu'une ombre ? Pourquoi appuyer mon bonheur sur un roseau fragile ? Pourquoi demander le bonheur à ce qui n'est qu'illusion. "

Ah ! non ; telles n'étaient pas ses réflexions lorsqu'il sentit la brise rafraîchir son front, après être sorti de la ferme S... où il venait de voir Marie qui partait pour le couvent. Au lieu de gagner le presbytère, il descend au bord du fleuve qui roule ses flots argentés sous le regard de la reine des nuits. Il s'assied au bord de l'eau sur la roche témoin de ses premières larmes, tombées au souvenir d'une séparation, et demeure pensif. Il est là, les cheveux au vent, l'œil perdu dans l'immensité. Sa poitrine semble comprimée dans un cercle de fer. Il souffre au moral, et cependant son regard n'est pas humide. Le pauvre enfant ! il ressentait de la peine de se voir privé de Marie, mais il ne se doutait pas que l'absence d'une personne aimée est pour beaucoup dans le chagrin d'une âme.

Une heure s'écoula ainsi en soupirs emportés par le vent, en prières consolantes montant vers Dieu. La mer grondait sourdement, au loin ; les feux des navires apparaissaient comme un œil rouge dans la nuit sombre, car depuis quelques instants la lune s'était voilée. Edward regagna sa petite chambre. C'est en vain qu'il veut chercher le sommeil sur sa couche hantée par d'horribles visions. Quelle nuit longue ! Une nuit de souffrance vaut à elle seule plusieurs jours. Au lever de l'aurore, il ouvrit sa fenêtre, espérant voir partir Marie. Il était trop tard ! la voiture qui amenait sa sœur vers Québec, brûlait déjà le chemin du roi.

La nature était souriante, le soleil radieux dorait les eaux du lac, les feuilles des arbres commençaient à joncher la terre, tout revêtait ce cachet de

mélancolie, particulier à la saison d'octobre. Edward était triste comme un marbre funèbre.

L'heure de l'exil était sonnée ! Edward allait connaître les rigueurs d'une absence d'autant plus pénible qu'il aimait Marie comme on aime à seize ans. "Dieu l'a voulu ainsi, se disait-il. Je couche la tête. Il a voulu que je vinsse à l'aimer, il me l'enlève pour quelques mois, que sa volonté s'accomplisse ; le bonheur de se revoir au retour sera plus grand." Comme il achevait ces paroles, la cloche de l'église tinta ; aussitôt il se hâta d'aller servir la messe de son protecteur. Combien de fois il fut distrait. On aurait dit que son esprit et son cœur suivaient sur la route Marie qu'il venait de quitter. Au dîner, le bon curé s'aperçut de son air triste, mais il n'osa lui en demander la raison, car il le savait tantôt gai, le plus souvent triste et rêveur. Pouvait-il en être autrement ; un pauvre enfant, sans famille, recueilli sous une hotte sauvage ! Rien d'étonnant à ce que cette pensée le rendit songeur. D'ailleurs les sauvages ne sont pas hommes bruyants. Edward s'était façonné à leur manière de vivre ; il avait pris leurs penchants, comme leurs vertus.

A peine son repas terminé, Edward se dirige vers son petit lac, qu'il veut regarder désormais comme son plus grand ami après le bon pasteur, son second père adoptif. Il veut y trouver une caverne, une anfractuosité de rocher qui lui permettra de pouvoir écrire, méditer et rêver aux heures de l'ennui et du dégoût. C'est vrai que le mois de novembre était commencé. "Tant mieux, se disait-il : c'est le temps où les feuilles tombent une à une, silencieuses ; c'est le temps de la réflexion profonde où l'homme aime à comparer sa vie rapide, aux feuilles que le vent soulève et jette de tous côtés, jusqu'à ce qu'enfin elle tombe pour toujours et féconde la terre qui l'a pour ainsi dire nourrie.

Après bien des recherches, il croyait ses peines perdues, lorsque soudain un troupeau de moutons, apparaissant au détour, dirigea son attention vers lui. O merveille ! ô bonheur ! ses desirs sont accomplis ! c'est une anfractuosité profonde, qui permet de jouir d'un panorama charmant. L'ouverture se donne sur le lac qu'il pourra contempler, lorsque le soleil couchant dorera ses eaux. L'entrée de la grotte est diminuée par deux corniches dont les grappes rouges pendent aux branches qui plient sous le fardeau. Sur une branche élevée, une famille de merles a pris ses quartiers. Leurs chants suaves s'uniront à la grande voie de la nature, pour lui faire oublier un peu l'amertume de sa vie. Il nomma son nouveau séjour : "La grotte de l'orphelin !"

C'était une caverne spacieuse, aux murs secs et unis. La nature semblait l'avoir jetée là comme retraite commode à quelqu'hermite désireux de vivre en Saint Antoine ou en Saint Paul. Ces premiers Pères du désert. Dans un angle de la grotte, Edward remarqua une espèce de crèche en roc massif, ressemblant aux autels druidiques servant de table d'immolation. Ce sera ma table pour écrire, se dit-il. A la vue de tant de merveilles qui semblaient surgir à chacun de ses pas, il eut la force de sourire. Aussitôt il confectionne de ses propres mains un grossier escabeau, comme devant lui servir de siège. Une heure ne s'était pas écoulée que tout,

était arrangé, prêt à recevoir un hôte mélancolique, ami de la douce rêverie qui élève les âmes nobles.

Le lendemain, on pouvait voir sur la table naturelle des plumes et un encrier ; quelques livres aux coins noircis, attestant un usage souventes fois répété, se rangeaient par ordre de prédilection ; au milieu, un cahier aux feuillets encore vierges de toute écriture, avec cet entête significatif : "Le journal d'un frère pour sa sœur." C'était dans ce cahier confidentiel qu'il inscrivait ses pensées les plus intimes. C'est là qu'il s'entretenait avec l'absente, car "s'écrire, c'est se parler tout bas." Elle pourra juger de ses sentiments sincères, en lisant ces lignes écrites au milieu de son souvenir. Elle pourra croire à sa fidélité par ces preuves de chaque jour employé à se ressouvenir, à se complaire dans la réminiscence d'un passé encore peu éloigné.

Huit jours ont fui rapidement depuis le départ de Marie. Edward partage son temps entre la famille S... où il sait qu'on lui parlera de sa chère sœur, et la grotte où il lui parle sans être entendu. Il y a des cœurs qui sont ainsi faits : ils conservent en eux une image qui devient une réalité et av. laquelle ils s'entretiennent longuement. Espèce de rêves dorés dont les réveils amènent des larmes, quand ce n'est pas le désespoir.

Edward n'est pas resté oisif, quand il a visité son asile, son refuge. Déjà son journal compte plusieurs feuillets remplis. Détachons, au hasard, quelques phrases écrites par lui :

"10 Octobre.—J'ai perdu ma sœur ! Comme le vaincu de Eriméron, il ne me reste plus qu'à demander une éponge pour boire mes larmes ! Oui, on a ravi ma sœur ! Pourquoi t'es-tu envolée ? Pourquoi n'es-tu pas demeurée auprès de moi qui n'ai plus de mère ? Ah ! reviens vers nous, et nous serons heureux ! Mon âme est triste comme un désert. Mon cœur se plaint toujours..."

"11 Octobre.—Le ciel est sombre et les feuilles jonchent l'entrée de mon hermitage. Tombez, tombez, feuilles jaunies. Hâtez-vous de renaître verdoyantes, car alors votre arrivée sera l'annonce du retour prochain de ma chère Marie..."

"12 Octobre.—La vie est bien amère ? n'est-elle pas une marâtre parfois ? O mon Dieu ! pourquoi m'avoir jeté isolé au milieu du monde ? Pourquoi m'avoir ravi ma mère ? Ai-je le droit de me plaindre des rigueurs du ciel ? Mon âme est triste, et je voudrais mourir... oh ! si ma sœur m'entendait ! Pardonne-moi, Marie ! Je veux vivre pour t'aimer et connaître ma famille....."

"17 Octobre.—Ma sœur tousse encore au couvent ! Mon Dieu ! prenez une partie de ma santé et donnez-la lui ! Elle est faible et moi je suis robuste. Veillez sur elle, Protectrice des affligés ; vous qui êtes ma mère, donnez-lui le bonheur et qu'elle jouisse de la vie. Je ne serai heureux qu'à condition que tu le sois, ô sœur bien-aimée...."

Et il continuait ainsi, exhalant de son âme tout ce qui l'oppressait. Un ami connaît tout le cœur de son ami ; le sien, à lui, c'était son journal. Il lui parlait sans contrainte, afin de soulager son âme parfois abattue. Il voyait les heures fuir rapidement, car dans ces heureux moments il lui semblait que

Marie était auprès de lui, qu'il lui disait de vive-voix les mots que sa plume traçait.

Lorsque les feuilles couvrirent la terre d'un manteau jaunâtre; que les arbres levèrent vers le ciel leurs bras décharnés, semblant demander une goutte de pluie; quand la brise glaciale commença de souffler à travers la petite campagne, Edward transporta ses pénates dans sa petite chambre, non sans avoir dit un dernier adieu à sa grotte, où il avait coulé des heures heureuses, dans l'oubli de sa souffrance. Et lorsque l'hiver fit disparaître la terre sous son manteau de neige, que le lac bleu ne fut plus qu'un miroir de glace, Edward près du feu dans sa chambre, se berçait, étudiant, méditant, écrivant, priant et pleurant parfois. Larmes et prières, sont presque synonymes: l'une ne va pas sans l'autre. Il étudiait surtout avec une ardeur qui faisait plaisir au bon curé. Son protecteur le trouvait "sauvage," mais il se disait que sa nature était ainsi et que l'âge était trop avancé pour pouvoir le corriger. L'enfant, comme les arbres, doit être pris de bonne heure pour être redressé. Le roseau plie, mais l'arbre centenaire casse: tel pour l'homme en général. On corrige un enfant de ses défauts et non pas un vieillard.

Edward en était rendu à traduire Horace et Virgile aussi facilement qu'un élève de troisième. Son père n'avait plus de secrets pour lui, et cependant il n'avait pas pâli sur les bancs d'un séminaire, et il n'avait encore que dix-sept ans. La littérature et la poésie le charmaient au plus haut degré. Il composait aussi bien en français qu'en anglais sa langue maternelle.

Un soir après souper, avec la permission de son protecteur, Edward se rend pour faire un bout de veillée chez M. S..... On le reçoit, comme toujours, avec une cordiale bonté. Le jour même était arrivée à la ferme une lettre du couvent. Il aurait voulu la saisir dans ses mains, cette lettre que Marie avait prise, cette lettre sur laquelle ses yeux doux s'étaient reposés!

On lui dit que Marie était assez bien portante, mais qu'elle ressentait toujours un malaise inexprimable qui l'inquiétait parfois. Elle parlait aussi de son "cher sauveur," maintenant son frère. Elle lui demandait entre autres choses de prier pour elle devant l'autel de la Sainte Vierge, tous les vendredis à six heures; qu'elle s'unirait à lui dans une commune prière à cette heure-là.

Cette lettre lui fit mal au cœur! Elle souffrait encore des suites de son accident du lac! Il se demandait, en tremblant, si cette toux opiniâtre n'avait pas de suites graves pour cette chère enfant? Une pensée terrible lui passait par la tête, et il frissonnait dans tout son corps! Dieu ne serait pas juste, disait-il à cette pensée.

Le pauvre enfant! il ne réfléchissait pas sur ces paroles presque impies. Il croyait que la tombe ne devait séparer deux cœurs unis que dans l'âge des glaces de la vieillesse. Une tombe à vingt ans! Pour lui c'eût été une injustice criante! Elle mourir! le ciel serait sans pitié, car quel est celui qui foulerait aux pieds l'humble sensitive qui lève vers le ciel son calice entr'ouvert? Non, non; elle ne peut pas mourir, Dieu ne voudrait pas me rendre si malheureux.

Ces diverses pensées agitaient son esprit lorsque tout à coup un nom prononcé par un des assistants vint le faire tressaillir. Ce nom était celui de Carry! Mon Dieu! le nom de ma mère qui repose là-bas sur la grève déserte, se dit-il, en lui-même. Ce nom avait été prononcé par un des "vieilleux," qui rappelait la mort horrible du jeune anglais, mort qui fit tant de bruit dans tout le village et même à la ville. Ce souvenir avait été provoqué par une boîte placée sur une commode, boîte laissée par le mourant pour remettre à sa jeune femme qu'il avait lâchement abandonnée en Angleterre.

Edward, à ce récit incompréhensible, puisqu'il était inconnu pour lui, manifesta le désir de tout savoir. Il voulait connaître cette histoire dont les acteurs étaient de ses compatriotes. Aussi Mme S... s'empressa-t-elle de lui conter toute l'histoire jusque dans ses plus petits détails.

A vous voir, dit-elle, on reconnaît cet infortuné, qui avait oublié ses devoirs d'époux, et avait peut-être été la cause de la mort d'une jeune femme, abandonnée seule au milieu de Londres la reine des misères humaines malgré l'activité de ses commerçants millionnaires. Il était plus grand que vous, une moustache ornait sa lèvre supérieure. En vous voyant pour la première fois, cette ressemblance frappa mes yeux. Voici, dit-elle, la boîte qu'il a laissée, nous priant de faire des recherches et de la remettre à sa femme ou à quelque membre de sa famille.

— Avez-vous écrit en Angleterre? reprit Edward.

— Oui, ajouta Mme S...

— Et pas de nouvelles précises, pas de renseignements? demanda Edward.

— Très-peu, répondit Mme S... L'agent d'immigration à Londres, nous écrivit disant "que la famille du jeune homme s'était embarquée pour les Indes, colonie anglaise; et que quant à sa femme, tout ce qu'il avait pu en apprendre, c'est qu'elle était connue sous le nom de son mari, "Carry Barrington." D'autres disent l'avoir vue s'embarquer à bord d'un navire en partance pour le Canada. Pour ce qui est de ce dernier renseignement, ajoutait l'agent, il est peu fondé. Je croirais plutôt, à mon avis, qu'elle s'est dirigée vers les lieux qu'habitaient les parents de son mari."

— Et c'est tout ce que vous en savez? demanda Edward.

— Voilà tout ce que nous savons.

— Et cette boîte, qu'en pensez-vous? Vous ne l'ouvrez pas?

— Il faut respecter la volonté d'un mort. Aussi nous allons attendre patiemment que le jour se fasse sur cette lugubre histoire, dit Mme S...

Ce récit fit impression sur le cœur d'Edward. Mille soupçons s'élevaient dans son âme, comme on peut le voir par quelques phrases détachées de son "journal."

"12 Décembre. — Orphelin dans la vie! oh! je puis bien pleurer. Et cette triste histoire d'abandon que je viens d'apprendre, pourquoi me poursuit-elle partout, jusque dans mes rêves? Ne serait-ce pas là le mystère qui enveloppe ma naissance? Pourquoi ma mère repose-t-elle sur le bord du fleuve, là-bas, au village? N'aurait-elle pas été victime, elle aussi,

d'un lâche abandon ? Oh ! Dieu n'a pas pu vouloir que tant de malheurs vissent à fondre sur moi. Je suis l'enfant du hasard, recueilli par le Grand-Chef. Ma mère est morte, en me donnant le jour peut-être. Voilà tout ce que je sais. Oa ! ma mère, toi qui dors loin de ton enfant, que ne puis-je à cette heure verser des larmes sur ta tombe, en priant de tout cœur ! Mais, du haut du ciel, tu entends ma voix. Oh ! veille sur ton fils que tu as laissé orphelin dans ce monde : veille sur celle qu'il a choisie pour sœur. Tu sais combien je l'aime ! Oui, tout l'amour que je t'aurais prodigué, si j'avais eu le bonheur de te connaître, je le lui ai voué à jamais. Tu n'en seras pas jalouse. Ô ma mère, puisqu'elle est ma sœur. Dans mon malheur d'être ainsi isolé dans ce monde, comme un exilé sur la terre étrangère, je suis encore heureux. Ah ! j'ai souventes fois fait expérience que le bon Dieu :

Aux petits oiseaux il donne leur pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

"J'ai compris aussi ces paroles du prophète lorsqu'il dit de Dieu : "Son oreille se penche toujours vers les lèves de celui qui pleure." Oh ! que de douces émotions mon âme ne ressentait-elle pas lorsque le soir, à genoux au saint lieu, à l'ombre d'une colonne, je faisais ma prière ! Oui, Dieu parlait au cœur de l'orphelin ! Il me disait d'espérer, que la vie aurait encore des charmes pour moi !"

Ainsi se terminait le feuillet.

Ce sont là les paroles, les accents d'un cœur noble et confiant dans la bonté du ciel. Il est seul au monde, comme une épave sur l'océan ; il n'a pas connu les caresses maternelles, cette vie de l'enfance heureuse. Jeté dans la vie comme une feuille au vent, il n'ignore pas que les vents du malheur courberont son front, et il gémit. Mais que lui importe ! a espérance en celui qui lui a donné la vie ! Il a rencontré sur sa route remplie d'amertumes, une âme sensible comme la sienne. Dieu a été témoin de leur serment d'amitié, et maintenant Edward met tout son bonheur à vivre de son souvenir. Tout en aimant Marie-Aimée, il n'oublie pas ceux qui lui sont dévoués : le bon curé et le Grand-Chef. Tous deux occupent une large place dans son cœur, car l'ingratitude ne saurait pousser ses racines dans son âme, pure comme le lys caché du vallon.

Au couvent, Marie-Aimée passait de longues heures d'ennui qui se terminaient dans les larmes. Elle était pâle ; son beau front semblait s'incliner vers la terre. Il y a des fleurs qui sont ainsi faites : quand on essaye de les transporter, elles se fanent et meurent avant le coucher du soleil. Ainsi Marie, arrachée pour ainsi dire de son village, semblait perdre de ces grâces dont la nature l'avait ornée d'une manière libérale. Comme beaucoup d'autres jeunes pensionnaires, elle s'était choisie une compagne de prédilection : une amie qui devait recevoir ses confidences, dans l'âme de laquelle elle épancherait le trop plein de son cœur.

Marie-Aimée se sentait toujours de cette maladie qu'elle avait contractée lors de son malheureux accident : elle toussait toujours, la chère enfant ! Le jour elle était bien, mais à peine rendue au dortoir, une toux faible, plus dangereuse par là même, épuisait sa poitrine affaiblie. Elle n'avait pas la force de se

plaindre, car elle espérait toujours un mieux sensible qui n'arrivait pas.

Une espèce de fatale espérance semble s'attacher à ceux qu'une maladie mortelle cloue sur un lit de douleur. C'est l'espérance du condamné dans sa sombre prison ; c'est l'espoir du naufragé sur l'océan, attendant, de jour en jour, d'heure en heure, de minute en minute, une voile qui doit apparaître sur l'horizon. C'est souvent une indifférence pénible qui se berse d'une illusion vaine et que dissipent les premiers symptômes d'une maladie dont on ne relève pas.

Ainsi Marie-Aimée se berçait toujours d'une guérison prochaine ; et si elle passait une journée sans porter la main à sa poitrine que soulevait péniblement une toux difficile, elle se croyait déjà rétablie pour toujours. Mais le dortoir lui rappelait une réalité décevante qui contrastait son âme. Quand elle s'éveillait ainsi la nuit, en se trouvant seule au milieu de ses compagnes dormant du sommeil des justes, et que berçaient les plus doux rêves, le cœur lui saignait, et son oreiller se mouillait de ses larmes. Une consolation au milieu de sa douleur, c'était de reporter sa pensée au village natal. Elle revoyait sa famille ; elle se trouvait auprès de son cher Edward. Et, transportée comme dans une vision, elle oubliait sa souffrance, pour jouir encore de la douce présence d'un être chéri. Elle lui paraissait tout bas. S'il était triste et le front chargé de nuages, comme son cœur était ingénieux à trouver de ces paroles affectueuses qui ont le charme de plaire et de faire oublier l'apreté de cette vallée de larmes que nous habitons. Dans ces entretiens figurés, dans ces douces présences flétries, elle s'oubliait des heures entières : autant d'amers moments arrachés à la souffrance, plus cruelle dans les ombres de la nuit, qu'à la lumière du jour ; autant d'instant pénibles d'une réalité décevante enfuis pour jamais, car le temps qui fuit ne revient pas.

Quand les premières bordées de neige couvrirent la ville et la campagne d'un tapis rayonnant sous les feux d'un soleil pâle et terne, quand la bise glaciale imprima dans les vitres du cloître mille et un paysages, Marie-Aimée sentit son rhume prendre une augmentation presque effroyable ; et dans ses lettres au village jamais un mot de plainte, elle se contentait de dire qu'elle toussait encore parfois.

Mais quand la neige fut disparue sous les baisers du soleil, quand le mois de mai apparut, couronné de son vert printemps, Marie éprouva un mieux sensible. Sa toux était moins fréquente et moins pénible. Ses forces beaucoup diminuées, s'augmentèrent visiblement. Comme elle aimait à parcourir les endroits où le soleil dardait ses chauds rayons ! Quel bien-être, physique et moral, elle éprouvait ! Les arbres verdissaient, les oiseaux, chantaient, la brise s'attédisait ; elle croyait sortir d'un noir tombeau. Elle respirait à pleins poumons l'air pur du printemps : mais ses joues étaient encore pâles ; son front attristé ; ses beaux grands yeux bleus en perdant de leur éclat avaient gagné en mélancolie et en douceur ; mais ce cercle lustré qui les entourait, attestait à tous une constitution faible, qui avait besoin de repos, d'air et de liberté. La pensée de revoir bientôt le village et ceux qui lui étaient chers ; le

souvenir que des moments heureux lui ouvraient déjà leurs bras, lui rendait la vie plus douce et plus supportable. Et s'était sa dernière année de couvent ; aussi eût-elle la légitime ambition de se distinguer parmi toutes les compagnes de sa division. Quoique faible, elle entreprit cette tâche avec la certitude qu'avec de la persévérance elle réussirait. Les succès ne tardèrent pas à couronner ses nobles efforts. Et les plus ambitieuses de la classe l'aimait tant, qu'elles n'y trouvèrent pas à redire. Il y a parfois parmi certaines petites mijaurées de ces dénigrement dont elles se servent comme d'une arme pour blesser une compagne qui leur est supérieure. Mais dans cette division de grandes filles, il n'y avait pas cet esprit mesquin qui pare certaines orgueilleuses entichées de leur petite personne, dont la tête vide ne résonne pas.

Marie Aimée avait du talent ! on le savait et toutes, d'une commune voix, applaudissaient aux lauriers qui la couvraient chaque jour.

Enfin, juin parut. C'était le dernier mois. On allait compter les jours et bientôt on serait rendu à compter les heures à passer au couvent. Quelle joie sur tous les visages ! Quels jeux folâtres et bruyants ! On dirait que la sérénité de la nature s'imprime sur ces figures de douze, quinze et vingt ans, qui ornent un couvent.

X

JOIES INTERROMPUES.

Le bonheur a toujours une forme fragile.

ANNAIS LEGALAS.

Marie Aimée revenait au village, heureuse et contente, la joie peinte sur tous ses traits. Comme les oiseaux de passage qui émigrent en pays étrangers et reviennent aux premiers jours de l'été, au bercail de leurs amours, ainsi elle quittait les murs du couvent, pour franchir le seuil de la maison paternelle. C'était le 26 juin. La journée avait commencé par une averse suffisante pour amortir la poussière des chemins.

Sur la route qui, de la Pointe Lévis conduit au village de B... une élégante "victoria," enlevée par un superbe percheron aux allures dégagées brûle le chemin. Deux personnes montent cette voiture qui ne cabote pas durement dans les ornières de la route. C'est Marie-Aimée revenant au hameau avec son père. C'est toujours notre héroïne aux cheveux noirs ombrageant un front blanc comme l'ivoire ; Comme elle sourit ! Combien elle est joyeuse ! L'air, qui fouette son front et son visage, lui donne des couleurs qui relèvent encore sa beauté. Elle interroge le ciel et l'espace. Rien encore ! semble-t-elle dire. Et le cheval n'avance pas au gré de ses desirs ; sa pensée devance l'allure du coursier fringant dont les flancs poudreux attestent la vitesse de sa course. Elle est dans les bras de sa mère qu'elle aime tant ; elle pense à ce frère qui compte pour beaucoup dans sa vie et dont la douce prévenance lui semble devenue nécessaire. Ah ! que de beaux jours elle se promet au milieu de sa famille ! Que de courses dans les prés, dans les bocages, sur le bord de la mer, sur les rives du lac ! si toutefois même elle n'ose pas encore y naviguer, sur ce lac qui faillit être sa tombe ! Que de parties de plaisirs, pique niques, ou

d'agréables promenades sous les ombrages, ou sur les rochers qui longent notre fleuve géant.

Pendant que toutes ces pensées affluent à son esprit et paraissent à ses yeux de vivantes réalités, la "victoria" dévore la route ; l'espace diminue, et bientôt le village va apparaître aux regards.

— Regarde, Marie, lui dit son père, voilà le clocher qui apparaît.

— Ah ! oui, s'écrie Marie joyeuse et battant des mains comme une enfant qu'elle était.

Le clocher ! que d'impression sa vue laisse dans l'âme, lorsqu'on le revoit après une absence prolongée. C'est lui qui, le premier, frappe nos regards au loin. C'est lui qui nous avertit de la présence prochaine des êtres que nous aimons. La croix qui le surmonte étend ses bras sur le village. Nos yeux se sont accoutumés à le connaître depuis l'enfance. Combien de fois, tournés vers la croix, au son de l'Angelus, ne nous sommes-nous pas découverts pour prier ? Quand le glas funèbre, perçant les fenêtres vertes, s'envolait sur toute la campagne, n'avons-nous pas tréssailli ? Aux jours des grandes fêtes c'est lui qui nous envoyait ses carillons joyeux portés sur l'aile de la brise. Que de souvenirs pieux la vue du clocher de l'église de son village excite dans nos âmes ! C'est un vieil ami que l'on revoit toujours avec bonheur, car il a pris part à la joie causée par notre naissance.

D'après cela, on comprendra la joie de Marie, en revoyant encore les tours de l'église se dorant des rayons du soleil.

— Dans une demi-heure, nous serons rendus, lui dit son père.

— Vite, vite, papa, disait-elle ; que j'ai hâte de revoir cette chère maman !

Et le père joyeux, trouvait encore moyen d'exciter le noble animal qui sentant la ferme augmentait la vitesse.

Enfin, voilà la ferme ! Elle est saluée par des cris de bonheur et de réjouissance ! La mère est sur le seuil de la porte, tendant les bras à son enfant, qui n'attend pas que la voiture soit arrêtée pour s'élanquer à terre, et tomber dans les bras de cette bonne mère qui la couvre de baisers affectueux : les baisers d'une mère ne sont jamais perfides ! Pendant un quart d'heure ce ne fut que flot de paroles et de questions. On a tant de choses à se dire après une longue absence !

— Enfin, me voilà chez nous ! s'écrie Marie en se prélassant dans une bergère antique, au dos armorié. Qu'il fait bon de vivre ici ! Et maintenant c'est pour toujours, tant que le bon Dieu voudra m'y garder.

— Espérons que tu resteras toujours avec nous, Marie, lui dit sa mère. Je dis toujours, j'oublie peut-être qu'un jour il te faudra partir, nous quitter.

— Peut-être avant longtemps, mère !

— Tais-toi avec tes paroles à la dérobee ; tu me fais mal à l'âme. Tu voilà soucieuse, Marie. Mais voilà Edward, tu vas devenir joyeuse.

A ces paroles, Marie ferma ses grands yeux bleus, sans doute pour mieux écouter les battements de son cœur. En effet, Edward arrivait lentement. Il semblait timide, le pauvre enfant ; son visage était pourtant bien rayonnant. Enfin le seuil est franchi.

Il est là, rouge d'émotion, les lèvres agitées par un petit tremblement nerveux. Il semble hésiter à aller au-devant de son ami. Ce n'est qu'un instant d'arrêt causé par la surprise, et déjà leurs mains se pressent, leurs regards s'interrogent. Ce regard mutuel de deux âmes qui s'aiment, ne dure pas longtemps, mais combien il est éloquent ! Il pénètre jusqu'aux replis cachés de l'âme pour y découvrir la constance ou l'infidélité pendant l'absence.

Aussi Marie et Edward se comprirent l'un l'autre : ils avaient souffert ensemble, et la souffrance rapproche de plus en plus les âmes aimantes ; ils s'étaient souvenus des jours heureux ; et le souvenir, ce miroir du passé, diminue les distances en rapprochant les cœurs. Nos deux jeunes gens pouvaient remercier Dieu : l'heure de l'exil était passée, au moins pour quelque temps.

Le seul charme de cette première entrevue fut la joie du retour et la pensée que le doute était fini : car ceux qui s'aiment sont les plus sceptiques sur la fidélité. Madame S.... était heureuse de leur bonheur ; elle souriait de leurs sourires : sa chère enfant était heureuse et contente, et cela réjouissait son cœur. Elle aimait Edward comme toute mère aime ceux qui n'ont pas connu les baisers de cette femme qui veille sur notre berceau, et de plus n'avait-il pas été le sauveur de Marie ! Elle semblait confondre le frère et la sœur dans un même amour.

Voilà notre petite Marie, disait Mme S.... à Edward, comme elle est pâle ! Ses joues sont creuses, ses yeux un peu cerclés. Mais la mère est encore là ! Vous allez voir comme tout cela va revenir. Elle va prendre les bains et se promènera ; l'air pur, les marches même fatigantes, les partis de plaisir, tout cela recrée et fait du bien pour le corps et pour le moral !

A ces paroles de sa mère, Marie souriait tristement ; on eut dit qu'elle avait le pressentiment que ces paroles s'effaceraient devant le germe d'une maladie mortelle cachée dans sa poitrine : germe mortel caché aux regards : ne voit-on pas des volcans dont le sommet est couvert de neige ? Ils font irruption à un moment soudain et dévastent tout.

On en resta là pour la première visite des vacances. Les jours qui suivirent coulèrent limpides comme un fleuve entre deux rives fleuries ; jours sans nuages et purs comme un ciel d'automne, mais présageant peut-être une tempête pour le lendemain. Car l'homme est ainsi fait : il jouit du présent sans savoir ce que lui ménage l'aurore du jour suivant.

Une après-midi du mois de juillet, Edward vint à la ferme. L'atmosphère était lourde ; un soleil de plomb brûlait la terre, on semblait respirer du feu. Sur la voûte des cieux quelques rares nuages apparaissaient comme une voile blanche sur une mer limpide et unie. Edward paraissait triste et morne ; son front plissé attestait qu'une pensée saignante absorbait son cerveau. Après quelques instants d'entretien, Edward proposa une promenade. Marie, en bonne enfant soumise, demanda la permission à sa mère, sûre de n'être pas refusée.

— Volontiers, mes enfants, leur répondit elle. Soyez prudents, et souvenez-vous que Dieu vous voit :

C'était une femme au cœur d'or et craignant Dieu que cette Mme S.....

La permission accordée, ils partirent tous deux.

— Où irons-nous ? Edward. Au bord de la mer ?

— Non, Marie ; la mer est calme, il n'y a pas de vent. Le soleil de ses rayons percerait votre crâne. Allons nous reposer sous les frais ombrages du bocage. Nous reverrons bien des lieux où s'attachent plusieurs souvenirs. Surtout, nous irons visiter la "Grotte de l'orphelin," dont je t'ai déjà parlé. C'était mon refuge, dans mes ennuis. Et Dieu sait si je me suis ennuyé, dit-il, en fixant sur Marie ses beaux yeux adoucis par des larmes comprimées !

Ils se dirigèrent donc vers le petit lac, berceau de leur premier serment. Comme Marie était sautillante et tapageuse ! Ses longs cheveux flottaient sur son dos et avaient des reflets fauves. Un large chapeau de paille enjambait le soleil de mordre la végétation de ses joues encore un peu pâlies. Elle chantait ; tout en elle était heureux : ce qui ne lui arrivait rarement. N'avait-elle pas Edward à ses côtés ? Comme il la regardait avec tendresse, et pour lui cacher son trouble extrême, il faisait des efforts pour sourire. Arrivés près du lac, ils revirent le chêne à l'ombre duquel Edward avait placé Marie après le sauvetage. Ils y gravèrent leurs noms avec la date du jour fortuné où, devant Dieu, ils jurèrent de s'aimer sincèrement.

— Ils seront toujours auprès l'un de l'autre, dit Edward en soupirant.

— Oui, Edward, si une main inconnue ne vient pas en effacer un des deux.

— Ce sera le mien ! répliqua Edward.

A ces paroles, Marie devint toute pensive. Son cœur fut comme percé d'un poignard. Ah ! le cœur d'une femme devance les idées. Il comprend à demi-mot. Elle regarde Edward ; elle lit sur son front et dans ses yeux une secrète pensée qui doit être pénible.

— Aurais-tu de la peine ? mon frère. Pourquoi ne serions-nous pas heureux ? Nous sommes si bien depuis que le bon Dieu nous a réunis !

— Ah ! ne parle pas ainsi, Marie ; tu me fais mal au cœur ! Pour changer le cours des idées, allons à la "Grotte," lui dit-il.

Rien, dans la "Grotte," n'était dérangé. Sur la table, s'ouvrait un cahier aux pages remplies.

— Tiens Marie, dit Edward, voilà mon ami d'exil. Il m'a bien consolé pendant ton absence. Je l'ai fait pour toi. Puisse-t-il te consoler à ma place, quand je serai parti.

— Edward, que dis-tu ? Oh ! parle moi. Il me semble que tu me caches quelque chose. Ah ! ce serait mal, toi qui m'appelles ta sœur, tu aurais des secrets pour ta petite Marie ?

— Chère enfant, dit-il, pardonne-moi ; c'était par condescendance que je ne parlais pas. Marie, à cette heure, il me faut tout l'avouer, bien à contre-cœur, ce secret, si toutefois c'en est un. Oui, Marie, je croyais avoir assez souffert pour compter sur un bonheur durable ; mais nous sommes encore sur la terre, et le fleuve de notre vie n'est pas toujours limpide.

— Explique-toi, Edward. Comme ces tristes paroles me font souffrir ! Et elle avait des larmes dans la voix.

Asseyons-nous à l'entrée de la " Grotte, " à l'ombre de ce cormier, lui dit Marie. Lorsqu'ils furent assis auprès l'un de l'autre, ma sœur, dit Edward, il me faut te dire la vérité, la triste vérité...

— Que tu me fais languir !

— Ecoute, Marie. Mon père adoptif, le Grand-Chef, est revenu de la chasse; il me veut auprès de lui...

— Edward, tais-toi, lui dit sa compagne, en lui mettant sur la bouche sa main délicate. Voudrais-tu me laisser seule ?

— Laisse moi fuir, Marie. Ne parle plus, car tu vas m'ôter tout courage, avec tes paroles. J'ai vu sa lettre: il supplie M. le curé de me laisser partir. C'est décidé; dans deux jours une goëlette part et elle m'amènera vers ma famille, vers la tombe de ma mère.

Il s'arrêta. Marie-Aimée est comme frappée d'inanition. Enfin le cœur se brise et les larmes jaillissent à flots. Tous deux semblent pétrifiés; ils gardent le silence: silence troublé par d'amers soupirs ?

Marie, la première, rompt ce silence pénible qui pèse lourdement sur leurs âmes.

— Edward, dit elle, voudrais-tu partir ainsi, et me laisser toute seule ? Partir ! As-tu songé à ce que je souffrirais encore, loin de toi ? Non, non ; tu veux me tromper. On ne peut pas te séparer de moi qui suis heureuse quand tu es là, à mes côtés ! Edward, si tu t'en vas là-bas, tu ne me reverras plus ! et comme effrayée d'avoir prononcé ces paroles, elle se cache la figure dans ses deux mains.

— Marie, ne parle pas ainsi ! Ne prononce jamais de ces paroles qui brisent l'âme. J'ai assez d'angoisses dans le cœur, épargne-moi ces cauchemars poignants qui me poursuivraient au milieu de mes rêves. Les tombes ne sont-elles pas assez souvent ouvertes pour engloutir ceux qui m'étaient chers ? Voudrais-tu, Marie, quitter cette terre pour toujours ?

— Non, parce tu y vis. Mais...

— Marie, chasse cette pensée qui m'attriste et me blesse au cœur. Dieu ne voudrait pas abreuver ma vie d'un nouveau calice d'amertume. N'ai-je pas été assez malheureux jusqu'ici ? Ah ! depuis que je t'aime, ma sœur, je commence à croire au bonheur. Si quelques nuages arrivent à l'horizon de notre vie : nuage de la séparation, de l'absence et du doute, je me souviens toujours que nous foulons encore la terre. Ainsi, ma sœur, Dieu exige de nous un sacrifice nouveau, une cruelle séparation. Au nom de l'amitié que tu me portes, au nom de ce que tu as de plus cher au monde, accepte cette immolation pour notre bonheur à venir. Dieu est avec nous, et il ne saurait nous abandonner.

Marie écoutait, la tête penchée, ces paroles si douces qui pénétraient jusqu'à l'âme. Ses larmes tombaient silencieuses sur ses mains jointes comme dans la prière: elle semblait prier. Soudain, essuyant ses larmes, elle relève sa tête; ses yeux sont encore tout humides; elle les fixe sur ceux de son compagnon, puis saisissant sa main :

— Je veux être forte, dit-elle, mais à une condition, et la voix lui tremblait. Promets-moi, Edward,

de me conserver ton cœur. Ce sera ma pensée consolatrice durant l'absence. Quand je ne te verrai pas venir, à la dernière heure, cette pensée me sourira et me consolera de ton éloignement.

— Marie ! Marie ! s'écrie Edward, en cachant son visage dans ses mains.

— Parle-moi, mon frère ; si l'impossible se dresse devant mes seuls désirs; si ce cœur me rejette, dis-le moi. Victime résignée d'avance, je courbe la tête. Je me consolerais en pensant au passé, au souvenir de ces jours bénis où j'aurai joui de ta présence qui semble nécessaire à ma vie !

— Marie, Dieu ne t'a pas placée sur mon chemin par pur hasard. J'étais orphelin dans la vie, il m'a fait rencontrer une âme bonne et aimante; il a conduit le penchant de mon cœur vers toi, dont le cœur pouvait dédommager la peine d'une vie troublée et brisée comme la mienne. Ah ! combien de fois je t'ai remercié, ce Dieu trop bon, de m'avoir donné une sœur aussi fidèle, aussi bonne. A cette sœur bien aimée je demande dans mon cœur attendri: M'aimes-tu ?

— Edward, dois-tu l'ignorer ? et le sang de la pudeur, signe non équivoque d'une pureté admirable de cœur et de sentiment, colora son front et ses joues.

— Et moi, Marie, me croirais-tu ingrat ? Tu m'aimes, tu souffres de ma souffrance, tu pleures avec moi, tu regrettes mon absence, et je ne t'aimerais pas ? Marie ! je t'ai consacré un cœur brisé par la mort des siens. Nulle femme autre que toi ne le possèdera. Je te le donne pour toujours ; je ne saurais le mettre en de meilleures mains. Que la volonté de Dieu se fasse !

Nouveau serment solennel qui devait être tenu religieusement. C'était une bien douce consolation pour eux deux. Ils avaient souffert l'un l'autre; un nouvel exil leur avait permis de se connaître, d'approfondir l'attachement de leurs âmes. Ils se connaissaient; Dieu avait été témoin de leur serment; c'était une lueur d'espérance dans la nuit de douleur qu'allait susciter cette nouvelle séparation.

Le dernier soir est arrivé. A la ferme, Marie et Edward se parlent à voix basse. C'est l'heure où le soleil se couche, où la nature revêt un caractère de grandeur qui sied bien à un ouvrage qui eût pour maître le divin architecte. Nos deux amis semblaient gênés par la présence des autres personnes, car leurs larmes ne dépassent pas leurs cils tout humides.

— Marie ! dit Edward en la regardant d'un air attristé, que nos cœurs se rencontrent dans une même prière. Sur la tombe de ma mère, j'aurai un nouveau nom à prononcer. *Sois prudente en tout et toujours*, ma chère Marie. Conserve-moi ta santé, ou bien conserve-la pour ceux que tu dois aimer dans la vie.

— Adieu ! Edward, dit à son tour la pauvre enfant. Dieu sait combien ce départ va laisser un vide dans mon cœur. Tu m'as donné ton cœur, je veux vivre pour le conserver. Puisses-tu me retrouver au retour heureuse et contente ? Mais..... allons ! Je ne veux pas t'attrister. N'oublie pas ta pauvre Marie qui va demeurer bien triste, loin de toi. Je prierai

le ciel qu'il veille sur mon Edward exposé au péril de la chasse.

On se sépara. Écoutons ces soupirs, ces sanglots comprimés! Écoutons ces paroles du cœur, ces sublimes prières d'âmes brisées " qui font l'assaut du ciel. " C'est Marie priant au pied du Christ appendu à la muraille de sa chambre.

" Mon Dieu, disait-elle, il va partir! Comment le retenir? C'est impossible! Quel sacrifice pour mon cœur! Mais, mon Dieu, je le dépose à vos pieds, pour son bonheur. Pour moi, je courbe mon front sous la rigueur de votre main qui me frappe dans mon amour. Au ciel! au ciel! je le posséderai sans retour. Sur cette terre, je craindrai toujours qu'on me l'enlève. " Elle se coucha en pleurant. Quelle nuit! Quels rêves affreux! Quels fantômes monstres se dressèrent à ses yeux égarés par la peur!

Quant à Edward, il ne ferma pas l'œil de la nuit. Laisant un libre cours à sa douleur, il pria pour consoler son cœur. Au lever du jour, dès que l'aube eut blanchi le ciel, sûr de trouver le vieux prêtre en oraison, il alla frapper à sa porte. Il le reçut à bras ouverts, déposa sur son front un baiser tout paternel et lui demanda de ne pas oublier de venir le voir après la chasse. Arrivé au rivage, Edward jeta un dernier regard vers la maison dont le toit abritait celle qu'il avait juré d'aimer toujours. Il crut voir s'agiter une main blanche à la fenêtre, et ce fut tout.

L'espace, qui désormais le séparait, allait toujours augmentant avec la course de la goëlette. La mer était grosse et les vagues ouvraient leurs bouches béantes, prêtes à engloutir une proie. La mer montait; à l'horizon, plusieurs barques dessinaient sur le bleu sombre du ciel leurs voiles blanches en triangles.

Marie vit partir le vaisseau amenant une partie d'elle-même. Accoudée à la fenêtre, elle le suivit toujours du regard, jusqu'à ce qu'il disparut au loin sur les flots. Elle lui lança un dernier adieu puis elle ferma sa fenêtre.

La nature, embellie des beautés des jours d'été, ne charmera plus ses yeux. Les promenades au grand air seront mises de côté, car elle n'a plus Edward pour les partager. Lui près d'elle, tout devenait beau, riant, sublime, admirable; absent, c'était le désert: désert dans la vie, désert dans l'âme, désert partout. C'est un vide immense que l'amour même de ses parents pourra à peine combler. Vide affreux qui rend la vie une réalité qui n'a plus de charmes pour la cœur.

XI

SECRET DÉVOILÉ

Le temps efface tout sur la terre, mais il n'efface jamais les traces d'un premier amour dans le cœur qu'il a traversé.

La brise soufflait du large et le sifflement des cordes dans le haut du mât de hune attestait une augmentation de vent, à mesure que le vaisseau avançait vers les côtes du nord. Penchée sur la mer qu'elle fend, la goëlette bondit de crête en crête comme un monstre marin aux larges ailes. Les vagues frappent

la rotondité de son flanc droit et rejaillissent en pluie fine sur le pont dont les écoutilles sont fermées. Dans deux heures, nous jeterons l'ancre, dit le capitaine, brave marin canadien; vieux loup de mer, aussi tranquille sur le banc de quart de son vaisseau qu'à prendre une bordée à terre vers les endroits où émanent des senteurs de whisky et de " old-Tom " raffinés. Il avait blanchi au gouvernail, disait-il, et il espérait mourir en regardant la mer et son vaisseau.

Allons, dit le capitaine, la brise adonne! Tant mieux, il va filer sa bordée comme un marsouin. Pas trop de voile, mousse, car les rangs de la marée fatiguent pas mal. Et tout en jasant ainsi, le navire filait son nœud, et deux heures après le départ du village de R... la goëlette faisait escale à l'entrée de la Baie, au fond de laquelle apparaissait le village Abénaquis.

Avec quelle joie Edward salua cette terre, témoin, de ses premières années; ce rivage au sable jaune sur lequel se détachait en noir l'humble croix, protégeant le tombeau de sa mère; ce village que commandait son père adoptif; cette chapelle où souvent sa prière, pure comme l'encens, monta vers le Très-Haut, dans le silence et le recueillement, pour ceux qu'il chérissait.

À l'arrivée de la goëlette, plusieurs canots sauvages, se détachant du rivage, ne tardèrent pas à aborder le vaisseau se balançant sur son ancre de devant. Parmi les canots, s'avancait en tête celui du Grand-Chef. Le vieillard venait lui-même chercher l'enfant de la boyée, maintenant le sien, puis-j'il était orphelin sur cette terre. Quel bonheur pour ce vieux Chef! dont le cœur sin père sait encore aimer, malgré les glaces du vieil âge. Qu'on ne s'étonne pas d'une nature aussi aimante chez un enfant de la forêt. La religion sait faire des protégés: tels cœurs indifférents, à son contact, s'échauffent et comprennent ce que vaut un amour bien partagé.

Le Chef n'avait pas beaucoup vieilli. Ses cheveux toujours grisonnants, tombaient encore sur ses épaules. Mais il avait bien souffert de l'absence d'Edward! Dans l'enfance, le cœur jouit seul; mais dans le crépuscule de la vie, les illusions se fanent et le cœur se réveille: il sent le besoin de s'attacher à une amitié forte et durable. La solitude qui semble se faire autour du vieillard, l'effraie et le terrifie; il se cramponne à une saine affection, comme le naufragé à la planche de salut qui doit le mener au port.

Ainsi devait-il en être pour ce vieillard dont les pieds allaient s'enfonçant de plus en plus vers la tombe. Il avait eu une compagne fidèle; ils s'étaient aimés et leur amour, loin de diminuer, avait toujours grandi avec le cœdre de la forêt leur berceau. Mais, jeune encore, elle l'avait devancé au céleste séjour, le laissant seul, inconsolable de la perte de celle qui ne faisait qu'un avec lui. Elle ne lui avait pas donné d'enfant; mais Dieu en mit un sur sa route, pour consoler ses vieux jours. Il l'aimait de toute sa tendresse. Après une absence de plusieurs mois, il le retrouvait toujours le même: beau, bon, généreux, le torse aussi droit que par le passé, les yeux aussi vivants, le front aussi noble et intelligent. Quelle tendresse n'enfante-t-il pas pour lui prouver

la joie du retour ! Il se hâte de l'amener à terre, car l'abîme est sous leurs pieds, et il tremble pour lui, le pauvre vieillard ; et puis, il veut être seul avec lui, on le dirait jaloux de la présence de son enfant adoptif. Le cœur aimant est parfois égoïste : tout pour lui seul, et rien pour les autres.

Arrivé au rivage, Edward conduit ses pas vers la tombe de sa mère. Il se jette à genoux sur le sable brûlant. Il oublie tout pour penser à celle qu'il n'a pas connue. Il mêle son nom à celui de Marie et les confond dans une commune pensée. Désormais ces deux noms chéris seront inséparables : seuls, ils embelliront sa vie qui menace de devenir rude et monotone. La seconde visite fut aux Pères Missionnaires qui le reçurent avec bonheur et cordialité. C'était leur enfant à eux aussi.

Au sortir du humble presbytère, Edward se dirigea vers le Saint Temple. Le vieillard le suivait en silence, n'osant troubler les pensées qui semblaient occuper son fils adoptif. Ils s'agenouillèrent tous deux avec respect. Edward baisa les pieds de la Madone placée près du balustre en bois, et levant vers elle ses yeux suppliants, il pria comme jamais. Il n'était pas seul à genoux. Il y avait à ses côtés une jeune enfant portant le nom de "Reine du ciel," sa sœur bien-aimée. Enfilés ils se rendirent au "wigwam" désert. Là, à l'entrée de la cabane, ses compagnons d'enfance pour ainsi dire, l'arc à la main, en grande tenue guerrière, lui souhaitaient la bienvenue par plusieurs cris de joie. Tous revoient avec plaisir "l'orphelin du secret," comme ils l'appelaient souvent, car ils n'ignoraient pas que sa mère souriante, avait parlé en secret à leur Chef bien aimé.

Edward, tout ravi de cette réception inattendue, confus de cette marque de sympathie, les remercia en quelques mots de leur cordiale réception à son égard. Puis il donna à tous une poignée de main en leur disant "qu'il voulait être leur ami et guerrier de la tribu comme eux."

Chez les sauvages, donner la main c'est la plus grande marque d'estime et de civilité ; aussi ne cachent-ils pas leur humeur morose envers ceux qui ne se conforment pas à cette étiquette.

Le Chef avait bien hâte de se trouver seul avec son Edward, pour lui parler à cœur ouvert. Ce désir parut être compris par les guerriers de la tribu, car ils s'éloignèrent, les laissant tous deux à l'entrée de la cabane.

— Asseyons-nous, mon fils, sur ce gazon, dit le Grand-Chef à Edward. D'ici, la vue du fleuve est magnifiée ; la brise est douce et rafraîchissante, à mesure que le soleil disparaît derrière la montagne.

— Vous ne paraissiez pas trop fatigué de votre chasse, père ?

— Il y a déjà deux lunes que nous avons quitté le pays des chasses.

— Pas d'accidents parmi les guerriers ?

— Pas pour la peine.

— Pour vous, rien de fâcheux, mon père ?

— Non, Edward.

— Le ciel a exaucé mes prières, car tous les soirs j'ai prié pour votre santé et votre heureux retour.

— Merci, mon enfant. J'ai seulement reçu une petite blessure, et voilà tout. Une griffe d'ours m'a mar-

qué pour la vie, et le Chef montrait une blessure, à peine cicatrisée, sur la poitrine.

— Oh ! comme vous avez dû souffrir, mon père ?

— La chair est dure, enfant ; le chène devenu vieux ébrèche souvent la hache du bûcheron. Tu as failli encore rester orphelin sur la terre. J'ai vu la mort de près pour la vingtième fois peut-être.

— Si vous m'aviez amené... Il n'acheva pas, car son cœur l'avertit aussitôt : "s'il l'avait amené, tu n'aurais pas connu ta bonne Marie-Aimée !" — L'air est froid, mon père, reprit Edward ; allons nous reposer sous la tente, je vais allumer un bon feu.

Un instant après, la fumée crépita et une chaleur douce et bienfaisante vint diminuer le frisson causé par un vent froid. La porte de la tente était ouverte, cette porte consiste le plus souvent en une peau de daim. C'était au-dessus de cette porte que les anciens guerriers plaçaient les chevelures scalpées de leurs ennemis. C'est près de cette porte qu'ils s'asseyaient le soir pour écouter le vent qui soulevait ces chevelures humaines ; leurs cœurs bondissaient de joie, car dans ce bruit sec et mat, ils croyaient entendre les gémissements et les soupirs de leurs victimes.

Quand la cloche de la chapelle lança dans les airs l'Angelus du soir, le vieillard et son fils prirent leur frugal souper. Le Chef, quoique de sa nature peu causeur, trouvait cependant de nouvelles questions à poser à Edward, qui répondait avec plaisir ; car s'était un moyen d'éloigner un peu l'image souriante de Marie apparaissant au fond de son âme.

L'âme est un miroir qui conserve imprimés les traits des personnes qu'on aime et qui nous ont montré de l'affection.

Quand le gémissement des mers eut cessé son cri rauque et perçant ; quand le hibou au bec crochu jeta dans la nuit sa voix crierie qui fait frissonner, nos deux amis gagnèrent leur couche de sapin. Le même toit allait abriter le vieillard et l'enfant : la tombe et la vie, la sagesse et l'espérance ! Le vieux Chef ne tarda pas à se laisser gagner par le sommeil. Mais Edward, à genoux sur sa couche, priait avec ferveur.

L'homme qui élève vers Dieu la prière de son âme, est riche ici-bas.

La prière terminée, Edward voulut jeter un regard sur le passé, si près du présent. Il revit Marie-Aimée, lui parla affectueusement pour la consoler. Il y mettait toute l'effusion de son jeune cœur si tendre. Mais enfin, rompu par la fatigue, il s'endormit en pensant à elle.

Au lever du jour, Edward sortit pour aller prier sur le tombeau de sa mère, comme c'était d'ailleurs son premier devoir du chaque jour avant son départ du village. Après une longue prière, et comme la cloche du Temple sonnait, il s'empressa d'aller remplacer le petit sauvage pour servir la messe du révérend Père Missionnaire.

Les jours coulerent assez rapidement. Le mois d'août était dans son déclin lorsqu'un soir le vieux Chef, assis à la cabane, appela auprès de lui Edward jouant à la balle avec quelques sauvages de la tribu. Le front du vieillard était ridé plus qu'à l'ordinaire : signe non équivoque d'une pensée préoccupante. Son œil, d'ordinaire calme et limpide, lançait

des éclairs : marque évidente chez lui d'une douleur contenue. On aurait dit, à le voir, qu'il avait un devoir pénible à remplir, et dont il redoutait pour lui la conséquence.

— Approche, dit-il à Edward. L'heure solennelle est arrivée. Oui, elle est grande pour toi ; elle fera époque dans ta vie cette heure qui va dévoiler à tes yeux bien des mystères.

— Parlez vite, mon père, vos paroles respirent la crainte et la joie, la tristesse et l'espérance !

— Assis-toi, enfant, et ouvre ton oreille attentivement à tous mes mots. Tu vas savoir le secret que tu ignores, le secret de ta naissance. Tu sais combien de fois je t'ai redit que tu étais orphelin en ce monde, que ta mère reposait là bas sur la grève déserte ; eh ! bien tout cela était vrai jusqu'à un certain point. Lorsque, jeune encore, tu écoutais le récit que je te faisais de la mort de ta mère te tenant sur son cœur que la mort paralysait, tu paraissais bien impressionné. Tu ne pouvais pas voir encore que je te cachais un détail important, contenant en lui seul le secret de la famille. Si j'ai tenu à te dérober ce secret détail, c'est que la promesse faite au chevet d'un mourant est sacrée. Je suivais donc, en agissant ainsi, le vœu de ta mère, morte en chrétienne et désignée à son sort (hélas ! si jeune et déjà mère malheureuse !). Elle me supplia de ne te révéler le nom de ton père et de sa famille qu'au jour où tu serais devenu un homme. J'ai tenu religieusement ma promesse, et aujourd'hui que l'âge a fait de toi un homme au cœur franc et loyal, je veux lever à tes yeux le voile qui enveloppe ta naissance dans ses replis mystérieux.

A ces paroles, Edward sent son cœur partagé entre la crainte et le désir. Il ressent en lui un je ne sais quoi d'indéfinissable qui n'a pas de paroles pour s'exprimer et qui l'attire à connaître enfin ce terrible secret, et qui le fait se refuser à voir dévoiler sous ses yeux ce drame dont il redoute intérieurement les suites inconnues.

— Edward, dit le Grand-Chef, tu le sais, tu es d'origine britannique. Ton père vivait dans la cité commerçante bâtie sur les bords de la Tamise. C'était un gai viveur, un enfant du plaisir et de la folie. Un jour il entendit, dans un concert, une jeune cantatrice dont la voix puissante comme un éclat de tonnerre, douce comme la voix du rossignol au mois de mai, harmonieuse et entraînante comme les accords d'une harpe éolienne, soulevait des tonnerres d'applaudissements et lui méritait une avalanche de bouquets tombant à ses pieds. Ton père était là. Cette personne belle, d'une beauté remarquable, aux regards si doux, au maintien si noble, le frappa vivement au cœur. Ces jeunes gens luxueux de nos villes ont le cœur bien changeant. Ils vont au gré de leurs caprices et de leurs desirs comme une girouette au vent ; mais ils ne sont jamais susceptibles, à de rares exceptions, d'un amour ferme comme la mort, constant comme la nature. Ton père s'éprit donc de cette jeune personne : un chef-d'œuvre digne du Grand Créateur universel. Il caressa le projet d'une union pour la vie avec cette cantatrice renommée ; il voulait l'arracher de ce lieu qui nous ménage des triomphes en même temps que des déboires pénibles, pour en faire la compagne de sa vie. L'aimait-il sin-

cièrement ? Dieu le sait. Sa conduite ne le prouvait pas dans la suite, car une passion qui n'a pas pour guide la sagesse et la raison, conduit vite à l'abîme. Mieux aurait valu pour elle, ce soir là, qu'elle ne fût pas paru sur la scène qui fait les renommées mais ne donne pas la joie de l'âme. Pourtant il aurait mieux été pour elle encore de demeurer dans ce milieu artistique, que de devenir la femme de ce jeune anglais, car là au moins elle se serait enivrée des applaudissements de la foule et des ovations de la société bourgeoise. Ton père chercha donc à rencontrer dans les coulisses du théâtre la belle cantatrice : ce qui ne lui fut pas difficile. Quinze jours après cette entrevue, ils s'unissaient presque secrètement dans un oratoire de Londres. Les premiers jours coulèrent heureux, comme tous les jours de "la lune de miel," comme disent les blancs. Mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas tous. Le jeune étourdi, le jeune dissipé de la ville, trouva la vie dure ; il ne pouvait plus supporter cette captivité qui le retenait au foyer domestique, cette vie de soumission, ce joug du mari fidèle pour la famille. Riche et laissé à ses caprices, il s'embarqua pour le Canada, laissant aux prises avec la misère et l'indigence totale, une femme timide et faible, et un enfant à naître. Ah ! le ciel dut se voiler la face à la vue d'un si lâche abandon !

Ici, le bon vieillard sentit le besoin de prendre quelques minutes de repos, tandis qu'Edward, qui écoutait avec le plus religieux silence cette narration, trouvait que trop long cet arrêt.

Inutile de te raconter, reprend le Grand-Chef, les douleurs de ta mère, adoucies par ton arrivée dans le monde. Pauvre enfant ! tu étais innocent et ta mère eut le courage de vivre pour toi seul ; cependant ta venue venait augmenter sa misère, tout en égayant sa vie triste comme un aride désert. Elle pria et espéra : car Dieu, dans sa bonté pour les hommes, donne l'espérance comme remède aux grandes douleurs.

Un jour, le hasard mit sous ses yeux un journal français qu'un boucher avait sans doute apporté du marché. Ce chiffon sale et déchiqueté lui révéla l'arrivée de son époux dans une ville du Canada. N'écoulant que son cœur de mère, elle part avec toi pour venir se jeter aux pieds de son mari infidèle et lui montrer son enfant né dans l'abandon et les larmes. Elle lui disait : "Chasse moi de ta présence ; mais lui, il est jeune ! Que je sois ton esclave, mais ne lui refuse pas un regard, et il attendra ton cœur. Autrement ce cœur serait de bronze, et Dieu ne peut pas faire des cœurs inhumains !"

Elle partit donc pour le Canada. Mais l'homme se ment ici-bas, et Dieu regarde ! Le vaisseau qui vous abritait dans ses flancs, prit feu vis-à-vis d'ici. Ah ! Edward, quelle nuit affreuse ! Oh ! jamais ce souvenir s'effacera de mon esprit. Il y a des pensées qui durent plus longtemps que le marbre et le granit : ce sont les pensées qui rappellent de douloureux événements, de terribles effondrements qui ont emporté sous leurs ruines une partie du cœur de l'homme ! L'atmosphère était lourde, Edward. La mer horrible creusait des tombeaux sans fond, abîmes où pullulent les monstres marins.

2392

Nous faisons la prière du soir, quand une lueur immense apparut au loin sur la mer comme un volcan en ébullition. On jeta les canots à la mer, et mes braves guerriers luttèrent avec courage contre la furie des flots d'une mer orageuse. On affronta la mort horrible et sans espérance de salut sur la houle en courroux, au milieu d'une nuit noire comme le fond d'une caverne du Pôle Nord. Mais qu'importe la mort, quand elle doit être l'œuvre d'un sublime dévouement!

Mes compagnons ramenèrent au rivage deux cadavres rivaux l'un à l'autre: une mère et son enfant; c'étaient les seuls survivants de cette catastrophe. Tu les as reconnus: c'était ta mère mourante et toi-même, pauvre enfant qui ne pouvait encore rien comprendre dans la nuit de ta petite âme. Transportée sous ma cabane, ici même, la mère me raconta ta vie; elle te confia à ma garde, m'ordonnant, comme dernière volonté, de ne te révéler cet aveu qu'au jour où tu serais devenu homme. Le Père Missionnaire fut mandé en toute hâte auprès du chevet sur lequel reposait ta mère, et après avoir confié ses membres pour le grand voyage du pays céleste, il lui parla de résignation à la volonté de Dieu. Résignée à son triste et malheureux sort, elle te prit dans ses bras défaillants, versa des larmes amères sur ton front trop jeune pour comprendre, et expira en te disant de l'aimer un peu, elle qui n'avait connu que larmes, déboires, angoisses et privations de toutes sortes.

Le vieillard se tut. Edward, le front penché vers la terre, laissait couler ses larmes. Ah! il souffrait du cœur, et ces souffrances là sont plus cruelles, car elles blessent et meurtrissent les parties les plus sensibles de l'être humain.

Pauvre mère! dit Edward en soupirant, comment ne pas t'aimer! Ah! que n'es-tu pas auprès de moi à cette heure? Par mes caresses, j'essaierais à te rendre la vie plus agréable. Mais, mon père, comment prouver le nom de ma famille?

— Tiens, Edward, reprit le vieillard, en lui montrant un paquet qu'il venait de prendre dans une boîte qu'il avait soigneusement gardée, ces papiers étaient dans les langes qui t'enveloppaient. Ta mère avait tout prévu. Au cas où naufragé tu serais repêché par quelques braves gens, ces documents auraient servi pour ton identité. Voici celui-ci, c'est la preuve du mariage de ta mère avec le jeune anglais; cet autre, un extrait de baptême dans une église catholique de Londres.

— Et le nom de ma famille? Mon père, hâtez-vous de me le dire.

— Voici, Edward; lis toi-même.

Edward saisissant avec avidité ces parchemins précieux que sa mère avait touchés, il les parcourut d'une main tremblante. Sur son front, se lisait la crainte et le désir. Mais soudain le vieillard le voit pâlir; ses yeux restent rivés aux papiers qu'il vient de parcourir.

— Edward Barrington! s'écria-t-il enfin. Mon Dieu! pourquoi suis-je donc si malheureux?

— Qu'as-tu, mon enfant? dit le vieillard inquiet. Explique-moi ces pleurs, ces exclamations.

— Un sort fatal s'est-il donc attaché à mes pas pour toujours? Suis-je donc condamné à ne voir

que des tombes et des mystères semés sur ma route déjà bien remplie d'épreuves?

— Edward! je t'en supplie, dis moi la cause de ce chagrin; pourquoi ces paroles de tristesse? Ne dois-tu pas être heureux de retrouver le nom de ta famille?

— Ah! mon père, le nom de cet homme je le connais; le nom de mon père: Edward Barrington! Ah! c'est lui, c'est lui! J'en remercie le ciel, car il est mort en chrétien, demandant à haute voix le pardon de son abandon qui m'a fait orphelin. Voici les faits, mon père: Au village de S..... on m'a raconté l'histoire d'un jeune anglais qui s'était tué maladroitement en déchargeant son fusil, lorsqu'il était à faire la chasse au milieu de la forêt. Je le vois maintenant, cet homme était mon père. Ah! le pressentiment ne me trompait donc pas! Ce jeune anglais, sur son lit de mort, parla de "Carry....." nom d'une jeune fille, son épouse, qu'il avait quittée dans la misère et le dénuement, pour venir en Canada. Et Edward raconta en détail, l'épisode du drame sanglant que nos lecteurs connaissent déjà.

— Qui peut prévoir les desseins de la Providence, Edward, dit le vieillard lorsque l'histoire fut terminée. Maintenant te voilà bien orphelin ici-bas. Je suis vieux comme le plus gros cèdre de la forêt, et bientôt on mettra à mes côtés la hache de guerre, et la flèche de mes ancêtres. Tu resteras près de moi pour consoler mes vieux jours, en récompense de ce que j'ai fait pour toi. Au retour de la chasse, nous irons ensemble au village de B..... et nous en rapporterons le coffret qu'y laissa ton père.

— Oui, père, dit Edward, je resterai auprès de vous. Vous serez mon père, comme par le passé....

L'heure de la prière vint, comme Edward finissait ces mots. Quelle prière pour le cœur d'Edward! Maintenant trois noms allaient trouver place sur ses lèvres: son père, sa mère, et Marie-Aimée.

XII

UN SOIR À LA BAIE D'HUDSON.

Un soir, le vent pleurait, comme un glas funéraire,
La neige sur les champs roulait ses tourbillons,
Les forêts se plaignaient et tourdissaient leur criard,
Et la lune mourante étouffait ses rayons.

Eh bien, Edward, comment trouves-tu ce paysage? N'est-ce pas que c'est beau?

— Oui, père; oh! j'avais bien raison d'avoir hâte de venir à la chasse avec vous. Combien de fois j'ai suivi vos pas dans le silence de ma pensée; j'aurais donné beaucoup pour être à vos côtés, chassant le buffle ou le chat-sauvage. Mais quand arriverons-nous au campement de l'année dernière?

— Avant le coucher du soleil, et tu vois que cela ne tardera pas.

— Il faut donc franchir cette montagne?

— Oui. Cette montagne verroyante est peuplée de jaguars, surtout d'oiseaux aux serres énormes, dont les plumes sont magnifiques. Tu me sembles fatigué?

— Oh! non; j'ai la jambe bonne et le jarret solide comme de l'acier, mais le cœur.....

— Que dis-tu? Edward. Regretterais-tu ton séjour auprès de moi?

— Ah ! me croiriez-vous capable d'un tel acte d'ingratitude ? Il est vrai que depuis que vous m'avez appris le nom de ma famille, ainsi que la richesse de ceux qui furent les frères de mon père, il est vrai que j'ai désiré revoir le sol qui m'a vu naître, respirer l'air de ma patrie : revoir son ciel que je n'ai pas connu ; car, vous le savez, mon père, si l'on peut vivre loin de sa patrie, c'est sur son sol que l'on veut rendre son dernier soupir. Mais, mon père, je chassais cette pensée ; je ne voulais pas avoir d'autre père que vous. Vous m'avez élevé, vous m'avez chéri et aimé. Je veux consoler vos vieux jours. N'est-ce pas, qu'au retour, nous irons voir le curé du village de B... ainsi que la ferme où mon père est mort ?

— Oui, mon fils ; si Dieu m'accorde le bonheur de voir le village dont je suis le roi, et le fleuve qui le baigne, nous irons au village de B...

Cette conversation avait lieu sur le territoire de la Baie d'Hudson. Septembre tirait vers sa fin, touchant de près le mois d'octobre, le mois des beaux jours d'automne. Nos sauvages, comme par le passé, après avoir vécu sur le bord de la mer la saison d'été pour ne s'occuper que de pêche, et à la confection des canots, étaient repartis pour la chasse. Ils avaient au milieu d'eux un compagnon nouveau dont ils étaient fiers de la présence, car tous l'aimaient dans la tribu. Et plus d'une jolie brune, au visage hâlé, aux yeux noirs comme l'aile du corbeau lui souriaient en découvrant leurs dents blanches contractant avec leurs lèvres roses.

C'était un plaisir bien grand pour Edward de suivre son père, le Chef, à la chasse. C'était sa passion favorite : chasser, et voir le gibier tremblant mesurer la terre sous les coups portés avec un justesse de tir remarquable. Mais cette ardeur pour la chasse s'était amoindrie en lui, depuis le jour où son âme fut blessée par une autre âme dont il ne perdait pas le souvenir. Il suivait donc vers le Pôle Nord, les sauvages, ses frères, avec un certain plaisir qui tenait à l'indifférence par plusieurs côtés ; l'espace qui le séparait de sa chère Marie-Aimée augmentait avec la rapidité de la marche vers le Nord, vers le pays de la chasse. Mais enfin, il avait un devoir à remplir : consoler son père adoptif qui l'aimait, et lui montrer de l'attachement.

Le soir même du jour où avait lieu la conversation dont on a parlé plus haut, les sauvages rampaient pour la saison des chasses. Déjà la neige couvrait la terre d'un mince tapis blanc : c'était suffisant pour permettre aux sauvages de tendre des pièges aux renards, aux chats-sauvages, aux fouines et autres bêtes des bois, dont la peau est recherchée, en attendant l'arrivée du bison dans la plaine ou sur les hauteurs. À gauche du camp une montagne élevée, celle qu'ils avaient franchie, dessinait en noir, sur le ciel, son sommet empanaché ; à droite la plaine, accidentée çà et là de quelques monticules de terre recouverts d'une espèce de mousse qui piquait à travers la neige et dont la verdure reposait agréablement la vue. Partout ailleurs l'immensité du désert se confondait à l'horizon avec le bleu du firmament.

Le premier soir, il n'y eut rien de remarquable au campement indien. Edward ne voulut pas s'endormir

sans prier surtout pour sa chère Marie. Ah ! quelles idées obstruèrent son cerveau ! Il se demandait à lui-même ce que sa sœur bien aimée faisait à cette heure. Sa pensée était-elle auprès de lui ? si loin dans le désert, si éloigné du village où il avait aimé et partant où il avait souffert. Ne l'avait-elle pas déjà oublié ? Ce doute affreux, le doute qui suit nos pas durant l'absence, semblait souiller son âme ; il le rejeta aussitôt. Il pense à elle : donc elle pense à lui, disait-il. C'était simple et consolant que ce raisonnement là. Aussi s'endormit-il en prononçant le nom de celle qui désormais devait illuminer sa vie.

Pauvre enfant ! l'espace, la distance, jetaient un voile bien épais sur des scènes douloureuses dont son âme avait été blessée.

Il se plaisait à contempler, en pensée, Marie assise dans sa petite chambre, parcourant le journal qu'il avait fait pour elle, et lisant quelques bons livres permis. Il approchait tout doucement, afin de suivre les mêmes lignes que suivait Marie, ne voulant avoir d'autre pensée que la sienne.

Ah ! c'est donc heureusement parfois que l'homme vit d'illusion et qu'il ignore les secrets du temps.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, partagés entre la chasse, la visite aux pièges tendus, et la conversation, le soir, à la porte des tentes. Edward n'écouait que d'une oreille distraite les paroles ou les histoires de ses amis de la tribu. On s'apercevait bien qu'une préoccupation presque pénible agitait son cerveau ; mais on respectait son silence, car on disait qu'il ne fallait pas troubler l'apaisement où le doux repos de la colombe rêvant au compagnon perdu. D'ailleurs la nature de l'enfant des bois est portée à être taciturne ; rien de surprenant à ce qu'Edward fut un peu mélancolique ; n'avait-il pas vécu parmi eux ? L'harmonie douce et plaintive de la forêt, le bruissement monotone et rêveur du fleuve n'avait-il pas bercé ses jeunes années ? Il était rêveur, et avec raison. Il avait quitté derrière lui, hélas ! une partie de son âme ; jeté au sein d'un exil volontaire, il n'osait regretter cet éloignement. Il vivait donc au milieu des souvenirs d'un passé qui se rattachait au présent par des liens bien sensibles et bien doux. Sa nature impressionnable et méditative l'emportait quelquefois sur sa volonté ; alors désertant le wigwam du Chef, au milieu de la nuit, il allait demander à la brise une inspiration, un mot de soulagement et de consolation. Il aimait ce silence solennel des nuits, qui allait bien à son âme mélancolique : ce silence qui parlait à son cœur mortellement blessé. Cet apaisement religieux, troublé parfois par le cri de quelque animal carnassier, le transportait au-delà de l'espace. Seul, au milieu de la nuit, sous le regard de Dieu qui mesure l'univers de son œil puissant, il pleurait en priant, parlant à haute voix : on aurait dit qu'une autre âme était à ses côtés, recueillant les paroles qui tombaient de ses lèvres. Dans ces moments d'illusion, il oubliait la brise qui le faisait frissonner ; l'image qu'il avait devant les yeux du cœur l'isolait pour ainsi dire de ce monde.

N'est-ce pas un grand bienfait de Dieu de pouvoir retrouver au dedans de nous-mêmes une ressemblance connue ? L'homme n'est-il que le privilège de revenir facilement sur le passé, ce privilège dirait assez l'intelligence sublime de son Créateur.

Est-on éloigné de personnes amies, aussitôt du lieu de notre exil on franchit l'espace jeté entre nous. On se retrouve au milieu de tous ces êtres chéris. On les revoit, on les entend, on les presse sur nos cœurs, et dans nos enchantements sommanbuliques, on oublie les douleurs de l'absence et les rigueurs d'une séparation qui menace de ne plus finir. N'est-ce pas un rayon d'espérance dans une nuit de douleur indicible? Ah! qui pourrait dire les bienfaits qu'on peut attendre du souvenir, de cette faculté si noble qui nous donne, il est vrai, l'illusion, mais qui n'en est pas moins précieux pour tout cela. Rien que la réalité, cela tuera, car il n'y aurait pas d'espérance.

Edward usait largement de ce droit connu des âmes malheureuses; c'était sa vie consolante: revenir sur le passé écrit en caractères indélébiles dans le fond de son âme. A toute heure du jour, une pensée pour la pauvre absente montait à son esprit; il avait un soupir à comprimer, une larme furtive à essuyer.

Le Chef voyait bien (qui peut tromper l'œil de celui qui aime?) que son Edward ne paraissait pas heureux, mais il attribuait ces moments de mélancolie au secret dévoilé; il tenta parfois de le faire sortir de cette torpeur qui menaçait son existence. Il réussit, lorsque le gibier fit son apparition sur les monticules recouverts de mousse. Alors Edward, se livrant à ses inclinations, à ses tendances naturelles, lutta d'adresse et de force avec ses compagnons de la tribu.

Quelle joie, lorsque le soir arrivé on comptait les morts! Comme le Chef était heureux de voir Edward aussi riant. Il aurait voulu le voir toujours aussi gai: le front serein, les yeux pleins de flamme; les lèvres agitées par un franc sourire. Mais sa nature l'emportait bientôt, lorsque la chasse languissait. Il retombait dans un état de sommanbulisme qui le jetait dans un monde d'idées rêveuses, et décomposait à vue d'œil son noble visage. Il n'eut pas jusqu'à son maintien qui ne se sentit de cette torpeur morale qu'il semblait chérir. Ses yeux perdaient leur éclat, son front montrait des rides à leur naissance, sa bouche ne trouvait plus qu'un amer rictus qui disait trop l'insouciance à la vie. On eut dit qu'une espèce de pressentiment glaçait son âme. A le voir ainsi songeur, assis auprès du feu, le regard perdu dans un horizon sans bornes, les "squaws" de la tribu disaient entre elles: "Pauvre petit! il a laissé tomber la chaîne de l'amitié, et elle aura été ramassée!"

Bientôt allait se passer un événement, rare dans la vie, qui devait l'absorber encore plus en lui-même.

Un soir du mois de janvier, la journée avait été pénible et les chasseurs fatigués du labeur de la chasse, ne tardèrent pas à s'endormir. Sous la hutte du Chef, Edward assis sur son lit de sapin, semble préoccupé. Une sueur froide couvre tout son corps: il a le frisson de la fièvre. Il écoute les battements de son cœur se fendant sous une impression mortelle. Il veut chasser ce fantôme qui se dresse devant ses yeux; il étend le bras pour repousser cette horrible vision, mais son bras fatigué ne touche que le vide apparent qui l'entoure. Le sommeil, ce répara-

teur de tous nos maux, s'obstine à ne pas fermer son œil.

Dans l'autre coin de la tente, sur la couche de sapin frais, le vieux Chef dort paisiblement. Il ignore la souffrance horrible qui torture son fils adoptif, car il sourit dans son sommeil. Edward, incapable de soutenir une lutte qui brise ses forces, prend le parti de chercher au grand air une dissipation qui pourra chasser loin de son esprit ce cauchemar qui lui sert le cœur comme dans un étoc. S'habillant avec précaution, pour ne pas réveiller le Chef, il sort de la tente avec l'azilité du serpent.

Quelle nuit splendide! L'air est sec et vif. Sur la plaine blanche court rapide une brise qui mord les joues; à voir les mille parcelles de neige que le vent conduit dans sa course folle, on dirait un immense boa développant sur la plaine les mille et un anneaux de son corps et de son énorme queue; si l'on en fixe une seule, on dirait que les autres, jalouses de cette préférence, rivalisent de sautillamment pour attirer nos regards. Mais ce qui frappe surtout, ce sont les aurores boréales, développant dans les cieux leur échappe de moire et d'argent. Elles sautent, elles dansent, s'agitent ensemble comme se tenant par la main; elles montent, descendent et n'interrompent leur agitation nerveuse que pour recommencer de plus belle leur mouvement capricieux que l'œil peut à peine suivre.

A la vue de tant de beautés, Edward oublie un instant qu'il est le jouet d'un affreux cauchemar. Son âme est ravie. L'enfant chrétien admire Dieu dans toutes ses merveilles, la reconnaît dans son œuvre grandiose et bien digne d'un bel architecte. Il veut tomber à genoux, mais au même instant il croit lire au firmament cette inscription en lettre de feu: "Je meurs!" Son cœur est en feu, le crâne lui fait mal.

Comme l'enfant prodigue, incertain de sa route, il marche au hasard; dirige ses pas vers la montagne qui élance vers le ciel son sommet couronné de sapins et de bouleaux rabougris, la base est plongée dans l'ombre. Il marche les yeux baissés, murmurant une prière qu'il récite sans suite et sans attention. Soudain il s'arrête. Le pied tendu et l'oreille aux aguets, il écoute, tout en s'assurant que son couteau pend à sa ceinture. Il a cru entendre un son de voix humaine. Il écoute en vain. Je me serai trompé, dit-il, c'est peut-être un oiseau de nuit froissant les branches de ses ailes; et il continue sa marche, mais une voix plus forte, plus accentuée se fait entendre. Il s'arrête étonné, et prête l'oreille. La voix part du pied de la montagne et la brise apporte jusqu'à Edward ces paroles terribles, qui semblaient sortir d'un sépulcre:

"Maudit soit le blanc qui m'a ravi ma fille! Oui, j'avais une fille, belle comme l'aurore dont elle portait le nom, et le Chef des Visages Pâles, là-bas, aux grandes huttes, l'a fait mourir. Mais malheur! malédiction! vengeance! Je suis l'amie du mauvais manitou. Le visage blanc dormira un jour dans le champ des morts et les corbeaux et les aigles dévoreront sa face blême, arracheront ses yeux de tigre. J'irai moi-même enlever sa chevelure; elle sera suspendue à la porte de ma hutte. Quand le vent du soir la fera gémir, je croirai entendre la voix de ses

souffrances, et mon cœur se réjouira. Après m'avoir ravi cette enfant que j'aimais, l'enfant du guerrier le plus beau et le plus brave, il m'a traquée dans la forêt comme une bête sauvage. Mais j'ai pour moi la vengeance du manitou, de l'esprit des ténèbres. Je lui ferai un sacrifice et il accordera ma demande de vengeance. Oui ! je veux me venger ! J'ai soif de ce sang maudit des races pâles qui viennent troubler notre bonheur !...

La voix s'arrêt un instant. Edward sent son cœur se briser sous l'effort des pulsations.

« Toi, jeune blanc, qui écoutes mes paroles, continue la voix, quoique je ne te vois pas je sens ta présence. Approche que je vois ton visage. Tu erres par la nuit, le cœur attristé, comme le passereau qui a perdu sa compagne, fidèle à ses premières années d'amour. Je te plains comme la gazelle timide errant sur la montagne et cherchant en vain à arracher de son flanc meurtri le dard empoisonné que lui a décoché la main du chasseur dans la plaine. »

A ces paroles, froides comme le vent de la nuit, Edward sentit son être frissonner. Pariagé entre la crainte et l'effroi, il avance comme à regret. Il sent un je ne sais quoi d'indicible qui le paralyse et lui dit de fuir. Il avance vers le lieu d'où partait la voix. Une femme hideuse apparaît à sa vue. Ses longs cheveux blancs tombent enroulés sur ses tempes décharnées. Sa tête couverte d'un bonnet de peau de castor, se tient raide et immobile comme le tronc d'un arbre séculaire. Ses pieds sont emprisonnés dans des mocassins de peau de daim. Sur ses épaules, dont l'une semble plus haute que l'autre, un vêtement bizarre s'ajuste assez commodément. C'est une peau d'ours gris (*grizzely*) taillée juste au corps. Ses yeux renfoncés sous l'arcade sourcillaire, lancent des jets de flamme dans la nuit ; sa bouche continuellement entrouverte par des paroles articulées sa cesse, laisse voir une rangée de dents plus ou moins bien alignées et dont la blancheur contraste avec le bronze de sa poitrine et de sa figure osseuse et décharnée : c'était un reste de beauté sur un visage décrépit. Les paupières de ses joues, comme celle de sa race, sont saillantes et bien fournies de chair veinée. A la voir assise au pied d'un arbre, la tête droite, le nez rejoignant le menton, on aurait dit une de ces ghitanes du moyen-âge, diseuses de bonne aventure, dont la mine inspirait autrefois l'horreur et qu'on faisait brûler aux portes des églises comme sorcières et suppôts de satan.

Edward, en la voyant, se sent pris de compassion. Femme, lui dit-il, tu sembles bien malheureuse ! Le froid mord brutalement la poitrine découverte : viens sous le wigwam de mon père, tu réchaufferas tes membres endoloris par la brise, au feu de l'hospitalité.

— Ah ! tu es bon, dit-elle d'une voix sépulcrale ; ton visage est blême ; tu es un blanc, ennemi de ma race, mais ton cœur est bon. Pourquoi être tombé dans les filets où tu croyais trouver un bonheur sans mélange ? Il me semble que le manitou du malheur avait suivi tes pas avec assez de tenacité pour l'empêcher de choir ainsi dans la trappe !

— Femme, pourquoi ces paroles prophétiques ?

— Tu parais étonné de mes paroles ? Sache, enfant des blancs, que je lis dans l'avenir ! Je suis la

prêtresse, la Jongleuse de la tribu des Naskapis. L'esprit du mal m'a communiqué sa force et sa puissance. et le temps passé comme les lunes à venir n'ont pas de secret pour la Jongleuse ou mieux pour la « Rose-d'eau. » Tu veux une preuve ? Eh bien ! J'ai vu dans ton cœur, meilleur que celui des blancs des grandes cabanes là-bas, la flèche empoisonnée que tu traînes dans la nuit comme un faon blessé. Ecoute, visage pâle, j'ai maudit ta race, destructrice des miens. Je voudrais, par vengeance, attirer sur ta tête les foudres du mauvais manitou, mais la compassion a trouvé place dans ton cœur pour la « Rose-d'eau, » je veux bien avoir pitié de toi. Ecoute mes paroles : elles seront terribles comme la foudre aux jours d'orages et de tempêtes, mais elles seront vraies comme l'existence d'un esprit supérieur qui récompense et punit les hommes de la terre, selon leur mérite. Oui ! dit-elle en se levant et en étendant sa main vers le Sud, oui, à cette heure, le pressentiment qui afflige ton âme n'est que trop réel, car la femme au visage blanc comme la neige de la montagne, qui t'a donné la chaîne de l'amitié, lutte contre la mort, et bientôt il ne restera plus d'elle qu'un corps sans vie, qui ne pourra plus revoir le soleil du jour, ni l'astre qui nous éclaire pendant la nuit. Remarque ce jour, Visage Pâle, et sache le souvenir de la « Rose-d'eau, » jongleuse de la tribu des Naskapis. Elle dit et disparaît à travers la forêt.

La foudre fut tombée sur la tête du malheureux Edward, qu'il n'eut pas été plus anéanti. Il ne peut plus se contenter, il tombe à genoux sur le sol durci par l'abondance de la neige ; les mains jointes, la poitrine oppressée par d'interminables sanglots.

« Mon Dieu ! dit-il, prenez ma vie, mais qu'elle vive ! Ne m'enlevez pas une dernière consolation ! Laissez moi mourir ici, mais qu'elle jouisse de la vie ! »

Comme il achevait ces paroles entrecoupées de soupirs, un hibou jeta dans la nuit son cri rauque et perçant. On aurait dit que tout conspirait à exciter dans son âme un mortel chagrin, capable de tuer une vie.

Edward se prit à trembler de tous ses membres. Il regagne en courant la cabane du Chef. Quelle nuit affreuse il passa ! Que de fantômes horribles se dressèrent devant ses yeux remplis de frayeur. Ah ! il demanda la mort comme un remède à tous ses maux, comme un libérateur bienfaisant qui nous délivre d'un poids trop lourd pour nos épaules.

Et pourtant, se disait-il, moi qui suis enfant chrétien, dois-je donc me laisser abattre par ces paroles prononcées par une misérable femme, ennemie du nom français ? Est-ce que l'âme de l'homme peut franchir ainsi les espaces, voir d'une manière certaine des scènes désolantes, et cela sans connaissance de lieu, sans connaissance topographique ? Non, non ; Dieu ne peut pas permettre que l'œil de l'homme découvre des secrets qui n'appartiennent qu'à un esprit pur, à une intelligence supérieure comme celle du Créateur du monde !

En vain cherchait-il en lui-même les meilleures raisons possibles pour calmer ses craintes et sa douleur ! Comme le naufragé, espérant l'heure de sa délivrance voit le sombre désespoir s'emparer de son

âme à mesure que l'heure s'écoule, ainsi il voyait le spectre de la mort se dresser devant lui dans toute son horreur et sa nudité.

"Mourir, sans la voir ! se disait-il. Mourir si jeune sans entendre tomber de ses lèvres un dernier adieu ! Elle mourrait ainsi loin de moi, sans presser cette main qui lui jura fidélité ! Je ne pourrai pas assister à sa dernière heure, essuyer sur son front pur et blanc, les sueurs de l'agonie ! Dieu ne saurait m'éprouver de cette sorte ! Mon Dieu ! que c'est triste de se voir ainsi torturer par ces cauchemars ! Ah ! je tombe à genoux devant vous : ne brisez pas deux vies à la fois ! C'est bien assez que l'aie été jeté dans le monde sans appui, sans parents, pour qu'il me soit permis d'espérer un moment de repos dans un bonheur que je me suis plu à réhausser par la vertu et le mérite de celle qui en est l'objet. Du moins, qu'elle meurt auprès de moi ! Il me semble que le départ pour l'éternité serait moins cruel et moins pénible pour cette enfant qui entre dans la vie. Je lui dirais combien je l'aime, et en m'écoutant elle vous remercierait de lui avoir donné un ami !"

Ainsi s'écoula la nuit, nuit pénible qui brise en un instant une âme sensible, qui émousse le caractère le plus ferme et le plus solide. Combien de larmes coulèrent des yeux d'Edward ! Il pria et ses lèvres tremblantes s'ouvraient plus souvent pour soupirer des sanglots. Combien de fois déjà avaient-elles coulé ces larmes ? Ah ! le cœur qui veut aimer doit connaître le fouet de la douleur : il faut qu'il gémit même au sein d'un bonheur sans larmes, souvent bien amères. L'amour et les larmes se donnent la main : compagnons inséparables, ils marchent à travers le chemin de la vie, souriant aux mortels qui, presque toujours, suivent leurs pas avec avidité. Ce sont deux cœurs couronnés de roses et dont le gracieux sourire captive toujours le cœur des hommes.

XIII

PRÉDICTION ACCOMPLIE.

Le malheur est de fer, le joie est de roseau.

ANNE LEGALAS.

Les tombeaux nous disent que dans leur sein finissent nos douleurs et nos joies.

Le flot de notre vie se ternit avant de disparaître.

CHATEAUBRIANT.

Combien de fois n'arrive-t-il pas dans la vie qu'un malaise subit, qu'une douleur inconnue passent comme un vent de malheur et fassent battre nos cœurs en courbant notre front sous un terrible pressentiment. C'est un peu je ne sais quoi d'indéfinissable qui porte l'homme à croire à ces avertissements qui ont une grande vogue parmi les populations laborieuses et chrétiennes de nos campagnes canadiennes.

Pendant les soirs pluvieux de l'automne, pendant que la fumée des pipes monte en spirales bienâtres vers le plafond, lorsque l'âtre est entouré de braves cultivateurs, combien de têtes blanchies par l'âge n'ont-elles pas mis en émoi leurs auditeurs, en racontant ces récits d'avertissements, de morts connues d'avance, de malheurs prédits par des intermédiaires invisibles, des agents inconnus !

Cette croyance a jeté de profondes racines dans le cœur de nos bons villageois, surtout chez le sexe féminin des campagnes. C'est tout naturel, car il y a dans ces sujets ample matière à faire un thème plus ou moins développé. Cependant cette superstition qui peut être possible en elle-même, trouve place non-seulement sous le chaume, mais dans les palais et les antichambres dorées. La tête couronnée, comme le vieillard courbé sous le poids du travail des champs, y croient de toute leur force. De là ces mille et une légendes dont le peuple peu instruit est si friand. On se les redit cent fois au coin du feu, on les répète sans cesse ; elles passent de père en fils, et cela presque sans altération. C'est une tradition qui s'enchaîne avec les ans et qui ne perd pas un anneau, car cette perte serait vite réparée par les intéressés.

Laissons Edward se torturer l'âme sous une poignante douleur, et revenons au village de B.... à la ferme de S.....

Janvier brille partout. La neige, vaste nappes blanche, couvre la terre et fait plier les branches des sapins verts. Le chemin du roi est animé par un va et vient de voitures, malgré le froid excessif de la journée, car le jour de l'an continue sa marche bachique pour rouler dans l'abîme avec le jour des Rois, au moins pour ceux qui ne se font pas gloire d'être annuellement les disciples de dame Bouteille. Parmi ces carioles, ces sleighs et ces traîneaux, une voiture attire l'attention de tous. Deux robustes chevaux, d'une allure réglée, traînent facilement le véhicule. Sur le siège, un homme à la barbe grisonnante s'efforce à faire résonner son porte-voix gelé. C'est le postillon, homme bien connu de nos campagnes, alors que la vapeur ne troublait pas de ses cris stridents la solitude et le recueillement de nos plaines. Arrivé devant la ferme S..... le postillon arrête ses chevaux et s'empresse de débarrasser, des peaux qui les enveloppent, deux personnes inconnues.

— Sommes-nous arrivés chez M. S.... ?

— Oui, mesdames, répond le postillon. Je ne fais pas languir les pratiques, surtout lorsque le vent nous mord les joues jusqu'au sang. Mais hâtez-vous de rentrer, car la brise est sèche. Tout en parlant ainsi, le postillon aidait à tirer du fond du sleigh nos deux inconnues.

A la ferme on a vu la voiture arriver, aussi on s'empresse autour des nouvelles arrivantes. Le feu pétille dans l'âtre ; on les dépouille de ces châles, de ces manteaux qui les enveloppent des pieds à la tête.

— Qu'il fait froid, madame, dit l'une des deux de sa voix douce et caressante. Nous trouverons le poêle bon, n'est-ce pas, ma Sœur Ste-Cécile ? Eh ! j'oubliais ! comment va notre chère malade ?

— Elle est faible, dit en soupirant Madame S.... Combien elle va être heureuse de votre arrivée ! A toutes les heures elle me demande : Sœurs Ste-Candide et Ste-Cécile vont-elles arriver bientôt ? Je suis heureuse pour elle de votre présence, mes Sœurs, car elle aura plusieurs mères pour en avoir soin.

— C'est vrai, répondit une des Sœurs, mais vous feriez mieux que nous, car, voyez-vous, c'est votre enfant à vous.

La "Sœur de Charité" comprenez-vous tout le charme divin que renferme ce mot sublime ? Ah ! je ne sais pas pourquoi ce nom là me rend joyeux. Devant la Sœur de Charité qui passe je puis tomber à genoux et adorer, si l'adoration n'était pas réservée qu'à Dieu. Vous riez peut-être, vous qui me lisez de cette manière d'agir que vous nommerez excentricité, sensiblerie, et que sais je encore ? mais qu'importe ! n'ai-je pas un cœur pour sentir ? Ce que j'écris je le pense et je l'éprouve.

Pour moi, la Sœur de Charité c'est la mère se penchant sur un berceau de dentelle et gazouillant des paroles douces et limpides comme le cristal de l'eau ; c'est l'Espérance, souriant au voyageur qui entreprend le voyage de l'Eternité ; c'est l'ange merveilleux inclinant son front pâli à l'ombre du cloître, prêt du chevet du moribond, et murmurant à l'oreille d'un frère mourant des paroles de vie, des accents dignes du ciel qui semble être le lieu d'où il est tombé. Ah ! pour moi je ne désire qu'une chose : Quand l'heure de quitter cette terre sera sonnée ; quand le terme des sacrifices sera fini ; qu'une maladie cruelle, dernière épreuve, clouera mon corps usé sur un grabat digne de moi, je voudrais voir assis à mon chevet cette sublime enfant de St-Vincent qui n'a pour voile que sa vertu ! Oui vivre misérablement, travailler avec résignation, mais mourir en entendant une voix d'ange me parler du ciel !

Pourquoi ces Sœurs de Charité à la ferme S... ? Pourquoi ont-elles quitté leur couvent pour venir en ces lieux ? C'est que le malheur a frappé à la porte de cette maison bénie : maison bénie, car le malheur est un ami que Dieu envoie à ceux qu'il aime. Qui ! sous ce toit, naguère joyeux, où le bonheur semblait avoir fait son séjour, la maladie cruelle, terrible, était venu fondre sur celle qui aurait dû être épargnée à cause de sa jeunesse et de sa beauté. Hélas ! la tempête respecte-t-elle l'humble violette qui croît au bord de l'onde ?

Nos Sœurs sont accourues à la voix d'une mère les implorant de venir auprès de son enfant, Marie Aimée.

Devançons, un instant, l'arrivée des Sœurs de Charité auprès de la malade. Pénétrons dans ce sanctuaire de la jeune fille, sanctuaire témoin de ses pensées secrètes, de ses desirs comprimés. La malade est là, assise dans son lit d'une blancheur éclatante ; elle s'appuie faiblement sur une pile de coussins moelleux. Est-ce donc là Marie-Aimée ? Oui, ce sont ses traits un peu altérés. Son front toujours noble et élevé, a pris cette blancheur mate particulière aux personnes malades. Ses joues sont creuses et n'ont plus cette rougeur qui témoigne un sang riche coulant dans les veines. Sa lèvre inférieure est pendante : signe caractéristique d'une maladie qui fait souffrir peu à la fois mais dont la douleur incessante fait éprouver un malaise indéfinissable et fait de notre couche un lit de pointes acérées.

A cette heure du jour où nous pénétrons dans la chambre de Marie-Aimée, son regard affaibli semble errer sur la vaste plaine blanche du fleuve gelé qu'éclaire un faible rayon de soleil. Elle interroge l'horizon qui se perd là bas avec les montagnes

bleues, cherchant en vain une ombre qui lui dise : "c'est lui ! Il arrivera à temps." — Mais espoir perdu, vaine illusion, l'espace lointain, presque sans fin, apparaît seul à sa vue. Elle ferme ses yeux, et sa pauvre tête retombe lentement sur l'oreiller. On dirait qu'elle dort éternellement, mais le battement de son cœur soulevant sa poitrine, nous dit assez que le sang qui circule dans ses veines n'est pas encore taré. Ah ! elle a bien souffert depuis l'heure affreuse où elle vit disparaître sur la mer le faible esquif emportant vers le Pôle Nord une partie de son âme, car la foi et la résignation avaient de trop profondes racines dans son cœur. D'ailleurs elle n'ignorait pas, la chère enfant, que le désespoir, compagnon du suicide, n'appartient qu'aux lâches, aux esprits faibles et énervés.

Marie-Aimée se résigna à son sort, voyant en toute chose le doigt de la Providence. Elle pleura en priant dans le silence de son âme, et le Christ appendu à la muraille de sa chambre connut les replis intimes de son âme. Seul il vit couler ses larmes, gage de tendresse et d'une affection brisée par un départ cruel et un doute perfide. Seul, il entendit ses soupirs oppressés, signes non équivoques d'une âme que la douleur enveloppe de ses replis nouveaux. Aussi cette existence pénible, cette souffrance morale continuelle, ces songes affreux d'une imagination nerveuse et malade, ne tardèrent pas à miner cette frêle enfant dont la santé était toujours chancelante.

Quand la froide bise de l'automne eut dépouillé les arbres du bocage, Marie-Aimée sentit se renouveler ces douleurs cuisantes d'une maladie contractée le jour, où tout en sueurs, elle tomba dans le lac qui faillit devenir son tombeau. C'était un poison mortel qui s'infiltrait lentement mais efficacement dans les veines que parcourait un sang affaibli : germe fatal d'une maladie sans remède, qu'on nomme "consommation" : ce vautour qui ronge sans cesse la poitrine du malade, et enlève chaque jour les parcelles d'une vie qui va s'éteignant peu à peu comme les dernières flammes d'un foyer qui se consume lentement.

Un soir du mois de novembre, mois de tristesse, après avoir prié pour les morts, comme le font toutes nos bonnes familles canadiennes, Mme S..... s'était assise près du poêle. Marie prit un guéridon délicat dont la couverture finement travaillée était l'œuvre de ses doigts habiles, et vint s'asseoir tout auprès de sa mère, pour reposer sa tête sur les genoux de celle qui lui avait donné le jour. Le poêle bourdonnait son chant, tandis qu'au dehors la brise glaciale fouettait les vitres des chassiss. Le père de Marie, fatigué du travail quotidien, reposait tranquillement sur un large sofa, dans un coin de l'appartement. Le silence le plus absolu régnait dans la salle. Madame S.... caressait de sa main si pure et si blanche de son enfant, et relevait avec soin les tresses de sa longue chevelure qu'elle avait rejetée sur son cou. C'était une chevelure digne de couronner une tête aussi bien faite que celle de Marie Aimée.

— Maman ? dit enfin la jeune fille.

-- Quoi, mon enfant ?

-- Penses-tu à Edward parfois ?

— Mais oui ; ma pensée était justement portée vers lui. Il ne doit pas avoir chaud à cette heure ! Et toi, Marie, tu ne l'oublies pas, je suppose ? dit la mère en la regardant dans ses yeux avec un sourire affable.

— Moi, maman, je pense sans cesse à lui. Ah ! il arrivera peut-être trop tard !

— Que veux-tu dire, Marie ?

— Oui, il viendra avec l'été, et moi je partirai avant la fonte des neiges.

— Tais-toi, malheureuse enfant ! Pourquoi me torturer ainsi le cœur !

Marie, alors, sentit couler sur son front les larmes maternelles arrachées par un doute cruel qui transperçait l'âme de sa mère.

Pardonne-moi, maman, si je t'ai fait de la peine, je ne parlerai plus ; et elle sentait ses yeux mouillés de larmes. C'était la première fois qu'elle pleurait devant sa mère tremblant de crainte à la pensée de perdre son enfant chérie.

Sa mère la caressa avec plus d'affection comme si elle eût voulu écarter de Marie le voile ténébreux qui menaçait idéalement son existence. Elle embrassait cette tête chérie qui reposait sur ses genoux, se demandant si Dieu aurait la cruauté de lui enlever son trésor, son unique consolation.

Le lendemain de cette soirée pénible Marie, dans un effort pour tousser, vit son mouchoir se tacher de sang. Elle pâlit affreusement et se sentit défaillir.

Ah ! dit-elle, Edward n'arrivera pas ! Sacrifices ! sacrifices ! pourquoi m'accompagnez-vous toujours comme un ami fidèle ? Du moins que je le voie ! que je puisse mourir tranquille sous son regard, lui disant que je meurs en l'aimant. Ah ! son regard, où se lisent l'amour et la fiélicité, me donnerait la force de sortir de ce monde, et il me semble que je quitterais la vie en souriant.

Marie se garda bien de parler de cet événement. Ce mouchoir, tacheté de sang, fut soigneusement dérobé aux regards de sa mère, car elle comprit que la vue de ce sang l'affligerait trop.

Pauvre enfant ! ses forces diminuaient avec rapidité. Elle sentait la mort approcher à grands pas ; et cependant, avec cette espérance invincible, l'espérance de vivre, elle croyait bien éloigné le moment suprême des adieux.

Enfin, vaincu par son état de faiblesse excessive, ses forces la trahissant, elle dut à contre-cœur prendre le lit.

Janvier venait d'apparaître avec la nouvelle année. Marie malade demandait à cette nouvelle messagère quel sacrifice ou quel plaisir subtil elle lui réservait dans les plis de son manteau. Elle voulut répondre pour elle : « la mort ! » Mais elle semblait n'y pas croire ; c'était comme un rêve qu'on caresse, elle ne songeait pas à éloigner cette pensée, cette vision, car elle n'y croyait pas, ou plutôt elle paraissait insouciance.

Un soir, après avoir demandé un crayon et du papier que sa mère lui apporta avec empressement, Marie se mit à écrire aussi longtemps que ses forces le lui permirent. Elle versa quelques larmes qui mouillèrent en maints endroits ce papier sur lequel elle avait gravé des paroles de feu sorties de son âme aimante. Quand fatiguée elle eut terminé sa

longue missive, elle porta ce papier à ses lèvres, y imprima un long baiser et le cachetant avec soin, le plaça sous son oreiller. Ils le retrouveront bien, dit-elle ; et sa tête retomba sur le côté droit de son épaule. Une espèce de léthargie s'empara d'elle ; cet état ressemble au repos éternel, et le malade semble le préférer à tout autre.

La nuit même du jour où Marie écrivit ce papier, contenant sans doute ses dernières volontés, elle tomba dans une telle prostration qu'on craignait qu'elle ne deserta la terre. Mais heureusement les soins empressés du Docteur du village la ramenèrent bien vite à un état plus calme. C'est alors qu'elle demanda à voir près d'elle les Sœurs de Charité qu'elle avait toujours aimées. C'était son désir, et pour sa mère c'était un ordre formel. Aussi les manda-t-elle aussitôt ; et ces bonnes Sœurs, toujours prêtes à secourir les malades, ne tardèrent pas à accourir malgré le froid de la saison.

Elles sont enfin arrivées et Marie a souri de joie en entendant leurs voix aimées monter jusqu'à sa chambre. Aussi, comme elle fit un effort pour sourire quand elles entrèrent dans le lieu où elle reposait. Elle leur tendit sa main desséchée et amaigrie.

Merci ! mes bonnes Sœurs, dit Marie, d'être venues auprès de moi ; je partirai avec moins de peine.

— Il ne faut pas prier de ces choses tristes, mon enfant, lui répond Sœur Ste-Cécile, en lui faisant baiser la croix d'argent suspendue à son cou et tombant sur sa poitrine.

— Je ne veux pas me faire illusion, mes Sœurs. D'ailleurs ne me donnez pas une espérance que je sais vaine maintenant. Et puis, il ne m'en coûte pas de partir ; je vais ouvrir la route vers un monde meilleur, à ceux que j'aime ici-bas.

— Enfant ! lui dit alors sa mère, ne parle donc pas ainsi. Tu sais bien que tu ne peux pas mourir !

— Mère, pourquoi crains-tu ? Ah ! je sais qu'il en coûte au cœur d'une mère de voir mourir son unique enfant ; mais moi, si jeune et mourir ! penses-tu que cette pensée ne me fait pas mal à l'âme ? Mais qu'importe quelques jours de plus ou de moins sur cette pauvre terre. D'ailleurs le Christ que tu vois là me console par sa présence et semble m'encourager dans cette pensée : quitter la terre avec plaisir, malgré que j'y laisse ceux que j'aime, une partie de moi-même. Je ne mourrai donc pas tout à fait, puisque quand j'aurai quitté cette terre, on pensera encore à moi. Pauvre Edward ; mon frère ! comme il va souffrir ! Maman, tu le consoleras.

— Votre frère est donc absent ? demanda Sœur Ste-Cécile.

— C'est mon frère d'enfance, répond Marie, un jeune orphelin que Dieu m'a fait connaître et aimer.

Elle avait trop parlé ; elle retomba inerte sur ses oreillers. Le sang affluait vers la partie malade et les extrémités étaient froides, les mains glacées, le front baigné de sueurs grosses comme des perles : les sueurs de l'agonie.

Quel empressement de la part des Sœurs pour la ramener de cet état d'insensibilité. Hélas ! elles voyaient, accablées qu'elles sont aux symptômes significatifs de la mort, elles voyaient, dis-je, que la

maladie allait vite, et que bientôt l'infortunée, maintenant aux prises avec la mort, trépasserait dans leurs bras.

Sa mère croyait bien aussi qu'il n'y avait plus d'espoir ; mais tant que son enfant soupira, elle eut la force de se contenir. Ses larmes, permises à la nature humaine, surtout à l'amour maternel, coulaient de ses yeux rougis par les veilles incessantes. Son mari, plus fort, mais non moins peiné, n'avait plus de paroles ni de sourires sur les lèvres. Il ne pouvait que consoler son épouse et lui dire d'être forte comme cette sublime Mère du Calvaire, qui donna au monde l'exemple d'un sacrifice saintement accepté. Marie ne sortait pas de son état de faiblesse. Elle pouvait à peine parler ; sa poitrine oppressée et brûlante se soulevait sous les efforts de l'expectoration. Elle passait par des crises indicibles où l'on craignait à tout instant la voir expirer. Les yeux démesurément ouverts, le regard fixe, la bouche entrouverte, pressant de ses deux mains sa poitrine ruinée, elle souffrait énormément. Elle n'avait pas la force de se plaindre, et eut-elle été capable que la vue seule du Christ l'en eût empêché.

Ah ! de cette croix divine sortent des consolations surhumaines qui font désirer souffrir encore.

Enfin, le 15 janvier au soir, le pasteur du village, le même du temps d'Edward, vint porter à Marie les derniers sacrements. Elle était calme et résignée. Elle lui ouvrit son cœur, et pour la première fois il apprit, le bon curé, qu'elle aimait Edward et qu'elle allait l'attendre là-haut, comme elle disait en montrant le ciel.

Marie reçut dans son cœur Celui qui fortifie pour le voyage de l'éternité ; elle oublia la terre pour ne penser qu'au bonheur céleste qu'elle anticipait. Elle était heureuse, car elle possédait Dieu dans son cœur, et le prêtre à son chevet.

Le prêtre, on le retrouve à toute heure de la vie. Il sourit au berceau, veille sur l'enfance, console l'âge mur et console la vieillesse. Il vient aussi verser une larme d'attendrissement sur la tombe entrouverte. Il est le médiateur entre le ciel et la terre ; c'est lui qui fortifie les malades qui vont entreprendre le grand voyage de l'éternité en oignant les moribonds des saintes Huiles de l'Extrême Onction, car de même que les athlètes d'autrefois assouplissaient leurs membres par l'huile avant de se mesurer avec un adversaire sur l'arène, ainsi le moribond fortifie son corps par l'Extrême Onction, afin de pouvoir lutter vaillamment et sans faiblesse contre les attaques furieuses qui l'assaillent sur son lit de mort.

Marie munie de tous les sacrements dont l'Eglise, notre sainte mère, dispose comme consolation à ceux qui vont quitter la terre, Marie demeura calme et souriante. Un instant de repos lui était accordé avant le suprême combat contre l'agonie. On aurait dit qu'elle reprenait des forces pour lutter avec avantage contre cette passe sérieuse : le passage de la vie au tribunal de Dieu, notre souverain juge.

Les deux Sœurs de Charité, penchées sur sa couche, épiaient le moindre mouvement de sa poitrine ainsi que de sa figure qui rayonnait de l'aurore des saints.

A genoux ! dit tout à coup Sœur Ste Candide qui tenait une des mains de la mourante : car elle venait de sentir le pouls s'arrêter de battre d'une manière subite.

A ces paroles, Eliza anxieuse, tombe à genoux et récite à haute voix la " prière des agonisants ; " elle s'arrêta souvent pour laisser passer de ces soupirs qu'elle ne put comprimer dans sa poitrine surchargée.

Marie avait encore sa connaissance. Levant sa main défaillante, elle l'étendit au dehors de son lit, puis la posa sur le front de sa mère, et on l'entendit murmurer : " Je vous attends avec lui au ciel ! " Et ramenant sa main, elle croisa ses deux mains sur sa chaste poitrine en y étreignant l'image de notre Sauveur, ce Christ qui lui avait tant de fois souri dans sa douleur et qui seul avait été témoin de ses larmes versées pour l'absent. Elle voulut porter à ses lèvres bleuies et retirées cette image sacrée, suprême consolation des mourants, mais elle n'en eut pas la force, et Sœur Ste-Cécile dut l'aider à réaliser son fervent désir. Peu après, ses bras amaigris commencèrent à s'agiter comme mus par une espèce de ressort ; sa tête toujours encadrée de ses cheveux noirs, se tournait de côté et d'autres, semblant chercher de l'air pour remplir ses poumons asséchés. De grosses gouttes de sueur perlaient à ses tempes et à son front toujours noble et bien aligné. Puis ses yeux, ouverts un instant, se fermèrent insensiblement tout en perdant de leur éclat premier, et sa bouche s'entrouvrit légèrement comme pour laisser passer plus facilement le dernier souffle de la vie. Ses membres se raidirent sous un imperceptible effort, et son âme quitta la terre sans bruit, comme s'éteint au soir les dernières rayons d'un soleil de juin. Une âme avait quitté la terre et le ciel s'était augmenté d'un ange.

Onze heures sonnaient à l'horloge d'en bas. C'était l'heure où Edward, hanté par un pressentiment pénible, livrait son front brûlant au vent glacé des régions du Nord et entendait tomber des lèvres d'une sorcière Naskapis, ces paroles qu'il ne voulut pas croire : " La vierge pâle qui t'a donné la chaîne de l'amitié lutte contre la mort, et bientôt elle descendra dans la sombre demeure des ombres. "

Que dire de la scène navrante qui se passa alors, lorsque Marie-Aimée ne fut plus de ce monde ? Une mère, n'écoulant que sa douleur, dont la violence n'avait plus de borne, se livrant au désespoir morne et terrible qui suit les espérances longtemps caressées et que la réalité poignante renverse. Une mère se jette sur le cadavre presque froid de son unique enfant, le fruit d'une union bénie du ciel, elle l'étreint dans ses bras, lui parle comme si elle eût été vivante ; elle l'appelle par les plus doux noms, et son enfant demeure là, immobile sur cette couche chaude et qui refroidit avec le corps.

Vous qui me lisez, n'avez-vous jamais assisté à ces drames navrants où la douleur semble aux prises avec le désespoir, lorsque la mort a pénétré sous le toit où repose des têtes chères et précieuses à tous. N'avez-vous pas été témoin du spectacle unique d'une âme s'envolant au ciel, au milieu des larmes et des sanglots d'une foule d'amis priant à genoux ? Vos yeux ne se sont-ils pas arrêtés un instant sur la

chaste figure d'une enfant angélique que la mort a frappé à son aurore, elle qui faisait la consolation comme l'ornement de sa famille? N'avez-vous pas vu une mère en pleurs, comme autrefois la Vierge des Martyrs au pied de la croix; sa vue ne vous a-t-elle pas rendu triste et rêveur? Car la souffrance d'une mère ne se comprend pas; il n'y a pas de mots en aucune langue pour rendre ce que ressent le cœur maternel blessé dans ses fibres les plus intimes, blessé dans son amour maternel! Si vous avez été témoin de ces scènes délirantes d'un départ pour l'éternité, vous comprendrez facilement ce qui doit se passer à la ferme S... après la mort de Marie: car ces scènes se gravent pour jamais dans notre mémoire, une fois qu'elles ont frappé nos yeux et notre esprit.

Selon la coutume, le corps de la défunte resta exposé pendant trois jours. Tout le village chérissant cette douce enfant qui avait grandi et souffert à l'ombre de la vénération de tous, vint visiter son lit funéraire et jeter sur son corps un peu d'eau bénite, en récitant le *De profundis*.

Le troisième jour au matin, malgré le vent sec du 18 janvier, un grand nombre de voitures venues des environs, accourut au service solennel, chanté par le vénérable pasteur qui avait assisté les derniers moments de la jeune fille. L'orgue prit cette fois une voix sourde et attristée. C'était des notes brisées et mourantes qui couraient par toute la nef, ondulant lugubrement sur la voûte pour retomber lourdement sur les cœurs des assistants. Tout le monde pleurait cette chaste enfant, enlevée si jeune à l'affection des siens. Aussi quelles prières s'unissent à la voix du prêtre, pour le repos de son âme. Le service terminé, le corps fut transporté au cimetière, où il fut déposé soigneusement. La tombe fut placée tout près de la grande croix noire qui orne tous nos cimetières. Un humble monument de pierres indique le lieu de son repos.

Pauvre jeune fille, si jeune et déjà sous la froide pierre d'un tombeau, dors en paix! Que les larmes de ton frère Edward ne troublent pas ton repos. Que les vers du sépulcre respectent ton corps de sainte; que les oiseaux du ciel, au printemps, t'apportent leur chant suave pour réjouir un peu le séjour morne et pénible de la tombe!

XIV

TRISTE RETOUR.

J'irai à elle, mais elle ne reviendra plus à moi.
"André a loi, ma elle non retourne à me."

ÉPITAPHE.

Les tristesses du cœur sont une plaie universelle.

Eccl. CH. 7. V. IV.

Un soleil de juillet brille dans tout son éclat, ses rayons parcourent le ciel limpide comme une glace de Venise, bleu comme le ciel tant vanté de l'Italie. Sur le fleuve agité, une brise légère court rapide comme un coursier et soulève l'écume sur le sommet des vagues roulantes et creusant parfois des abîmes. Dans le port du village indien, une barque légère, dont la voile est gonflée, attend que l'aurore

soit levé pour prendre sa course sur l'onde aux flots bleuâtres et voler aussi lentement que l'allouette des mers. Sur le rivage miroitant sous les rayons du soleil, deux personnages tiennent le discours suivant:

— Tu ne viens pas, père, au village des blancs?

— Non, mon enfant! Je suis las, et ce voyage que je serais heureux d'entreprendre avec toi pour rait me rendre pire, car tu sais que je suis aussi vieux que les chênes de la forêt! et la vie ne tient plus que par un fil dans ce corps usé. Va mon fils. Sois dans ton voyage le moins longtemps possible et rapporte ici la cassette qui t'appartient. Nous l'ouvrons ensemble, car elle contient peut-être d'utiles renseignements sur la vie de ton père, que tu n'as pas connu.

— Je pars, mon père; mais Dieu sait quand je reviendrai. J'ai des amis bien chers sur la côte Sud, et ils tâcheront de me garder le plus longtemps possible, car je ne les ai pas vus depuis un an; mais n'allez pas croire qu'ils me feront oublier mon père adoptif. Vous savez bien que vous m'êtes trop cher pour cela.

— Va, mon enfant! J'attendrai, dans mon wigwam désert, ta venue avec patience, me consolant à la pensée que mon fils reviendra sous ma tente, et ne me laissera pas seul dans le monde, seul avec mes souvenirs. Mais Edward, as-tu pensée à la tombe de ta mère? As-tu prié pour elle avant ton départ? Ah! il faudrait être bien ingrat pour l'oublier.

— Oui, je suis allé prier sur son tombeau, lui disant que j'allais bientôt revenir.

— Tu as bon cœur, Edward; ton âme est belle devant Dieu, le ciel te bénira.

— Et vous aussi, mon père, le ciel ne manquera pas de vous bénir pour tout ce que vous avez fait de bien envers le pauvre enfant de la naufragée.

La brise mollie, s'écrie le capitaine de la barque, qu'on s'empresse.

— Adieu, Edward!

— Adieu, mon père! n'oubliez pas ma mère que je laisse sous votre garde.

— Ne crains rien. J'irai prier là où tu t'es agenouillé si souvent!

Le canot, se détachant du rivage, aborda les bastingages du petit navire qui, quelques minutes plus tard, prenait la haute mer et mettait le cap sur le village de B.....

Edward se sentait joyeux. Son âme s'ouvrait à l'air léger, car, se disait-il, il me sera donc enfin donné de revoir ma chère Marie, cette enfant dont l'absence m'a révélé la nécessité de sa présence, de ses paroles et de son amour. Il devançait de sa pensée la vitesse du bateau bondissant sur les vagues et qui semblait ne pas marcher au désir de son cœur. Déjà il se revoyait à ses côtés, pleurant de joie de la revoir. Il y avait si longtemps qu'il ne l'avait pas vue! Lui, si malheureux pendant cette absence qui menaçait de durer un siècle pour son âme, il allait donc encore pouvoir goûter un instant le bonheur indicible! Tout était rose, tout était doré, le bonheur inondait toutes ses facultés internes.

Pauvre enfant! arrête et retourne, il en est temps encore; tu ne sais pas quel malheur terrible va fondre sur ton existence! Tu ne sais donc pas que la

bonheur est fugitif comme l'onde, sur cette terre ? Tu ignores encore que l'échafaudage de notre bonheur tombe au moment où l'on y pense le moins, où tout semble nous entourer d'une auréole de paix et de sérénité : c'est l'accalmie avant la tempête ! Cette chute est d'autant plus pénible et plus dure que notre pensée était plus haute, nos espérances plus souriantes ! Rêves d'avenir heureux ; châteaux de fumée bâtis sur l'inconstance et le périllement des choses de ce monde ; horizons aux couleurs roses et éphémères : vous consolez le cœur de l'homme qui ne vit que d'illusions ; vous le fascinez dans un moment d'indicible bonheur ; mais souventes fois vous vous évanouissez aussi vite que cette brume matinale qui se dissipe sous les premiers baisers du soleil, comme cette bulle légère que le vent emporte, comme une blanche écume qui se dissipe dans l'espace.

Enfin, après une heureuse traversée, Edward aperçut le village de B..... se détachant en blanc sur le noir du bois qui l'encadre dans presque toute sa longueur. Mille vitres étincelaient ou se rougissaient sous les rayons du soleil baissant à l'horizon : on aurait dit que toutes les maisons du village étaient la proie d'un incendie.

Avec qu'il bonheur Edward salua cette terre où il avait appris à aimer, où il avait laissé dans les larmes une amie aussi douce qu'aimante et bonne !

Pauvre Mariel ses os durent tressaillir dans la tombe au cri de bonheur poussé par son Edward.

Lui, en voyant son village c'était la félicité, le comble de ses desirs. Aussi contemplant-il avec peine l'expression intérieure de sa joie au comble. En mettant le pied sur le sable du rivage, comme l'exilé de son pays qui le revoit après plusieurs années de captivité, il se baissa pour implanter ses lèvres sur cette plage, pleine de doux souvenirs. Et pourtant une ombre passa imperceptible sur son front pâli. Un souvenir venait de traverser son esprit. Ici, dit-il, en désignant une pierre plane, ici nous avons pleuré pour la première fois ; et il se retourna pour jeter un regard sur la ferme S... dont le toit devait abriter celle qu'il venait d'évoquer dans une douloureuse pensée, et qu'il avait tant regrettée dans l'exil. La fenêtre de sa chambre, là où il avait aperçu, au départ, une main blanche agitant un mouchoir, est fermée et semblait morne, attristée. C'est curieux, dit-il ; c'est l'heure où l'oiseau chante, où l'air est pur, où les jardins exhalent mille parfums qui se répandent dans l'air, et sa fenêtre est fermée ! Aurait-elle oublié que le chemin qui doit me ramener, on ne l'aperçoit que de sa chambre seulement ? Et elle ne doit pas ignorer que c'est le temps marqué pour l'heure de mon arrivée.

Edward ne pouvait s'expliquer ce silence, cette torpeur qui semblait envelopper la ferme ; elle, au trefois si agitée, si riante, aujourd'hui si sombre, si lugubre ! Il eut une espèce de malaise indéfinissable dont il ne pouvait s'expliquer la nature. La joie n'était plus bruyante et folle comme à ses premiers pas sur le rivage ; son front se plissait sous l'effort d'une pensée qui semblait lui peser lourdement sur le cœur. Les paroles de la "Jongleuse Narkapis" avaient-elles résonné à son oreille ? Étaient-elles venues subitement planter un poignard dans son

âme, en lui rappelant cette heure d'angoisse sous le ciel du Pôle Nord ? On pouvait le croire à son visage, à son air inquiet, à ce tic nerveux qui démontre une préoccupation pénible et peu commune.

Edward s'avance donc vers le presbytère. Sa première visite, tout naturellement, devrait être pour celui qui l'avait aimé comme un père ; qui avait jeté dans son âme le germe d'une instruction solide devant produire de bons fruits pour l'avenir. Oui, de la base dépend la solidité de l'édifice. Aux architectes intellectuels, il appartient de ne pas bâtir sur le sable mais sur le roc, c'est-à-dire sur des principes religieux et sociaux qui ne présentent aucun côté aux prises, à l'assaut des ennemis de tout ordre.

Edward s'écrit le bon curé, en le voyant franchir le seuil de ce toit béni, séjour de la vertu consacrée et éprouvée ! Pauvre enfant ! que je suis heureux de te revoir !

— Et croyez qu'il en est de même pour moi aussi, monsieur le Curé.

— Tu es fâché à venir voir les anciens amis. Je n'attendais pas moins de toi. Cette conduite prouve que tu ne nous as pas oubliés !

— Comment aurais-je été capable d'oublier, monsieur le Curé ? Je n'aurais sûrement pas profité des leçons que votre bon cœur m'a données ; et d'ailleurs c'est naturel, cela, de ne pas oublier ceux que l'on aime, qui nous ont tendu les bras dans le besoin, et qui ont eu une parole d'amour pour retremper nos âmes attendries. Moi je suis ainsi fait, monsieur le Curé : "L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime," dit la chanson. Voilà en quelques mots mon caractère. Oui, l'absence, l'éloignement ne m'empêchent pas de penser à tous ceux que j'aime, de les aimer encore et de soupirer toujours après le moment de jouir de leur présence. Si j'avais eu une mère pour m'élever saintement, pieusement sous son égide, j'aurais peut-être été meilleur ; mais je n'accuse par trop le ciel, puisqu'il m'a fait rencontrer des cœurs dévoués pour m'instruire et me rendre meilleur. Ah ! je serais bien ingrat, si je devais effacer de ma mémoire ces noms chéris, intimement liés à mon existence.

— Pauvre enfant ! dit le Curé, tu es bien toujours le même ! Ton cœur est trop bon pour la terre. Ah ! cette âme noble qui anime ton être est digne d'une noble cause. Enfant ! je te le dis, tu seras un apôtre du Christ ! Mais changeons un peu de conversation. Tu n'as pas éprouvé trop de déceptions ni de malaise dans ton voyage, d'après ce que je peux juger par ton visage toujours rayonnant de santé ? Aucune blessure ?

— Aucune ! J'ai fait mon devoir et j'ai su tirer mon épine du jeu, comme on dit. Malgré toute l'attraction que j'ai pour la chasse, je n'ai pas cessé de trouver le métier dur et pénible parfois, surtout pour un novice comme moi. Dans ce pays, la température est si froide ! Et puis cette solitude toujours triste et monotone, pèse lourdement sur le cœur et nous fait regretter notre beau fleuve, ou libre de ses entraves ou couvert de glaces. Somme tout, j'ai trouvé moyen de tuer le temps ; et malgré les petits inconvénients de cet état, je me sens porte malgré moi vers cette vie errante du sauvage qui me va bien. Mais les circonstances sont telles, je le crains,

que rien des empêchements surgiront pour entraver ce désir de vivre en nomade, au milieu de mes frères sauvages.

— Comment cela ? Edward.

— Vous ignorez mon histoire, monsieur le Curé. Laissez-moi vous raconter les péripéties plus ou moins émouvantes du drame qui entourera mon enfance, et dont je viens à peine de connaître le dénouement. Et Edward, oubliant l'heure, se prit à narrer fidèlement au bon curé l'histoire de sa mère, et de son adoption par les sauvages, sans oublier la mort de son père.

— Comment, dit le vénérable curé, ce jeune homme malheureux était votre père ?

— Oui, répondit Edward, qui ne put s'empêcher de laisser voir une larme coulant sur sa joue, à ce souvenir évoqué.

Voyez, continue Edward, comme Dieu dispose parfois singulièrement les choses. Cette histoire d'un jeune anglais tué accidentellement m'avait frappé. Mais quel doute, quel pressentiment aurait pu frapper mon esprit ? Je savais seulement le nom de ma mère. Dieu soit loué, je connais maintenant les auteurs de ma vie. Ah ! c'est une grande consolation dans la vie de pouvoir se dire : "J'ai eu une mère ; je la sais avoir été bonne et aimante."

Maintenant, monsieur le Curé, si vous me le permettez bien, j'irai faire une courte visite à la ferme S..... car il commence à se faire tard, voyez les arbres allongeant leurs panaches dans la prairie.

Va mon enfant, dit le curé, et sache que tout ici est à ta disposition, et que l'hospitalité t'est offerte de grand cœur dans mon presbytère.

Edward part donc joyeux, alerte, souriant, à la pensée que bientôt il va enfin retrouver celle que son cœur n'a pas oubliée, sa Marie-Aimée dont le souvenir ne l'a pas quitté un seul instant. Le soleil radieux au milieu de la nature presque assoupie, descend lentement sur les lèvres de l'horizon : ses rayons rougissent les rares nuages qui semblent lui obstruer le passage. Tout est harmonie, joie et poésie, dans l'air et sur le sol verdoyant.

Edward médite, en souriant, quelles paroles affc tueuses il va redire à ces personnes aimées qu'il aperçoit déjà lui sourire par avance. En longeant le cimetière, il se découvre, comme tout bon chrétien, devant la grande croix noire qui protège le repos des morts. Aux pieds de la croix, une épitaphe se dresse majestueuse devant son regard étonné. Des lettres noires se détachent sur le blanc du marbre aux veines bleuâtres. Cette vue lui donne le frisson. Une nouvelle victime ! dit-il tout bas, et il continue son chemin. Enfin, il regarde la ferme. Tout y est morne ; elle semble s'entourer d'un cachet mystérieux qui fait mal à l'âme. Il n'y a plus de vie : c'est comme un corps sans le principe vital.

Comme je vais la surprendre ! dit Edward en lui-même. Et elle ?..... Il n'acheva pas, son pied heurtait déjà la première marche du perron. Frappant le marteau rouillé qui résonna lentement d'une voix criarde, il entend le pas de quelqu'un se dirigeant vers lui. On ouvre. Madame S....., en long habit de deuil, qui fait ressortir davantage la pâleur cadavérique de ses joues, se présente en souriant à sa vue. Ah ! quel sourire ! Elle lui tend la main qu'il presse

en tremblant. Ses longs vêtements lugubres le frappent au cœur. Il pâlit, et ses yeux voilés interrogent.

— Entrez, mon cher Edward, entrez. Ah ! le temps qui fuit ne vient pas, et n'apporte pas même de baume aux grandes douleurs. Hélas ! les années se suivent mais ne se ressemblent pas.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau, madame, dit Edward qui sent un frisson glacial parcourir tout son être ?

— Ah ! vous ne savez pas ? Le ciel ménage ses coups parfois pour les porter ensuite avec plus de rigueur. Mais, humble servante de mon Dieu, je n'ai pas le droit de murmurer, sachant que Dieu n'éprouve que ceux qu'il aime. Pauvre Edward ! qui l'aurait cru ?

— Vite, madame, ne me faites pas souffrir. Je pressens quelque chose de pénible. Parlez ! parlez !

— Edward, qui aurait cru que le bon Dieu nous enlèverait une partie de nous mêmes !

— Marie-Aimée ! s'écria Edward, en se levant, pâle et tremblant ?

— Elle même ! Elle dort maintenant au cimetière ; et alors, renouvelant les scènes si souvent répétées, elle se prit à sangloter. Mon Dieu ! c'était ma vie, mon unique enfant ! Comme Job, Seigneur, je vous dis pour la centième fois : "Vous me l'aviez donnée, vous me l'avez ôtée, que votre saint nom soit béni !"

A ces paroles, Edward, les yeux égarés, les lèvres bleues et tremblantes, sent le frisson de la mort broyer tout son corps. Il sent un poignard glacé s'enfoncer lentement dans son cœur. Son cerveau semble se troubler ; il n'entend plus que des sons vagues et confus, des bourdonnements sinistres, avant-coureurs de la folie produite par une trop grande émotion. L'excès de joie et de déconcertement rue ; les exemples sont nombreux et frappants. Incapable de prononcer un mot, ses lèvres semblent scellées ; son regard à des lueurs de folie et erré bêtement de tout côté. Et fin, la douleur l'emportant sur la surprise et l'émotion, il mêle ses larmes et ses sanglots aux larmes et aux sanglots de la mère de celle qui faisait son bonheur et sa vie.

Oh ! la pauvre mère, elle était bien changée depuis le jour funèbre, marqué d'une croix noire dans sa vie, jusque là douce et envinée. Le chagrin minait sourdement les forces ; il ne paraît pas bien souvent à l'extérieur : il n'en est que plus cruel, car alors il accomplit son œuvre comme le chancre qui ronge insensiblement.

Edward dit la mère, Dieu a voulu l'enlever à la fleur de son âge, nous n'avons pas le droit de trouver à redire sur la pesanteur de sa main, car ce qu'il fait est bien fait et toujours il agit en vue d'une plus grande fin dont l'aurore ne brillera qu'aux derniers jours du temps. Mais il nous reste la consolation qu'elle est morte comme une sainte, en nous disant qu'elle partait seule afin de nous ouvrir la route.

Puis madame S..... raconta à Edward qu'elle considérait à l'égal de son propre enfant, tous les détails de cette maladie qui se termina par une mort calme et sereine, comme la fin d'un beau jour. Elle n'oublie pas ses larmes et ses sanglots qu'elle, sa

mère, avait surpris dans ses moments de découragements, permis à une enfant de seize ans, dans la sève de l'âge et dont les plus beaux rêves semblaient autant de réalités douces et vivantes, caressant son cœur comme son imagination aux ailes de flamme.

Pauvre Edward ! dit madame S..... c'est alors que j'appris combien elle vous aimait et vous chérissait du fond de son âme aimante ! Souventes fois, je l'entendis murmurer en regardant le fleuve glacé : " Hélas ! il arrivera trop tard ! " Ah ! les larmes montent de mon cœur à mes yeux, à ce souvenir. Je la vois encore : assise à demi sur son lit, les bras croisés sur sa chaste poitrine, et regardant avec tristesse la vaste plaine de glace se perdant à l'horizon.

Edward recueillait ces paroles qui meurtrissaient son âme. Il fermait les yeux, croyant entendre la douce voix de Marie qui lui disait tout bas : " Trop tard ! trop tard ! "

— Quand et à quelle heure mourut-elle ? demanda Edward.

— Le 15 janvier, à dix heures et demi du soir. Ah ! une mère n'oublie pas la date néfaste qui fait époque dans sa vie, comme elle ne peut oublier l'heure solennelle d'une heureuse arrivée, ou d'un moment de bonheur.

— Le 15 ! s'écrie Edward en pressant ses tempes dans ses deux mains ! le 15 janvier ! Oui, le doigt de Dieu est là ! Ah ! madame ! à cette heure de la nuit, sous un ciel qui n'est pas celui-ci, à la même date, j'étais, morne et tourmenté par un pressentiment, dans la plaine où nous étions campés à la Baie d'Hudson. Incapable de fermer l'œil, agité par une fièvre qui voulait me rendre fou, je sortis pour livrer à la bise glacée, mon front bouillant. Je marchais au hasard quand soudain une voix terrible cria : " Malédiction ! " Je m'arrêtai, tremblant de tous mes membres. C'était une ghilane, ces maudites filles de Satan ; c'était une sorcière comme on en trouve parmi les tribus sauvages, soit dans les Rampas, soit ailleurs. Elle m'appela et me prédit, qu'à l'heure même où elle parlait, " la tourterelle qui avait lié avec moi la chaîne de l'amitié luttait contre la mort et allait bientôt s'envoler dans le pays des ombres. " Ces paroles me frappèrent au cœur, mais pensant mal faire en croyant sur parole cette clairvoyante, je me dis que c'était peut-être faire une injure à Dieu que d'ajouter foi à ces paroles d'une ennemie des blancs qu'elle maudissait, et alors j'oubliai presque cette prophétie quand, en mettant le pied sur le rivage du Sud, je me suis rappelé involontairement cette scène qui m'avait tant impressionnée. Maintenant, plus de doute, la vérité palpable est là pour m'ôter tout vestige d'illusion ou d'espérance. Hélas ! les malheurs semblent fondre sur moi à l'envie.

— Comment, Edward, auriez-vous à pleurer d'autres pertes ? Le Grand-Chef aurait-il, lui aussi, déserté cette terre ?

— Non, madame, Dieu l'a conservé à ma tendresse ; mais dans ses desseins paternels, il m'a été donné de connaître le mystère qui entourait mon enfance. Dans mon malheur, je remercie néanmoins le ciel de m'avoir fait connaître mon père.

— Votre père ? Ah ! le bon Dieu, en nous enlevant Marie, a voulu vous donner une consolation !

— Il n'en est pas ainsi, Madame ; la longue chaîne de mes épreuves ne s'est pas rompue un instant pour que je pusse entrevoir un instant le bonheur parfait.

— Il est donc mort ?

— Oui, madame ; il est mort sous vos yeux, et je bénis Dieu qui, dans sa Providence, a voulu ainsi rapprocher ceux qu'il voulait éprouver. Oui madame, mon père était ce jeune homme tué accidentellement qui expira ici, sous ce toit abritant son fils, bien malheureux à cette heure néfaste. Pauvre mère ! elle n'est pas seule maintenant à veiller sur moi ! lui, mon père, après avoir demandé pardon au ciel et à la terre de son abandon, est allé rejoindre là-haut celle qu'il avait trompée et dont le souvenir cependant ne déserta jamais son âme. Et maintenant Marie-Aimé ! Ah ! pardonnez mes larmes si je les laisse couler devant vous. Elles sort sincères, car elles partent d'un cœur brisé, broyé sous l'épreuve !

Pourra-t-il supporter noblement cette affliction qui le frappe dans sa partie la plus sensible ?

Je le sens, dit Edward, Marie m'appelle ; elle m'entraîne. La tombe m'ouvre ses bras, et comme le fer près de l'aimant, je me vois attiré vers elle.

— Edward, consolez-vous, dit madame S.... Votre cœur, jeune encore, pourra voir cette blessure se cicatriser ; mais la blessure faite à mon cœur de mère ne saurait avoir le temps pour baume consolateur. Maintenant, dit-elle en se levant, je vous remettrai ce qui vous appartient légitimement. Voici la cassette remise entre mes mains par votre père mourant. Sans doute elle contient vos titres, et qui sait, peut-être même une fortune princière. Ah ! il me semble qu'un brillant avenir s'ouvre à cette heure devant vous. Puis, ma Marie bien aimée, l'auriez-vous toujours estimée ?

— Madame, ne faites pas injure à mon cœur. Dans ces paroles je comprends vos doutes. Si la richesse et la fortune étaient venues me sourire, j'aurais dédaigné Marie ? Ah ! madame, je prends le ciel à témoin de la sincérité de mon affection pour Marie. Que ne puis-je vous faire ici un tableau de mes veilles et de mes souffrances lorsque j'étais sous un ciel qui n'était pas celui qui l'abritait. Mais, madame, mon cœur doit se taire et garder ses souvenirs. Laissez-moi vous dire que je n'ambitionne pas la richesse car je sais que le cortège qui l'accompagne donne le vertige qui conduit insensiblement aux abîmes. La nature vaste et spacieuse fut ma mère, pour ainsi dire, je veux lui rester fidèle. Je serai toujours l'enfant de la solitude et non l'élégant des salons recherchés, écueils fatals, trop souvent, des jeunes cœurs qui s'ouvrent à l'espérance de la vie et dont un souffle impur ternit la limpidité en un seul instant.

Comme il achevait ces paroles, madame S.... tira d'un in folio un papier bien plié. Il me reste mon cher enfant, lui dit-elle, à vous remettre cette lettre trouvée sous un oreiller de la pauvre morte. Ce sont sans doute ses dernières volontés.

Edward tendit vers cette lettre une main tremblante et nerveuse. Ses yeux étaient voilés de larmes. Elle a pensé à moi ! se dit-il. Permettez, madame,

que je lise à haute voix, devant vous, ce testament de ma chère Marie. Vous parlerez à mon amour pour elle les larmes qui m'empêcheront parfois d'en continuer la lecture.

Lisez, Edward. Je mêlerai mes larmes aux vôtres. car une mère sait comprendre la douleur.

Puis Edward se prit à lire lentement le précieux papier qu'il tenait de ses mains tremblantes :

“ SUR MON LIT DE MORT !

“ A mon frère bien-aimé Edward !

“ Ami,

“ Je sens l'heure dernière qui approche : mon cœur ne bat plus que faiblement dans ma poitrine oppressée. La source de la vie s'éteint insensiblement en moi, mais je me sens assez de force pour te faire lire dans mon âme qui, avant peu, veillera là-haut sur toi, auprès de ta mère !

“ Je n'avais qu'un désir après celui de faire le bonheur de mes chers parents, c'était de porter ton nom plus tard ! te rendre heureuse, toi qui n'as pas connu les baisers et les chaudes caresses d'une mère ; te rendre la vie plus douce et plus riante par mon affection sincère ; mais Dieu ne veut pas exaucer ce désir ardent de ma pauvre âme, puisque déjà, je le sens, mon heure est sonnée !

“ Mon Dieu ! si jeune et sentir sur son front les froids baisers de la mort, au sein d'une vie qui ne me promettait que des roses ; déjà sentir sur mon corps le suaire qui doit me revêtir de la parure des morts ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! n'avez-vous pas pitié d'une faible enfant qui vous supplie de ne pas rompre si vite les liens si doux qui l'attachent ? Non, c'est en vain que je pleure ; il me faut faire mon sacrifice, puisque Dieu l'exige de moi. Sacrifice non impossible, mais bien rigoureux. Victime résignée, le couteau sur la gorge, mon cœur se tait et laisse Dieu accomplir son œuvre.

“ Ma seule peine, c'est de partir sans te voir à mon chevet où veille tendrement ma mère et deux anges. Je voudrais mourir sous ton regard si doux, si consolant pour mon âme ; presser ta main dans la mienne ; fatiguer mes yeux à force de te regarder ! Oh ! alors, je pourrais te dire affectueusement, sans offenser Dieu : “ Je t'aime ! Au revoir dans les cieux !.....”

Ici Edward n'eut plus le courage de continuer.

Pauvre enfant ! dit la mère en soupirant, comme elle vous aimait.

Et, madame, elle était mon âme, ma vie. Ah ! j'avais jeté sur elle l'amour d'un cœur intact, car il n'avait pas même connu l'amour d'une mère.

Après une pause qui lui permit de comprimer ses sanglots, il reprit la lecture interrompue :

“ Mes forces se trahissent, mes pauvres yeux voient à travers d'un brouillard ; mon cerveau voit des éclairs, entend des bruissements sourds comme une mer montante. Je sens ma poitrine entourée d'un étroit cercle de fer qui m'étouffe ; ah ! la tombe, elle est entrouverte et ma pauvre dévouée mortelle y va descendre. La neige va peser lourdement sur mon corps. Je ne frémis pas à cette pensée, pas une fibre de mon cœur ne s'émue, car je regarde

le Christ appendu à la muraille ; il me sourit d'un sourire divin qui fait entrer la paix dans mon âme.

“ Edward, ma vie, à la nouvelle de ma mort ne pleures pas, tu troublerais mon repos dans le cimetière. Regarde aussi ce Christ : c'est à ses pieds que j'ai fait le sacrifice de ma vie pour ton bonheur ; sur ses plaies sacrées, j'ai imprimé mes lèvres que la mort avait blâmes. Sois heureux comme tu le mérites ; que le bonheur environne ta tête chérie que je voudrais presser dans mes mains ? Qu'une amie plus fortunée que moi ferme tes yeux le soir, qu'elle te prodigue ses caresses afin de te rendre la vie aussi douce qu'elle peut l'être sur ce sol où tout change, et où tout passe comme le brouillard qui se dissipe au lever du soleil radieux.

“ Pour moi, du haut du ciel, contemplant un bonheur que je m'étais promis en rêve, je ne serai pas jalouse, car je posséderai le bonheur sans fin. Je veillerai sur ma mère, sur toi surtout, mon bon Edward, que j'aime de toute la force de mon âme. Oui, grave bien ces paroles dans ton cœur : Dans le monde, ou dans la solitude, au sein des plaisirs frivoles comme dans les rigueurs d'une vie ascétique, n'oublie pas que j'ai mis mon bonheur à t'aimer de tout l'amour dont Dieu m'avait gratifié. Adieu ! Je fais des efforts surhumains pour tenir le crayon qui trace ces lignes.

“ Adieu ! viens, au retour, prier pour la pauvre morte, ta chère Marie qui n'eut qu'un cœur et qu'une âme pour t'aimer. Elle dormira rigide, sous son suaire blanc comme la neige qui va me dérober aux regards des passants. Le vent glacé de l'hiver gémira sur son tombeau que les genoux de ma mère fouleront sans doute quelques fois. Mais je ne pourrai pas entendre ta voix ! Viens verser une larme sur mon cercueil : elle réjouira ta sœur bien aimée ; elle sera l'expression de ton cœur aimant. N'oublie pas, dans le temple sacré, ou le soir, aux pieds du Christ, de prier pour l'enfant qui, si jeune quitta la terre avec la consolation de nous revoir, sans crainte de nous perdre jamais ! Adieu ! Je.....”

Le reste manquait ou était inintelligible. Sans doute, la faiblesse trop grande qui l'oppressait l'avait empêchée de tracer fidèlement le reste de sa pensée.

Cette lecture achevée, Edward portant cette lettre à ses lèvres se prit à dire : Quelle bonté ! madame ; quelle tendresse ! Ah ! Dieu nous a enlevé un trésor ; à moi, il m'a enlevé une partie de moi-même. Quelle résignation elle a montrée ! Quel courage en présence de la mort qui la frappait dans la sève de la vie, à l'aurore de ses jours qui coulaient limpides et sans nuages !

La chère enfant ! dit madame S.... je l'ai vue souffrir en silence, épiant le moindre de ses mouvements, écoutant même les palpitations de son cœur qui battait à rompre sa poitrine. Je l'ai vue résignée à la volonté de Dieu, après que le prêtre lui eut administré les dernières consolations de la religion.

Je me souviens qu'un soir, assises toutes les deux auprès de l'âtre qui brûlait, nous causions tranquillement. Sa chère tête reposait sur mes genoux, et de ma main je relevais les boucles soyeuses de ses longs cheveux qu'elle avait dénoués. Inspirée ou

plutôt frappée d'un de ces pressentiments indéfinissables qui s'attachent à nous, et dans lesquels il nous fait souventes fois voir le doigt de Dieu, Marie se prit à me parler de vous, me demandant si parfois je pensais à vous. Mais tu sais bien, lui dis-je, que je ne puis pas oublier celui qui t'a sauvé la vie au péril de ses jours, et que tu semblais affectionner comme un frère. — Ah ! dit-elle, il me semble qu'il arrivera trop tard. Tais-toi, enfant, lui dis-je, ne me fait pas souffrir.

Ah ! confiante dans la sève de sa jeunesse, espérant en la miséricorde et en la bonté de Dieu, je ne pensais pas que la mort dût si tôt me l'enlever. Pour tant, à partir de cette soirée attristée où ces paroles furent prononcées par sa bouche tremblante, je ne pus me défendre d'un pressentiment secret, qui, malgré ma volonté, s'attachait à mes pas. Sur les dalles du temple, aux pieds de la Vierge où elle allait prier souvent, dans le silence de mes nuits d'insomnie, dans l'ardeur des travaux que la ferme exigeait de moi, toujours cette pensée torturait mon âme. Cependant l'habitude me familiarisa vite avec cette mauvaise idée, d'autant plus que ma chère enfant paraissait bien portante.

Marie sous la cendre couvrait le feu dévorant qu'un souffle devait ranimer pour allumer un incendie destructeur. Rien alors ne put arrêter les progrès de la maladie. Je voyais mon enfant, mon unique enfant, s'en aller vers la tombe, fuyant mes bras qui entouraient son cou décharné, et rien ne pouvait l'arrêter un instant au-dessus de l'abîme entrouvert.

Pauvre mère ! dit Edward, je compatis à vos peines et à vos souffrances, car si elle fut aimée sincèrement votre chère Marie-Aimée et la mienne aussi, elle le fut par moi, qu'un hasard, ou plutôt que Dieu mit sur son chemin. Il voulut que je la sauvasse des eaux pour raffermir par un motif vrai les liens qui devaient nous unir pendant quelque temps sur cette terre. L'absence imprévue, cette séparation cruelle me trouva sans armes pour l'affronter. Mais le devoir avant tout, je partis, subissant le sort qui s'acharnait à ma poursuite.

Que dire de ces longues heures passées dans la méditation et les larmes. Seul, au milieu des bois, ou sur une éminence dans la plaine, je franchissais en pensée le vaste espace qui nous séparait. Là, je revoyais ceux que j'avais quittés. Parfois, je me plaisais à les penser malades. Oh ! comme j'entourais de soins ma chère Marie. J'étais pour elle un frère, car devant Dieu et en présence de la nature réjouie, nous avions pris ce doux titre.

Maintenant me voilà revenu, et, au lieu de tomber dans les bras de ma sœur chérie, de ma chère Marie, on me montre une tombe où repose celle que j'aime encore, malgré son départ si subit. Mais une consolante pensée diminue un peu l'amertume de ma situation. Elle m'a laissé un écrit, le miroir de son âme, où vous avez pu, comme moi, lire tout ce que cette âme renfermait de précieux. C'était un trésor confié à la terre et que la terre ne pouvait garder. Elle a souffert ! Ah ! oui, je le sais la souffrance est l'échelon qui conduit au sommet de la vie bienheureuse. Comme elle sut comprendre que la souffrance est nécessaire pour mériter devant Dieu !

Ah ! il fallait une foi digne d'une martyre de la primitive église pour parler ainsi, avec tant de courage et de résignation, en face de la tombe qu'elle voyait s'entrouvrir à chaque heure.

Mourir si jeune ! Ah ! le ciel n'a donc pas pitié de ces tendres fleurs qui ouvrent à peine leurs pétales odoriférants aux rayons vivifiants de l'astre de la nature ? Ah ! le ciel a ses desseins. Le ciel est un parterre céleste où Dieu fait germer les plantes et les fleurs les plus belles. Sur la terre germent aussi de ces fleurs suaves qui attirent les regards du maître de l'univers. Il est jaloux de ces roses fraîches, et, pour embellir son parterre, il les moissonne avant que le souffle impur des vents maudits ne les ait ternies. Ainsi Dieu a ses messagers qui glanent sur ce sol les plantes rares sur lesquelles ses yeux se sont plu à se reposer, pour les emporter dans le séjour bienheureux où tout est concerts suaves et harmonieux, hymnes sacrés et harmonies célestes.

XV

FIDÉLITÉ, RENONCEMENT !

La nuit s'est faite en moi depuis cette heure affreuse,
La source de mon sang me semble avoir tari.
Je cherche une espérance en mon cœur appauvri,
Vous seul et Dieu savez l'abîme qui s'y creuse.
Puisque Dieu vous a pris et vous garde en sa sphère,
Je veux aller à Dieu pour m'approcher de vous.

VICTOR DE LA PRADE.

Le coup imprévu qui venait fondre si durement sur l'existence d'Edward le rendit pendant quelque temps comme frappé d'hallucination. Jusqu'ici il avait été éprouvé par des pertes qui étaient bien sensibles, il est vrai, mais dont le dévoilement dans le passé avait diminué la rigueur. Mais cette douleur qui le meurtrissait avait pour cause un amour dont il avait lui-même jeté les fondements. Cet amour, c'était son œuvre, et un souffle moriel, en détruisant cet échafaudage de bonheur, le jetait meurtri dans un monde qu'il n'enviait que parce que ceux qu'il aimait s'y trouvaient.

Le pauvre enfant ! il versa bien des larmes qu'il mêlait à ses prières. Ah ! ces larmes sont légitimes, car le Christ, en pleurant sur la mort d'un ami, a sanctifié les larmes versées pour une affection vive et sainte que la mort a détruite en ce monde.

Retiré chez le bon Onré, son ami, son tuteur, Edward voulant partager sa douleur, épancha ses souffrances dans le cœur du vieil abbé. Pouvait-il mieux s'adresser, en parlant à cet homme dont les lèvres sanctifiées par le sang du Christ, ne décèlent qu'amour, consolation et bonté ? Il lui avoua ce que jusqu'à ce jour il lui avait caché : ses serments, son bonheur éphémère, ses souffrances et ses tourments de l'absence ; enfin toutes les péripéties d'une vie nouvelle commencée auprès d'un corps privé de sentiments sur le bord d'un lac, et terminée si tristement sur le bord d'une tombe à peine fermée.

Le vieux prêtre, qui n'était pas à ses premières armes pour consoler les âmes souffrantes, sut trouver des paroles affectueuses pour faire rentrer, dans ce cœur brisé, un rayon d'espérance. S'armant de la parole sacrée, il ouvrit devant les yeux du jeune

éprouvé les portes des demeures éternelles. Comprenant, lui, une vraie douleur, il lui dit : « Pauvre enfant ! on doit s'attendre à ces coups imprévus marqués par la Providence de Dieu. La terre est un chemin public où Dieu nous a jetés. Parfois il se plaît à enlever, à l'aurore de leurs jours, de ces âmes qu'on croyait mises à l'abri des coups de la mort, à cause de leur pureté et de leur bonté. Et nous, chrétiens, qui devons courber la tête sous la main de Dieu, nous n'avons pas le droit de murmurer, alors même que nous sommes frappés dans ce que nous avons de plus cher au monde.

« Un poète célèbre, Alfred de Vigny, a dit « qu'il n'y a pas dans le cœur de plus affreuses rencontres que celle de la jeunesse et du désespoir. » Il a raison ; lorsque cette rencontre a lieu dans le cœur du jeune homme, elle y fait un ravage terrible. Mais ce ravage peut être diminué. Quand la foi règne dans le cœur du jeune homme, le désespoir ne peut y trouver place ; car la Foi, compagne de l'Espérance sa sœur, élève le cœur souffrant au-dessus des misères inévitables qui naissent sous nos pas, lui fait accepter noblement ces adversités qui ne surprennent pas ceux qui connaissent le sort des habitants de ce monde.

« D'ailleurs, cher enfant, l'âme croyante et pleine de foi, saura éternellement se souvenir et espérer en de meilleurs jours. Ce sombre désespoir, qui a pour hôte fidèle le suicide et la folie, ne peut pas pénétrer dans le cœur de mon Edward que j'ai aimé et instruit ; car si tu donnes des larmes à la faible-se humaine, tu te garderas bien de maudire la main qui te frappe de nouveau. Et qui sait si ce coup, frappé bien fort, n'a pas un but dans les desseins de la Providence ? L'or s'épure au creuset, dit-on. Eh ! bien, rappelle-toi que la souffrance est le plus sûr moyen pour arriver à la céleste patrie. Sois-en certain : la douleur noblement acceptée, force les portes du ciel. Je te l'ai dit, tout à l'heure, que cette épreuve pouvait avoir un but.

« Qui sait, cher enfant, si Dieu, en brisant ce roseau sur lequel tu voulais t'appuyer pour marcher le chemin de la vie, qui sait, dis-je, si Dieu n'a pas voulu t'appeler plus près de lui ? Ah ! Edward, crois en l'expérience de mes vieux cheveux blancs. Sur ma route, bien souvent déserte et pénible, j'ai été appelé à consoler bien des cœurs affligés ; c'était mon ministère. J'ai vu des jeunes têtes, caressées par les baisers de la mort, se pencher sur la tombe, à un âge où les illusions et les rêves d'or font vivre ; j'ai vu de jeunes gens, trompés par un amour qu'ils croyaient immortel et que la mort ne saurait terminer, courbant le front sans rides sous la main qui éprouvait ainsi leur jeune existence, en brisant leur félicité qu'ils avaient assise sur le cœur de filles coquettes ou sans-cœur. Ces jeunes gens éprouvés si durement à cet âge si jeune, se jetaient comme toi à mes pieds, m'avouant tout.

« D'après mes conseils, ils ont pris l'habit des enfants de Layola. Aujourd'hui ils me bénissent dans leur prière, puisqu'ils sont les plus heureux des hommes.

Mais, dit Edward, pensez vous donc que je pourrais être un religieux ?

Pourquoi non ? mon cher Edward. Te voilà seul désormais, si on peut appeler seul un homme qui compte sur son chemin des cœurs dévoués. Tu es sans parents sur cette terre ; oh ! pourquoi ne consacrerai-je pas aux sauvages, aux ignorants, au service du bon Dieu cette vie encore pleine de vigueur et de force. Ton cœur a été brisé par une mort soudaine et imprévue ! Je sais que des catastrophes ont semé le cours de ta vie, cher enfant. La plus pénible est sans doute la dernière, car cette jeune fille tu l'avais connue et aimée, et le coup portait plus au cœur. Eh ! bien, elle est au ciel. Je te le dis moi qui ai reçu l'aveu de sa vie, alors qu'elle me racontait ses peines et ses souffrances. Elle t'appelle ; elle t'attend là-haut.

Edward ! il me semble que c'est elle qui m'inspire ces paroles : « Sois ministre des autels. » Je veux ton bonheur. Ecoute bien mes paroles, ou plutôt mes impressions, et tu le sais les impressions d'un prêtre aux cheveux blancs valent quelque chose :

Quand tu apparus pour la première fois à ma vue, et que je connus une partie de ton histoire, je me suis dit : Cet enfant est éprouvé, c'est que Dieu le veut pour lui ; et Il l'amènera à lui malgré tout et tous. Il en fera un prêtre. Et plus tard, sous mes soins, le voyant si tendre et si dévoué, je me prenais à sourire de joie en pensant qu'un jour tu serais mon soutien, moi qui suis seul et qui suis assez riche avec Jésus-Christ. Edward ! le cœur d'un vieux prêtre qui parle au ciel tous les jours, qui commande à Jésus de descendre sur l'autel, et dont les doigts touchent le corps d'un Dieu, ne saurait, il me semble, se tromper dans ses vues.

Monsieur le Curé, dit Edward, vous avez réveillé en moi de bien tristes souvenirs, mais je sais que le souvenir de ceux qu'on aime ne doit pas désertir notre mémoire. Vous m'avez fait entendre la voix de Marie, dont je pleure la perte ; elle m'a parlé du haut du ciel par votre bouche, m'invitant à tout laisser pour sauver les âmes, tout en sauvant la mienne, afin d'être éternement auprès d'elle durant l'éternité. Ces paroles m'ont touché l'âme.

Ecoutez-moi, vénérable Curé, je vais vous ouvrir mon cœur comme à un bon père, comme à une tendre mère pour qui on ne saurait avoir de secret. L'autre soir, après avoir été prier sur la tombe de Marie-Aimée (désormais j'aurai trois tombes à visiter), je dirigeai mes pas vers le sanctuaire de la Sainte Vierge, où tous les vendredis elle venait prier pour ceux qu'elle aimait. Je tombai à genoux sur le pavé du temple où sa prière monta souvent avec ses soupirs, et je priai de toute la force de mon âme. Dieu sait quelles larmes amères s'échappèrent de mes yeux. J'étais là, laissant mon cœur parler à la Madone souriante, quand soudain je me sentis devenir joyeux, sans qu'aucune cause visible m'expliqua ce changement subit qui venait de s'opérer en moi. Mon âme, courbée sous le poids de la douleur, se releva souriante comme un jour de soleil, et j'entendis une voix intérieure me dire avec douceur : « Enfant ! la vie est-elle donc si douce que tu doives suivre le chemin douloureux que tu parcoures et que jalonnent tant d'amères déceptions, d'illusions fanées ? Pourquoi mener plus longtemps cette existence misérable et agitée. Vois ce glaive qui,

transperce ton âme, cette mort qui te tue, ce désert dans lequel semble vivre ton pauvre cœur, tout cela te poursuivras dans les entreprises mondaines que tu tenteras d'essayer. Tu couleras des jours néfastes, poursuivi par un poignant souvenir. Ecoute, enfant, la voix de la sagesse et de la prudence. Mes paroles sont désintéressées. Romps avec le monde. Tu n'as plus de famille ? Tu deviendras membre d'une grande famille. Tu es courageux ? Il y a de vastes déserts, d'immenses pays qui attendent la venue du missionnaire, qui demandent à grands cris la parole qui donne la vie. Va ! fils courageux ; combats les bons combats du Seigneur, te souvenant que la fin couronne les œuvres : "*finis coronat opus.*" Sauve les âmes pour sauver la tienne, et par là jouir de la présence de ceux dont la mort t'attire vers de nobles aspirations, vers de saintes extases. Médite et décide !"

Ce fut tout. Je croyais sortir d'une longue rêverie. Le soleil était à l'horizon, et ses rayons dorés jouaient sur les brillants qui parent le vêtement de la Madone. Quel recueillement ! Quel pieux silence ! On croyait entendre les ailes des anges prosternés devant l'Auguste Victime de tous les jours. Dans un tel milieu, l'âme recueillie et émue s'épanche naturellement. On sent un je ne sais quoi d'ineffable qui nous porte à nous donner tout entier, tant l'ivresse d'une joie délirante envahit à cette heure notre être.

Sous l'effet d'une de ces ivresses bien douces et bien suaves, je revins sur moi-même pour interroger ce cœur fait pour la souffrance. Puis, fixant mes yeux sur le Christ en cuivre ornant l'autel, je crus qu'il s'en échappait un rayon mystérieux venant confirmer les paroles entendues au fond de mon âme. C'était un de ces rayons pleins de douceur qui élève l'âme au-dessus des afflictions terrestres pour l'élever dans des régions supérieures où réside, non plus l'idéal entretenu et désiré, mais la réalité vraie et grandiose. Le ciel, où vivait Marie, m'apparut comme orné d'une nouvelle parure. Une force mystérieuse m'enlevait et m'entraînait presque à parler, à prononcer un mot de renoncement. Enfin, vaincu par une résistance plus forte que la mienne, ne voulant pas résister plus longtemps à la grâce, incapable de me taire en présence d'une inspiration secrète que je crus venir du ciel, mon cœur parla, et c'est au pied de la croix du Christ que je renonçai au monde ; c'est là que je jurai de m'ensevelir sous la robe noire du missionnaire pour aller arracher à la mort les âmes de nos sauvages païens. Ma mission me parut belle et digne d'envie.

Ah ! je me dis qu'être prêtre, c'était être un ange sur la terre : ange de paix et de consolation ; ange souriant au paria comme à l'opulent qui éblouit par son faste, tendant la main au lépreux comme à la richesse adules et sans misères. Oui, le prêtre m'apparut comme un homme mystérieux, scellé d'un cachet mystique, qui prend l'homme dans les langes et l'accompagne jusqu'au tombeau ; comme un bon génie dont la seule présence console les malheureux, renforce les reins de ceux qui faiblissent dans la lutte ; affermit les courages amollis par le découragement ou les amères illusions.

A peine Edward achevait-il ces paroles si nobles qui témoignaient bien de ses sentiments sincères,

qu'il se vit pressé par deux bras robustes. Oui ! le prêtre ému, à ces paroles, le serrait sur sa poitrine dans laquelle battait un cœur grand comme le monde, par sa charité et son désir de gagner des âmes au ciel.

Maintenant, dit Edward, il me faut aller voir mon père, le Grand Chef ; c'est en sa présence que je dois prendre connaissance du contenu de cette cassette laissée à la ferme S..... par mon père mourant. Si le contenu a quelque valeur, il est déjà partagé.

Le lendemain de cette conversation mémorable, le soleil se leva radieux dans un ciel parsemé de nuages blancs, parcourant les airs comme d'énormes oiseaux rasant la mer bleutée. Edward, fatigué par une insomnie, assez paisible pourtant, vint à la ferme pour y faire ses adieux et annoncer à Madame S.... sa résolution d'entrer dans un ordre religieux.

En revenant au presbytère il n'eut garde de manquer sa visite, la dernière sans doute, à la tombe de celle dont la voix l'appelait vers le ciel. Quand il posa le pied sur ce sol béni, dernière demeure terrestre des hommes, il sentit un frisson involontaire parcourir ses membres fatigués par de longues veilles passées dans les pleurs et la méditation. Il tombe à genoux sur cette fosse renfermant une partie de son être. Il pria longtemps, le pauvre enfant, sur le sépulcre de la jeune morte. Il renouvela sa promesse de se consacrer à Dieu ; et donnant libre cours à ses larmes, il murmura au milieu des sanglots :

" Adieu ! toi que j'aimai d'un pur amour ! Dieu t'a ravie à mon cœur, seul il sait combien son départ me brise ! Tu es partie sans me presser la main avec tendresse, mais je sais ce que ton âme a souffert. Je prends un chemin qui aboutit au ciel. Ah ! du haut du ciel, tend-moi, la main, guide-moi au lieu que tu habites : c'est mon unique désir. Je pars pour la vie. Jamais mes yeux reverront ce coin de terre où tu reposes ; mais ma pensée reviendra quelquefois et c'est avec le souvenir que je retremperai mon courage s'il s'affaiblissait. Je pars ! " Adieu ! adieu ! Puis baissant le sable du tertre, il sortit en essuyant ses yeux rouges et gonflés.

Ses adieux étant fait au vénérable Curé qui l'embrassa en lui promettant le secours de ses prières, Edward s'embarqua pour le village Abénaquis. Après une traversée orageuse, pendant laquelle un matelot faillit perdre la vie, la goëlette arriva saine et sauve en face du bourg sauvage au moment où le soleil, arrivé au zénith, jette ses rayons brûlants comme du plomb fondu. Le Grand Chef l'attendait sur le rivage. Frappé de l'altération des traits d'Edward, le vieillard cherche à lire sur ce visage décoré, la cause, le principe d'un chagrin qu'il ignorait mais dont la manifestation extérieure était connue. Ne pouvant plus se contenir, il hâarda de lui demander quel nouveau malheur l'avait ainsi frappé.

Mon œil ne se trompe pas, Edward. Sur ta figure pâle j'ai vu lire le passage subit d'une joie mal contenue à un malheur foudroyant. Le lac demeure agité, même après que les vents ont cessé et que l'ouragan est détruit. Dis, mon fils, l'aile du chagrin a-t-elle frappé ton visage, naguère si frais et si rose ?

— Oui, mon père, et cette fois les angoisses éprouvées ont été pires qu'une mort lente et douloureuse. Et pour la troisième fois il recommença le récit de son aventure nocturne à la Baie d'Hudson; la rencontre de la "Rose d'eau," et finalement l'accomplissement d'une prédiction qu'il croyait une chimère dans le temps.

— Comment, tu as vu près de notre camp la "Rose d'eau," et tu n'as pas réveillé toute la tribu.

— Pourquoi l'aurais-je fait ?

— Sa présence porte malheur, car le mauvais esprit habite son corps maudit.

— Mon père, elle est enfant du ciel, puisque Dieu lui a donné une âme; ainsi il faut savoir que Dieu a ses vues en toutes choses, et bénir son saint nom s'il se trouve des méchants sur la terre, car c'est la preuve manifeste, vivante de sa bonté et de sa justice, et que, par conséquent, il y a un séjour heureux et un autre éternellement malheureux.

— Ainsi, mon fils, tu ne m'avouas pas cette prédiction ! J'aurais pu te consoler.

— Ah ! je voulais vous cacher ma douleur !

— C'est pourquoi tu étais triste ! Et moi, je me demandais la cause qui avait pu attrister, toi si désireux de venir avec moi à la chasse. Pauvre enfant ! le bon Dieu t'éprouve bien sur la terre !

— Qui aime bien châtie bien, mon père. Dieu a peut-être prouvé par là combien il m'aimait malgré mon indignité. Mais, mon père, voici la cassette dont je vous ai parlé.

— Le croirais-tu ? Je tremble à la pensée d'ouvrir cette boîte. La vue des richesses qu'elle renferme me fera peut-être mal à l'âme. Tiens ! ouvre-la seul.

— A vous la tâche, mon père. Pendant ce temps je vais aller prier sur la tombe de ma mère.

Edward sortit alors, se dirigeant vers le sable du rivage où l'on voyait se dresser en face des flots blancs les deux bras décharnés d'une croix noire. La brise était apaisée, mais la mer, se ressentant encore de son agitation, déferlait avec bruit sur les cailloux blancs de la grève, et parfois l'écume des vagues venait humecter le vert gazon ornant la tombe de la pauvre naufragée.

Pendant qu'Edward, à genoux sur la terre, redisait à sa mère le serment juré aux pieds des autels, le Grand Chef s'essayait à ouvrir la boîte. Il aurait voulu l'ouvrir sans la briser : tout fut inutile ; il lui fallut faire sauter le couvercle en noyer noir incrusté d'argent. A peine eut-il ôté le couvercle pentelant et brisé, que deux portraits s'offrent à sa vue. L'un était une jeune femme au costume de bal ; il n'avait pas perdu le souvenir des traits de la femme sauvée du naufrage, et dans cette photographie il reconnut celle qu'il assista à ses derniers moments. L'autre était un jeune homme imberbe, à la figure martiale, à l'œil grand et vif, au front déprimé ; ses lèvres épaisses attestaient une sensualité peu réglée ; son noble maintien respirait la noblesse et la légitime fierté : c'était le portrait d'Edward Barrington, le père de l'orphelin sauvé dans les bras de sa mère par la tribu Abénaquise. Les deux photographies étaient dans un même étui, dont le cadre était orné d'arabesques et de fleurs dorées. Sur le revers on lisait ces mots tracés par une main de femme : "Souvenir

d'un moment de bonheur !" C'était un présent donné sans doute à l'heure où les deux amoureux se juraient la fidélité qu'un des deux devait si tôt oublier.

Le Chef remit sur la table les cadres précieux et tira du fond de la boîte un volumineux portefeuille, aux coins en cuivre, à la doublure de velour de soie ; il ne savait pas lire le vieillard et il renonça au travail de déchiffrer ces notes précieuses en renseignements utiles. C'est, sans aucun doute, le testament du pauvre jeune homme, et il posa sur la table le porte-folio de maroquin. Il tira ensuite une mèche de cheveux : signe manifeste d'un amour sincère dès l'abord, mais que les plaisirs firent oublier trop vite. Puis un bracelet monté en or et orné d'une turquoise magnifique, entourée de rubis gros comme une goutte de rosée ; enfin des liasses de papier-monnaie, reste de la fortune présente du père de l'orphelin.

A peine le vieillard avait-il placé le tout dans un ordre parfait, qu'Edward apparut sur le seuil de la cabane. Les mains aussi avides que son cœur, s'élançèrent vers les deux portraits ; il examina avec délices, avec bonheur leurs traits : on aurait dit qu'il cherchait à les graver dans sa mémoire. Sa mère ! c'était là son visage souriant et expressif. Elle était morte en baisant ses lèvres, à lui, incapable de comprendre ce drame dont il avait été spectateur inintelligent. C'était là sa mère ! sa sainte mère ! ! ! Une martyre résignée ! dit-il en l'embrassant. Un repentant, ajouta-t-il, en fixant ses regards sur le portrait opposé. Pauvre père ! Dieu t'a pardonné ? Oui. Eh ! bien, soyez heureux auprès de Marie, en m'attendant pour bientôt.

Puis, prenant le testament, il en commença la lecture à haute voix. Une fortune considérable appartenait à son père. Tout passait entre les mains de celle qu'il avait fuie et raniée, voulant par là adoucir la rigueur du sort où il l'avait jetée. A défaut d'elle-même, le tout devait retourner à l'enfant à naître ; sinon, aux pauvres, aux chapelles dénudées de tout ornement, aux hôpitaux où vivaient les orphelins.

Mon père, dit Edward, après la lecture de ce document, mon père, je dois me considérer comme mort, et cette dernière clause sera exécutée. Tout sera fait comme si l'enfant qui devait naître n'eut jamais existé. Ce fut à ce moment même qu'Edward annonça à son vieil ami sa résolution bien arrêtée de rentrer dans un ordre religieux : résolution ferme et inviolable comme le roc, et qu'aucune détermination ne pouvait ébranler.

— Comment, tu voudrais me quitter Edward ?

— Eh ! mon père, voudriez-vous m'entraîner hors de la voie que Dieu m'a tracée avec tant de peine ? Soyez sûr, mon père, qu'aucune considération ne peut valoir, quand la grande voix du ciel se fait clairement entendre. Dieu a parlé à mon cœur, et je lui ai juré fidélité, obéissance à jamais.

Le vieillard, à ces mots, courba sa tête blanchie. L'on put voir une larme tremblotter sur la lèvre de ses yeux brillants.

J'aurais pourtant dû m'attendre à cette séparation, dit le vieillard. Mais, comme tous les enfants de la terre, j'avais espéré, et l'arbre de l'espérance avait

poûssé des racines profondes en mon cœur. Pardonne, Edward, ces paroles qui m'ont trouvé sans armes devant le sacrifice qu'il va me falloir accepter. Pars, enfant ! Dieu t'appelle, mes bras seraient impuissants à te retenir. Va, le pauvre vieillard mourra en pensant qu'il a pu jouir d'une amitié sincère dans sa vie orageuse. Edward, je t'ai aimé : ton départ me tue. Mais non, il m'est encore permis d'espérer, à moi qui ai déjà les deux pieds dans la tombe. Oui, le Seigneur qui a été bon pour moi, me ménage peut-être une surprise pour mes derniers jours. Edward, tu seras prêtre du Seigneur, je voudrais que, près de mon lit de sapin, ce fut toi qui me parlerais du ciel et qui m'aiderais à sortir confiant de cette vie. Je demande cette grâce ineffable au ciel, en retour du peu que j'ai pu faire pour toi.

— Dieu a ses desseins impénétrables, père ; il m'en coûte de vous quitter, Dieu a vu mes larmes. Il a compris la profondeur de mon sacrifice, mais il faut que j'avance. Vous le savez, mon père, que Dieu a dit : "Celui qui aime son père et sa mère plus que moi est indigne de moi."

— Fais la volonté de Dieu, Edward. Je me consolerais de ta perte en veillant sur la tombe de la pauvre morte, qui t'a donné le jour. Tous les jours la prière du vieillard montera au ciel pour les absents qui ont une part de son cœur, parce qu'ils ont marqué sa vie d'un signe marquant, d'un bienfait inestimable. L'heure sonnera bientôt pour moi ! J'aurai assez de force pour attendre patiemment mon heure dernière.

Le vieillard parlait, et sa vue s'obscurcissait par des larmes brûlantes, son cœur était plein, les pleurs le soulageaient.

Edward attendri, éperdu, se jette dans les bras du vieux Chef qui ne peut que le presser sur sa poitrine athlétique.

Le soir de cet entretien équivalent à un adieu, le jeune orphelin, l'éprouvé du ciel, profita des ténèbres de la nuit, à cette heure où tout dort et sommeille, pour écrire ses dernières impressions. Il voulut confier au papier les paroles brûlantes, les cris de l'âme, les angoisses du cœur causées par un renoncement qui, pour être ferme et convaincu, n'en était pas moins pénible et souffrant. Voici cet adieu fait par un jeune homme qui voyait la fortune lui sourire, un avenir brillant et plein d'honneur s'ouvrir devant lui ; il n'avait qu'à marcher son chemin pour voir la renommée et la gloire se plaire à suivre ses pas. Mais ce jeune homme comprit que tout ce qui brille n'est pas or, et il agit en conséquence.

XVI

LES ADIEUX D'UN ORPHELIN.

J'ai choisi, l'heure solennelle des ténèbres pour ouvrir mon cœur au Dieu que j'admire. L'heure de la nuit, c'est l'heure auguste et pleine d'émotion où l'homme descend en lui-même et réfléchit. Avant de commencer ce travail qui va me coûter bien des larmes, je me suis agenouillé aux pieds du Christ

en cuivre qui consola, par sa présence, les derniers moments de celle que j'aimais. Dieu sait combien !

Souvenir religieux, tu ne me quitteras jamais. Tu seras le centre où se réunira la pensée de la mort de mon Sauveur et de Marie-Aimée. L'ordre que j'ai choisi, l'habit que je dois revêtir demande à porter un Christ à la ceinture, voulant marquer par là que les disciples de cet ordre, comme tous les propagateurs de notre sainte religion, vont à la conquête des âmes avec des armes pacifiques. C'est dans cet ordre béni que j'ai cherché un refuge dans l'ordre des enfants de Marie Immaculée.

Oserais-je me plaindre contre le ciel qui abreuve ma trop triste vie par tant de calamités et de catastrophes pénibles ? Oserais-je maudire le jour où ma mère infortunée me mit au monde ? Me révolterais-je donc contre la main qui me frappa sans relâche ? Non ; car ces coups, je le vois clairement, n'avaient qu'un but : me rapprocher d'un état qui devait être le mien. Ah ! quand Dieu veut une âme, il l'entraîne presque de force, tout en lui laissant sa liberté ; il brise, s'il le faut, tous les liens qui la rattachent au milieu où elle ne peut pas faire tout le bien qu'elle pourrait.

Mon Dieu ! pardonnez à ma faiblesse, si je laisse couler mes larmes au souvenir d'un passé qui me touche encore, passé qui pèse d'autant plus lourdement sur mon âme à cette heure, qu'il a été doux, paisible et plein d'ivresse. Ah ! béni soit le jour où Dieu permit que je retirasse des eaux le corps d'un enfant dont le souvenir me fait pleurer, moi pauvre orphelin. Oui ! les moments d'heureux oubli, les heures de sérieuses et de douces joies passées auprès d'elle me la font regretter plus amèrement encore. Elle était si bonne et si prévenante ! Quelle expression noble et énergique de langage. Sa voix était si douce que le murmure de la source d'eau vive. Son cœur était fermement chrétien et son cœur était pur comme le lys caché du vallon solitaire. Tout en elle respirait la tendresse, la douceur et l'aménité. On ne pouvait l'approcher sans ressentir son être rempli de doux émoi. On lisait sur son front blanc et dans ses grands yeux bleus l'innocence vierge, la pureté des anges du ciel ou des jeunes martyres romaines, la constance du cœur et le dévouement sans borne, c'était en un mot l'idéal de la perfection, et la terre était peu digne de la conserver ; le ciel en était jaloux.

Oui, mon Dieu ! elle était trop pure et trop chaste pour la terre ; le ciel voulait un ornement nouveau, c'est pourquoi elle s'est envolée vers vous. Vous n'avez pas regardé le vide que son départ allait faire dans mon âme ; vous avez dédaigné les chagrins cuisants que sa mort allait me causer ! Ah ! en frappant Marie-Aimée, c'était briser ma vie, c'était frapper deux coups. Vous anéantissiez en un instant l'échafaudage de bonheur que mon âme s'était plu à bâtir dans ses rêves d'or. Vous n'avez pas ménagé vos coups et vous avez fait deux victimes ! Pourrais-je être moins résigné qu'elle ne le fut au moment suprême ?

Pauvre enfant ! Tu n'es plus il est vrai, mais je puis encore m'entretenir avec toi qui m'entends du haut du ciel. Laisse-moi épancher le trop plein de mon cœur dans le tien. Ecoute-moi, ô toi qui me

fut chère. Qu'il a dû t'en coûter de mourir ! Quelles longues nuits passées au milieu de la souffrance, répétant tout bas ces mots qui peignaient bien ton anxiété : " Il arrivera trop tard ! " Martyre de résignation, comment aurais-je pu ne pas t'aimer ? Ton regard seul disait tout le trésor dont ton cœur était le digne réceptacle. Ce cœur, tu me l'avais donné, un jour à la face du ciel. Heureux d'un bonheur que je n'avais entrevu qu'en rêve, je reçus avec une joie presque délirante cette marque d'affection qui ne pouvait venir que d'une âme comme la tienne. Aussi avec quelle sincérité je t'ai dans cette amitié sainte un cœur ne connaissant encore que les malheurs qui avaient assailli mon enfance. Je t'aimais comme on doit aimer au ciel ; ta seule présence me suffisait. Ce que mes livres étaient impuissants à m'apprendre, je le lisais dans un de tes regards qui pénétraient mon âme et rendaient presque fou. Que dire de ces souffrances endurées pendant une absence de plusieurs mois ? Oui, en peu de temps, j'ai connu l'abîme du malheur et de la félicité, puisque l'autonne de la vie n'a pas encore effleuré ma tête et que déjà j'ai été ballotté par les flots irrités du malheur aussi bien qu'endormi doucement par les doux zéphirs d'une félicité incomparable. Je ne regrette pas ces souvenirs se rattachant à un passé dont les heureux instants ont été trop courts. Oui, j'aimais et j'étais aimé : c'était le parfait bonheur d'ici-bas. Pour la première fois de ma vie j'entendis résonner à mon oreille ce mot que je trouvais harmonieux : " Je t'aime ! " Ah ! qui ne connaît ce charme puissant, cette espèce de fascination que provoquent ces deux mots prononcés avec une âme dans un moment de bonheur, de doux épanchement ?

Oh ! cœurs de jeunes gens qui traînez dans la boue votre cœur gâté ; vous qui ne vivez que de luxure et dont l'âme souillée se fait connaître par ses actes ; vous qui osez à peine fouler le pavé sacré de nos temples, aimez sincèrement, saintement ; jetez dans le cœur d'une enfant pure comme un ange votre cœur désireux de changer de vie et dans lequel vibre encore une fibre sensible, et vous deviendrez meilleur. Aimez comme on doit aimer et le chemin de la vie n'aura aucune aspérité menaçante, mais il sera jonché de fleurs ; aimez comme on doit aimer, et le remord d'une vie déréglée ne viendra plus torturer votre conscience sur votre couche fiévreuse que fuit le sommeil et que hante les mauvais songes ; le sang de vos passions s'apaisera et la vie, d'enfer qu'elle était, deviendra un séjour supportable où la joie coulera les larmes pour nous faire désirer plus vite le ciel.....

Marie, tu m'avais donné ton cœur et je t'avais donné le mieux. Hélas ! Dieu a voulu briser cette union de nos deux âmes en t'enlevant de ce monde ; que ferais je donc désormais sur la terre ? Demanderais-je aux charmes de la nature, aux vents froids du nord, aux neiges du Pôle une guérison pour les blessures de mon être ? Ah ! le cerf blessé erre en vain sur la montagne. Son cri plaintif fait fuir les autres animaux, et il meurt misérablement si quelques gros oiseaux ne l'enlèvent dans leurs serres. Non, non, je ne traînerai pas au milieu du monde une existence que me serait insupportable, puisque je n'y trouverais pas l'objet de mes desirs.

Maintenant je ne dois plus avoir qu'un unique but en vue : sauver mon âme pour être éternellement auprès de toi, car je sais qu'au-delà du tombeau il y a une seconde vie et par conséquent l'amour doit y régner ; mais un amour qui a son principe et sa fin dans l'Etre suprême : Dieu. Marie, oh ! je sens que tu m'appelles à toi ! oui, j'écoute ta voix ; j'irai au cloître, car on dit que " leurs portes s'ouvrent sur le ciel. " Je serai missionnaire pour gagner des âmes à l'Eglise du Christ, et par ce moyen être sûr de ne jamais être séparé de toi. A quoi me servirait le bruit du monde, impuissant à donner le bonheur qu'on recherche toujours, nous qui sommes faits pour la félicité et qui marquons par ce désir qu'il faut qu'il y ait un lieu où nos desirs de paix et d'ivresse soient comblés. Pourrais-je encore y aimer une autre femme ? Pourrais-je lui dire, oubliant le passé : " Je vous aime d'amour ? " Non, ma bouche mentirait. Je n'ai aimé qu'une fois ! Une figure d'ange frappa les yeux de mon cœur accoutumé aux caresses froides et sans vie des enfants des bois ; cette figure me sourit ; je tombai à ses genoux et je n'avais plus de cœur que pour elle ; son souvenir seul dissipait ces noires vapeurs de la mélancolie occasionnées par mes réflexions sur mon passé obscur et incertain.

Maintenant, ô Marie, tu n'es plus. Tu reposes là-bas, près de ceux qui t'ont devancé dans la tombe. Tu es au ciel, mon cœur me le dit, et je prends le plus court chemin pour arriver à toi. Adieu ! toi monde qui parfois fascine le cœur malade, mais qui le laisse toujours abîmé comme auparavant, incapable que tu es de remplir ses vœux, de contenter ses desirs ; heureux encore est de cœur quand tu n'as pas encore réussi à agrandir le gouffre de ses aspirations. Un moment tu m'as donné le bonheur : bonheur sans nuage parce qu'il était pur et digne du ciel. Je te quitte sans regret comme sans douleur et sans larmes. J'y laisse des cœurs qui ont protégé mon enfance et m'ont marqué de l'estime, mais en te quittant je ne les oublie pas.

Adieu ! vous tous que j'ai connus et qui avez une part à mon affection ! Je redeviens l'orphelin, seullement désormais. Dieu sera mon père invisible. Je ne crois pas que je perde dans mon nouveau tuteur, parce que c'est lui qui est le père de tous. Bientôt je serai prêtre. Le corps du Christ viendra sur l'autel à ma voix ! Ah ! puis-je ne pas trembler à cette seule pensée ? Mais je me console en pensant que Dieu saura venir en aide à son indigne serviteur. Puisse-t-il me conduire dans la voie de l'évangélisation des pauvres sauvages. C'est là que se portera mes desir.

Le prêtre vit sous l'humble toit, au milieu de sa paroisse. Le missionnaire a le ciel pour couvert, quelquefois le dôme verdoyant des forêts vierges ; une robe pour reposer sa tête, étant en cela bien mieux que Notre Seigneur qui n'en avait pas pour reposer la sienne. Il quitte tout pour se faire tout à tous. La voix des bois parle à son cœur. La sainte simplicité de l'enfant des bois à ses genoux le remplit de joie. Le flot, qu'il fait couler sur le front de l'idolâtre, lui fait couler des larmes de bonheur. Quelle vie comparable à celle du missionnaire ? Est-ce celle que mènent les opulents de la ville ? Est-ce la vie agitée et immonde de l'homme des ténèbres ?

Eh ! quel dévouement est le sien ! mais aussi quelle couronne !

Comme le dit Casimir de Lavigne : " La vie est un combat dont la palme est aux cieux. " Et le missionnaire le sait.

Edward termina ainsi ses impressions. Il ne s'y rencontre pas de ces cris de faiblesse du cœur. Le cœur parle sincèrement, parce qu'il est convaincu, et l'on voit qu'il ne se raidit pas contre la main qui le frappe ; qu'il ne murmure pas sous les coups qui brisent son âme. Le lendemain Edward quitta le Grand-Chef qui le pressa sur son cœur en pleurant ; traversa au village de B... pour y revoir une dernière fois ses bons amis, puis il alla revêtir l'habit des oblats.

ÉPILOGUE.

Le dénouement s'arrête dans la décision d'Edward de revêtir l'habit du soldat du Christ. Cependant il nous reste encore un dernier mot à dire. Le lecteur aimera à connaître ce que sont devenus, à cette heure, les personnages de ce drame.

Le Grand-Chef, comme un vieil orme de la forêt, s'est couché lentement dans la tombe. Il dort au champ de ses aïeux, sous l'égide de la croix qui surmonte le clocher de la chapelle. Son rêve a été réalisé. Il eut pour suprême et dernière consolation ici bas de voir son cher Edward assis à son chevet. Il mourut entre ses bras. On peut dire qu'il lui ouvrit les portes du ciel.

Quant à Edward, à peine ordonné prêtre, il fut envoyé au Nord-Ouest. (Rapprochement étrange : Un soir d'hiver, à l'heure où l'on aime à se livrer au repos, Edward fut appelé en toute hâte auprès d'une malade. C'était une misérable sauvagesse, sorcière d'une tribu, qui réclamait les soins de son saint ministère. Cette femme avancée en âge, et dont la raison un instant perdue par la souffrance avait repris sa lucidité, c'était la " Rose d'eau, " qui lui prédit un soir, à la Baie d'Hudson, le malheur qui devait amener tant de changements dans sa vie. Il eut le bonheur de la ramener à de saintes dispositions.

La ferme S... est toujours triste et sombre comme un marbre funéraire. Dieu ne semble pas se hâter d'appeler à lui ces deux bons vieux qui n'eurent d'un regret (et il en valait plusieurs) : la perte d'une enfant chérie.

Pour moi, je termine en disant au lecteur ces vers d'Alfred de Musset :

Vous qui m'adresserez une parole amie,
Qui l'écrirez peut-être et l'oublierez demain,
Souvenez-vous de moi qui vous en remercie,
J'ai le cœur de Pétrarque et n'ai point son génie,
Je ne puis ici-bas que donner en chemin :
Ma main à qui m'appelle, à qui m'aime ma vie

C.-A. GAUVREAU, A. B.

Isle-Verte, avril 1881.

LA CROIX DANS LE DÉSERT

(Traduit de l'anglais par Chs A. Gauvreau, A. B.)

Le soleil descendait rapidement à l'horizon. Près d'une tombe recouverte de gazon, un chef indien, morne et silencieux, était assis. Les angoisses avaient obscurci ses yeux qui ne pouvaient plus verser de pleurs : telles deux sources taries par les rayons d'un soleil brûlant. Ses bras étaient ployés sur sa poitrine, comme à la dernière heure, et son arc détendu gisait là-bas sur les remparts dont les ruines attestaient un vaillant combat. Sur cette tombe couverte de verdure et de boutons d'or, s'élevait une humble croix de bois. Elle apprenait à la nature, aux cèdres, aux pins du désert que là, sous cette terre, reposait le cœur et l'espérance d'un homme ; elle semblait soulever de cette poussière une voix qui appelait à la prière.

A cette heure tout était tranquille ; les derniers rayons du soleil couchant se reflétaient mollement sur cette pierre humide. Dans le désert, cette plaine immense, cet océan de sable aux rivages presque infinis, un voyageur, fatigué, s'avance en chancelant. Lui aussi, il s'arrête avec respect auprès de ce tombeau, se demandant quelle pouvait être la cause de ce monument élevé entre les forêts vierges et les vagues brillantes des grands lacs. Alors, comme le vent qui agite le chêne aux rameaux flétris, ainsi les sons de sa voix réveillèrent le vieillard profondément endormi. Puis le chef sauvage, à la tête blanchissante, se levant tout à coup avec lenteur, dit au nouveau venu :

" Le soleil a plusieurs fois disparu par delà l'horizon depuis que je prêtai une oreille attentive aux paroles qui passèrent par-dessus ces ondes qui s'étendent devant nous. La voix de ces hommes de la prière qui rend les flots agités semblables au gazouillement du ruisseau, s'est éteinte depuis longtemps ; cependant lorsque je parcours la trace de leurs pas, les murmures de la forêt semblent m'apporter leur souvenir.

" Tu me demandes peut-être quelle est cette maison solitaire dans le lointain ? Dans ma folle vanité de jeunesse, je me comparais à l'aigle qui fend la nue lorsqu'il vint sur ces mers poussé par les vents de l'été. Il venait établir sa tente au milieu de nous, sur les bords verdoyants des grands lacs. La saison des fleurs a bien des fois embaumé les airs depuis cette heure où sa maison flottante apparut à nos regards étonnés. Il ne vint pas avec l'arc ni la lance du chasseur pour poursuivre sur nos vertes collines les daims aux pieds légers ; non pour ravager la splendeur ténébreuse de nos forêts dont il respectait les cèdres aux branches élevées jusqu'aux nues, comme il aurait respecté une meule de foin ; mais il vint ici pour y répandre la nouvelle des choses saintes, qui réjouissait nos âmes, comme une douce rosée sur une pauvre fleur flétrie au désert sous le souffle pestilentiel du sirocco. Les soupirs des cyprès ne nous diront-ils pas comment nous rencontrâmes cet homme à la figure pâle, moi et mes frères ! Mes frères ! ils ont quitté la terre ; ils sont allés entendre sa voix divine sous ces arbres aux

feuilles rouges, qui semblent me renvoyer, dans leur triste murmure le son de cette voix éteinte.

" Il nous parla d'un être divin qui avait brisé les chaînes de la mort, et sa parole de feu embrasait nos cœurs dans notre poitrine; il nous dit que par delà le tombeau il y avait une terre immense dorée par un soleil toujours renouvelé, et qu'habitent nos aïeux. Puissent-ils y vider à longs traits la coupe des douceurs! Là, rien ne meurt; là les yeux n'ont plus de larmes; là, on ignore les adieux déchirants. Il venait pour nous conduire dans cette terre bénie. Mais le bonheur l'appelait: il ne pouvait rester plus longtemps au milieu de nous. Nous le vîmes s'affaiblir peu à peu comme une fleur flétrie. — Comme le cerf altéré, il soupirait après les eaux rafraîchissantes des régions célestes. Son œil brillait comme un rayon de soleil; le temps avait respecté ses cheveux qu'entourait une brillante clarté; c'est pour quoi l'espérance agitait encore nos cœurs tremblants; mais maintenant le lac semble couvert d'un voile sombre, car l'été est venu et il ne l'a pas trouvé au milieu de nous. Nous nous assemblâmes autour de lui à l'heure où les gouttes de la rosée du matin perlent sur les branches des arbres. Sa voix, d'abord forte et vibrante, s'affaiblit doucement comme les soupirs et les gémissements d'une mer, qui frappent nos oreilles dans le lointain.

" Pendant ce temps le désert soulevait des masses de poussière et de sable, comme si l'esprit du vent eut pris des forces. Alors des mots confus s'agitèrent sur la langue du visage pâle; ses blanches paupières s'abaissaient et se relevaient convulsivement; sa tête retomba en arrière et un sombre nuage couvrit son front penché vers la tombe. Tu n'ignores pas, sans doute, comment sont terribles les dernières convulsions du mourant s'attachant à la vie comme le naufragé à la planche de salut. C'en est assez! Il tomba sur mon sein: l'ami qui nous aimait avait parcouru sa route; fatigué, il était arrivé au port où il doit se reposer de ses longs travaux. Nous l'enterrâmes près du lac aux eaux tranquilles. C'est là, quand le soleil allait disparaître et que la brise du soir rafraîchissait les airs, c'est là qu'il avait coutume d'aller prier.

" Pour marquer le lieu où il repose, nous avons élevé cette croix, car sur cette croix, nous dit-il, son Sauveur était mort. Maintenant il a sûrement atteint, au-dessus des monts et des vagues, cette terre parsemée de fleurs, dont le gazon verdoyant ne cache aucun tombeau. Mais le glaive de la douleur transperce mon âme. Je pleure sur la brillante renommée de mon peuple; elle a fui les lieux où elle avait coutume de briller; le sentier qui mène aux rivages les plus propices est connu des hommes, et notre langue est tombée, oubliée; nous ne pouvons plus jeter sur le passé, qu'un regard de tristesse: notre gloire ne nous apparaît plus que comme ces songes brillants qu'on poursuit en vain au réveil."

Ainsi parla le vieux chef indien. Alors le voyageur, les yeux remplis de larmes, prit la parole et dit au vieillard: " Enfant du désert, ne perds pas le divin lambeau de l'espérance, quoique les heures illustres, éclatantes te semblent enfuies et que le sombre nuage de l'esclavage menace de s'appesantir sur la nation; les secrets de Dieu sont inconnus aux

mortels. Cependant là où la moisson a été déposée, des fruits rougissants ne tarderont pas à se faire voir. Espère, espère toujours! Quand l'hiver a disparu les vertes feuilles ne naissent-elles pas soudain? Après les mois sombres et silencieux, quand au froid a succédé la chaleur, les fruits ne sortent-ils pas de leur enveloppe? Le chant des oiseaux ne réjouit-il pas la forêt? Lorsque les froides chaînes qui retenaient les flûtes captifs se sont fondues sous les baisers du soleil, les eaux ne coulent-elles pas silencieuses entre leurs rives fleuries? Ne va pas croire que les paroles de vie qui ont été semées ici ne laisseront après elles aucune trace, comme un songe qui fuit, comme l'oiseau qui fend l'air, comme le vaisseau qui sillonne la mer. Les ténèbres qui enveloppent les montagnes aux sommets altiers seront bientôt dissipées et l'aurore d'un beau jour de printemps se lèvera encore sur ta race. Bientôt le désert, cette immense solitude, poussera des roses qui embaumeront les airs.

UN COUP D'ŒIL!

(A mon ami Alf. Perron, E. G. C.)

I

L'aube apparaît au ciel; alerte! laboureurs,
Fuyez d'un doux sommeil les trompeuses douceurs,
Car bientôt la mollesse, à vos pas attachée,
Jetterait son poison en votre âme éternelle!
Fléchissez le genoux en présence de Dieu
Qui fait germer le grain, et briller le ciel bleu.
Ah! n'oubliez jamais, en quittant votre couche,
De le prier du cœur et pas de la bouche.
Prier est consolant: c'est un devoir sacré
Qui ne saurait jamais être assez révérend.
Ecoutez de l'oiseau la voix douce et tremblante:
Oui! c'est Dieu qu'il bénit, c'est encore lui qu'il chante.
De l'aurore à la nuit, souvent du soir au jour
Au divin Créateur il redit son amour.

Et la forêt se plaint, et le ruisseau gazouille,
Et le lys éclatant qu'aucun voile ne souille
Incline sur sa tige un calice embaumé
Dont l'arôme subtil au ciel est enlevé.

.....
Votre prière faite, allons! vite à l'ouvrage!
Le ciel est beau, c'est vrai, mais bien près est l'orage
Qui part de l'horizon, envahit tout le ciel
Et dérobe à la terre un bien essentiel.
Travaillez, laboureurs! Bien rude est votre tâche!
Mais sublime métier, il est noble et sans tache.
Le peuple Canadien lui devra sa splendeur;
Il lui conservera ses mœurs, sa foi, son cœur!

II

Heureux enfants de la campagne;
Humbles artisans du bonheur;
Vous qui mangez le pain qu'on gagne
En versant d'abondante sueur:

Vous dont l'Âme fière et trompée,
Méprisant les arrêts du sort,
Marche sans se sentir brisée
Du riant berceau vers la mort;

Vous qui voyez à votre table
Une multitude d'enfants,
Une compagne bien aimable,
Dites, n'êtes-vous pas contents?

Palais fuit votre existence,
Ignorant les crimes affreux,
Vous ne gardez que l'espérance
De vous trouver un jour, aux cieux.

Ah! conservez votre Âme pure
Dans l'amer sentier d'ici-bas.
Gardez-vous de toute souillure
Et le bonheur suivra vos pas!

III

Canada, toi que j'aime, oh! du profond de l'Âme
Toi, dont le nom sacré me transporte et m'enflamme,
Dis, ne saignes-tu pas dans ton sublime cœur
Capable de sentir, d'éprouver la douleur,
De cette indifférence où ton enfant te laisse?
Oh! vois-le maintenant brisé par la mollesse,
Il déserte ton sol, ce sol hospitalier,
Et toujours sans courage il va chez l'étranger
A la sueur de son front gagner sa nourriture,

Ne cicatrisant pas sa profonde blessure.
Oh! qu'il doit être amer le pain de l'exilé;
Car il est si souvent de larmes arrosé!
Mais qu'il est bon ici, combien il est suave:
Le pain de son pays n'est pas un pain d'esclave.
Enfants de mon pays, restez au Canada,
Cultivez votre terre, elle vous nourrira.
Demeurez parmi nous; vous êtes l'espérance
Du pays qui plaça dans vous sa confiance!

CHS-A.-E. GAUVREAU, A. B.

Ile-Verte, 21 juillet 1881.

SOUFFRANCE!

" L'homme est un roseau pensant. "

(A. M. Cyrinus Duberger, Malbaie.)

Enfant, pourquoi tes yeux abaissés vers la terre,
S'obscurcissent soudain en se voilant de pleurs?
De quelle émotion ton pauvre cœur se serre
Comme sous l'aiglon se contractent les fleurs!
A ton âge la vie est riante et sereine
Comme une belle nuit, comme un beau ciel d'azur.
A ton âge on ignore et l'envie et la haine:
D'un cœur rempli de fiel c'est le partage impur.
Pourquoi n'être pas gai comme l'oiseau qui chante
Sous la ramée, au soir, sur le bord d'un ruisseau?
Ton cœur n'a-t-il plus rien qu'une plainte touchante
Signe d'une douleur froide comme un tombeau?
Est-ce un souffle mortel, s'élevant de la tombe,
Qui sur ton front pâli a marqué son sillon?
Ton cœur est-il blessé des pleurs d'une colombe,
D'une rose fanée en ce morne vallon?
" Ah! laissez-moi, dis-tu, seul avec ma tristesse.
" Mon Âme est un désert sans vie et sans soleil.
" Je vois que le bonheur m'abandonne et me laisse
" Au sein d'un noir chagrin qui n'a pas son pareil.
" Je m'étais dit, un jour: la vie est une rose
" A l'abri des hivers, à l'abri des autans,
" Qu'on effeuille sans cesse et que toujours on ose,
" Egoïsme sans nom, jeter à tous les vents.

" J'étais enfant, alors ; à cette heure on oublie.
 " Si vite ! Et les beaux jours semblent ne plus fuir,
 " Car d'immenses désirs notre âme est si remplie
 " Que l'on croit toujours vivre et ne jamais mourir.
 " Hélas ! illusion, ce n'était là qu'un rêve
 " Carressant notre pauvre être au sein d'un doux oubli.
 " Tels les flots amoureux, soupirant sur la grève,
 " Bercent une nacelle au milieu des récifs,
 " J'adorais voir les bois, les cieux, la terre et l'onde.
 " J'adorais un berceau qu'une mère veillait.
 " Le calme du saint lieu qu'un doux parfum inonde,
 " Dans des ravissements tout entier me jetait.
 " Je n'avais qu'un désir : chanter, chanter sans cesse.
 " Comme l'oiseau qui chante au lever du soleil,
 " N'ayant pas de regrets, j'ignorais la tristesse.
 " Le cœur était joyeux comme un astre vermeil.
 " Mais depuis que mes yeux ouverts à la lumière
 " De la réalité ont connu la valeur,
 " Que mon être blessé dans sa fibre sinistre
 " A pu trouver enfin l'épine sous la fleur ;
 " Depuis ce jour affreux, où bien loin de la voie
 " Je vis mon cœur plongé dans la nuit du tombeau,
 " La nature à mes yeux perdit toute sa joie,
 " Et sombre désormais, j'errai par le hameau.
 " Maintenant, regardez, mon front porte une ride
 " Et mon regard fuyant n'ose plus se lever.
 " Ah ! je le sens, mon Dieu ! mon pauvre cœur est vide
 " Sous la douleur, parfois, il voudrait se briser.
 " Laissez-moi la douleur et son triste cortège,
 " Souffrir, souffrir encore est mon sort ici-bas.
 " Sainte et chaste amitié, amour, rien ne m'allège
 " Mes peines, je le vois finiront au trépas.

Une blessure, enfant, n'est pas toujours mortelle :
Le cerf souffre du dard dont son flanc est blessé.
La colombe déplore un compagnon fidèle,
Plaintive, elle revient à son nid délaissé ;
Mais le cerf voit bientôt sa blessure fermée,
La colombe retrouve un autre compagnon.
 Enfant, pour apaiser ton âme désarmée,
 A genoux, au saint lieu, implore le pardon.

Chs A. GAUVREAU A. B.

(1) Villa-Duberger, Malbaie, juillet 1880.

(1).—Cette villa magnifique est située à six milles du Trou tant vanté des voyageurs. Le propriétaire actuel est M. Duberger, un ancien employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Nous y avons reçu une hospitalité toute cordiale.

NOTRE-DAME DE L'ISLE-VERTE.

(A mon bon ami, C.-R. Beaulieu, E.-D., Cacouna.)

I

Ami, vois-tu, mon île ! Oh ! vois de ces côtes ;
 Immobile, elle est là, dormant au sein des eaux
 Baignant ses rivages.

Les sables l'ont vu naître et la verront périr,
 Comme on regarde, au soir, dans l'espace s'enfuir
 D'orageux nuages.

II

Un jour, du sein de l'onde, elle apparut soudain :
 Sa crête se couvrit bientôt de noir sapin,
 De riches verdure.
 L'on vit se dessiner en contours gracieux
 Rocs-à-pic, porte étroites et vallons spacieux :
 C'étaient ses parures.

III

Quand l'immortel Cartier monta le St-Laurent,
 La légende nous dit que " belle île voyant,
 " Il vint au rivage.
 " Et Cartier ébloui de si belles beautés,
 " Isle-Verte, dit-il, tu nous as subjugués
 Par ton vert feuillage ;

IV

" Que tes oiseaux chanteurs y vivent de longs jours !
 " Qu'à l'abri des autans s'écoient leurs amours,
 " Leur frêle existence.
 " Et que tes sapins verts, tes énormes bouleaux
 " Confondent en un seul leurs flexibles rameaux :
 " Signe d'espérance " !

V

Maintenant la verte île a son temple sacré
 Dont se dessine, au soir, sur le ciel empourpré
 Le clocher qui brille.
 L'écho de l'Angelus emporté par le vent
 Sur les rives du Sud fait entendre souvent
 De joyeux trille.

VI

Mais au centre de l'île, en un site enchanteur,
Asile de la paix, retraite du bonheur
Aux yeux dérobée,
Debout la blanche Tour (1), immobile géant,
Contemple sans effroi le fleuve St-Laurent,
Qui l'a respectée.

VII

Sa base de granit est aise au bord des flots,
Et sa blanche lueur guide les matelots
Surpris par l'orage.
Lorsque la mer profonde a soulevé son sein,
Que la vague en courroux, méprisant tout lieu,
Franchit le rivage ;

VIII

Lorsque l'onde entrouvrant ses lugubres tombeaux
Menace d'engloutir les fragiles vaisseaux
Poussés vers la plage ;
Lorsque le fier marin à la barre, troublé,
Interroge, inquiet, l'élément conjuré
Rêchant le rivage ;

IX

Le Phare dans la nuit de son grand oeil de feu,
Comme un astre rougi pendu dans le ciel bleu,
Illumine l'onde.
Le front du nautonnier de sombre vient serin :
Le Phare est là debout, lui traçant le chemin
Sur la mer profonde.

X

Si le Phare illumine au loin le noir écueil,
Il ne refuse pas un sympathique accueil
Bien digne d'envie.

Là, les fronts sont riant, sincères sont les cœurs
Que n'ont pas, cependant, épargné les douleurs :

Calice de lie.

XI

Et quel panorama se déroule aux regards
Lorsque le roi du jour s'abaissant vers ses bords
Dore la montagne !
La bas le Saguenay, et ses pics sourcilieux ;
A mes pieds la verdure ; à droite, les flots bleus,
Ici la campagne.

XII

Partout, partout l'air pur ; agréables fraîcheurs
Pour tempérer, le jour, du soleil les ardeurs
Brûlant la prairie.
Tiède brise du soir rafraîchissant le front,
Atmosphère de paix, calme pur et profond
Dont l'âme est ravie.

XIII

O mon île chérie où règne le bonheur,
Puissent mes faibles vers dépouillés de douleur
Sincères paraitre.
J'admire tes splendeurs ; je chante tes appas,
Mais poète oublié, je t'aime..... et ne puis pas
Te chanter en maître !

CHS-A. GAUVREAU, A. B.,

Isle-Verte, Juin 1881.

(1) La Tour de l'île-Verte est située sur une pointe de terre en face du Saguenay pour ainsi dire. Le gardien actuel est M. Guilbert Lindsay. C'est le type du parfait gentilhomme. Plein de science et de jugement, aimant la lecture comme la conversation, il captive et enchaîne le monde. On dirait qu'il a su passer aux membres de sa famille, ce rare talent de la bonne grâce et de l'amenité qui plaît et laisse un bon souvenir. Je voudrais dire plus, moi qui leur dois beaucoup, mais trop de louange paraîtrait lourd. On n'aime pas ce qui est trop direct.